

EXERCICES
sur
LE PARTICIPE PASSÉ
ET sur
LE PARTICIPE PRÉSENT.



CONDAMNATIONS POUR DÉBIT DE CONTREFAÇONS
DES OUVRAGES DE MM. NOËL ET CHAPSAL.

Plusieurs condamnations ont été prononcées par les tribunaux contre des contrefacteurs ou des débiteurs de contrefaçons des ouvrages de MM. Noël et Chapsal. Nous citerons entre autres :

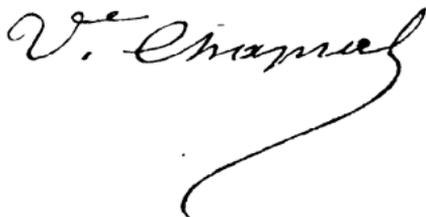
Un JUGE^{MENT} du Tribunal Correctionnel d'Amiens, confirmé par arrêt de la Cour royale, portant condamnation à 3,000 francs de dommages-intérêts pour débit de contrefaçons de la *Nouvelle Grammaire française*, les *Exercices français*, etc.

Un JUGE^{MENT} du Tribunal correctionnel de Paris, confirmé par arrêt de la Cour royale, portant condamnation à cent mille francs de dommages-intérêts pour contrefaçon de la *Nouvelle Grammaire française*, des *Exercices français*, etc.

Un ARRÊT de la Cour royale de Nismes, portant condamnation à 200 francs d'amende, à 2,000 francs de dommages-intérêts et aux dépens, pour contrefaçon et débit de contrefaçon de la *Nouvelle Grammaire française*.

Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés à la direction de l'Imprimerie.

Les exemplaires non revêtus de la signature de Madame veuve Chapsal, ou de celle de son mandataire spécial, M. Courtin, seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur ou débiteur de contrefaçons de cet ouvrage sera poursuivi suivant la rigueur des lois.



Cet ouvrage se trouve aussi chez Madame CHAPSAL,
rue du Bac, 104.

N. B. Les lettres non affranchies ne seront point reçues.

NOUVEAU TRAITÉ

DES

PARTICIPES,

ACCOMPAGNÉ

D'EXERCICES PROGRESSIFS

SUR LE PARTICIPE PASSÉ ET SUR LE PARTICIPE PRÉSENT ;

PAR M. NOËL,

INSPECTEUR - GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ,

Chevalier de la Légion-d'Honneur,

ET M. CHAPSAL,

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE,

Chevalier de la Légion d'honneur.

! VINGTIÈME ÉDITION.

Exercices sur les Participes.



PARIS.

MAIRE-NYON, Libraire, quai Conti, n. 13.

RORET, Libraire, rue Hautefeuille, n. 12.

DELALAIN, rue des Mathurins-S.-Jacques, n. 5.

L. HACHETTE et C^e, Libraires, boulevard St-Germain, 1

—
1869

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS.

NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, sur un plan très-méthodique, avec de nombreux **EXERCICES d'Orthographe**, de Syntaxe et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'ordre des Règles; ouvrage mis au rang des livres classiques adoptés pour les Écoles militaires, 53^e édit., 2 vol. in-12 qui se vendent séparément.

LA GRAMMAIRE. 1 fr. 50 c. | LES EXERCICES. 1 fr. 50 c.

EXERCICES FRANÇAIS sur l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation. — *Première année.* — 53^e édit. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

CORRIGÉ DES EXERCICES, 52^e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE, ou Extrait de la **NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE**, 44^e éd. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, avec la solution de toutes les difficultés que présente notre langue, etc., 20^e édit., considérablement augmentée. *Ouvrage mis au rang des livres classiques, et adopté pour les Écoles militaires et pour la Maison impériale de St-Denis.* 1 vol. grand in-8°. 8 fr.

LEÇONS D'ANALYSE GRAMMATICALE, 1 volume in-12, 37^e édition. 1 fr. 80 c.

LEÇONS D'ANALYSE LOGIQUE, 31^e édit. 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

TRAITÉ DES PARTICIPES, accompagné de nombreux exemples, 20^e édition, revue avec soin. 1 vol. in-12. 2 fr.

CORRIGÉ DES EXERCICES SUR LES PARTICIPES, 20^e édit. 1 vol. in-12. 2 fr.

COURS DE MYTHOLOGIE, 20^e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

OUVRAGES DE M. CHAPSAL.

EXERCICES FRANÇAIS SUPPLÉMENTAIRES sur les difficultés qu'offre la syntaxe. — *Seconde année.* 23^e édit. 1 fr. 50 c.

CORRIGÉ DES EXERCICES SUPPLÉMENTAIRES. — 16^e édit. 1 vol. in-12. 2 fr.

Nota. Les Exercices supplémentaires sont destinés aux élèves qui, ayant vu les Exercices français, ont besoin d'une seconde année de syntaxe.

NOUVELLE SYNTAXE FRANÇAISE, servant de développement et de complément à la **NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE** à l'usage des classes supérieures. 9^e édition. 1 fort vol. in-12. 2 fr. 75 c.

EXERCICES ÉLÉMENTAIRES, adaptés à l'abrégé de la Grammaire française. 20^e édit. 1 vol. in-12.

MODÈLES DE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou Morceaux choisis, en prose et en vers, des meilleurs écrivains, depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours, avec des notices biographiques et littéraires. Nouvelle édition, 2 vol. in-12. Prix brochés : 5 fr.

OUVRAGE DE MM. CHAPSAL ET RENDU.

MÉTHODE POUR FAIRE L'APPLICATION DES PRINCIPES DE LA GRAMMAIRE, au moyen d'exercices construits régulièrement, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

EXERCICES

SUR LE PARTICIPE PASSÉ (*).

Exercices sur le participe passé sans auxiliaires
(54, 55, 56).

L'empire Ottoman fit autrefois des conquêtes sur la république de Venise, estimé plus sage que guerrière, défendu par des étrangers, et mal secouru par les princes chrétiens, toujours divisé entre eux.

A la bataille de Saccia, Pierre-le-Grand se vit obligé de lutter contre cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes diminué de moitié, une

(*) Dans ces exercices, nous avons cru devoir écrire tous les participes passés comme s'ils devaient être invariables. L'élève, averti par là qu'il y en a qui peuvent être bien mis, savoir ceux qui modifient un mot masculin singulier, ou dont le régime direct n'est pas avant, est obligé de faire l'application des règles pour distinguer les participes fautifs de ceux qui sont écrits correctement. Il n'en est pas de même lorsque les participes sont toujours écrits autrement qu'ils ne doivent l'être la correction, pour les élèves inappliqués, devient alors une affaire de routine, un travail où la science et le raisonnement n'entrent pour rien ; pour ceux-là il suffit qu'un participe soit au féminin ou au pluriel pour qu'ils le mettent au masculin ou au singulier.

cavalerie presque toute démonté, et des fantassins exténué de faim et de fatigue.

On peut appeler la politesse une bonté assaisonné : c'est la politesse ajouté au bon cœur.

La vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesant et fatigué des corps abattu , que les paroles flatteuses ne s'insinuent dans notre ame pour l'enchanter.

Il y a des sottises bien habillé comme il y a des sots bien vêtu.

L'histoire nous montre souvent la pauvreté, compagne de la vertu, élevé sur des chars de triomphe, jugé digne des premiers trônes du monde, et respecté par des peuples justes et éclairés, appréciateurs du mérite.

Livré et abandonné à eux-mêmes , les grands talents deviennent facilement de grands défauts.

Les ouvrages composé par plusieurs mains sont beaucoup moins parfait que les ouvrages conçu, entrepris et achevé par un seul homme.

Transporté des charmes de la vertu, étonné de la magnificence de l'univers, pénétré des lois admirables sur lesquelles roulent le monde physique et le monde moral, les poètes prirent la lyre, et chantèrent d'admirables vérités.

Quel déluge de maux inondèrent alors la société ! les places occupé par des hommes corrompu ; les pas-

sions , toujours puni par le mépris , devenu la voie des honneurs ; l'autorité des magistrats établi pour maintenir l'ordre , méconnu ou méprisé ; les mœurs corrompu dans leur source ; les bienséances publiques , dont le vice lui-même est toujours jaloux , regardé comme des usages surannés ; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements ; la modération dans le vice devenu presque aussi ridicule que la vertu .

Qu'elle est belle cette nature cultivé ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement paré ! Il en fait lui-même le principal ornement , et il met au jour , par son art , tout ce qu'elle recéloit dans son sein . Que de richesses nouvelles , les fleurs , les fruits , les grains perfectionné à l'infini , les espèces utiles d'animaux transporté , propagé , augmenté sans nombre ; les espèces nuisibles diminué , confiné , relégué ; les torrents contenu , les fleuves dirigé , resserré ; la mer soumise , traversé d'un hémisphère à l'autre ; la terre rendu aussi vivante que féconde ; les collines chargé de vignes et de fruits ; leurs sommets couronné d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenu des cités habitée par des peuples immenses ; enfin des communications établi partout , comme autant de témoins de la force et de l'union de la société .

On peut tout sacrifier à l'amitié, excepté l'honnête et le juste.

L'expérience prouve que les revers éprouvés par les Russes n'ont jamais été d'une grande importance, vu les ressources immenses qu'offre cet empire.

Les comédies de Molière excepté, on peut dire que les satires de Régnier sont la plus fidèle peinture des mœurs et du caractère des hommes.

Nous n'avons que des notions fort incertaines sur les Chinois, attendu la défense faite aux Européens de pénétrer dans leur empire.

La situation des affaires vu et mûrement examiné, le sénat décida que Ménénius Agrippa porterait au peuple des paroles de paix.

La France, y compris l'île de Corse et ses colonies, renferme une population de trente millions d'habitants.

La gravitation universelle supposé un principe vrai, tous les phénomènes de la nature s'expliquent aisément.

L'Afrique ne renferme pas cent millions d'habitants, les îles environnantes y compris.

Supposé les hommes sages et modérés dans leurs désirs, la guerre cesserait de dépeupler la terre.

Exercices sur le participe passé conjugué avec ÊTRE
(59, 60).

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, et une partie de l'Allemagne, étaient habités par des étrangers devenus maîtres, et par des natifs devenus serfs : telle fut l'origine du gouvernement féodal.

L'expérience du pendule a été confirmée par les académiciens qui furent envoyés par Louis XV au Pérou ; ils furent obligés vers Quito de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes ; ce qui prouve que la terre est plus renflée à l'équateur qu'aux pôles.

L'éloquence est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ont été formées avant la grammaire.

L'éloquence véritable commença à être cultivée à Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron.

Hortensius, César et plusieurs autres ont été regardés comme des hommes éloquents.

Que sont devenus ces tyrans, ces factieux, qui sont parvenus de crime en crime au gouvernement de l'État ?

Les longues nuits de l'hiver en Suède sont adoucies par des aurores et des crépuscules, qui durent à proportion que le soleil est moins éloigné de la

Suède ; et la lumière de la lune , qui n'y est obscurci par aucun nuage , augmenté encore par le reflet de la neige dont la terre est couverte , fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour.

La religion des Russes , avant Pierre-le-Grand , était mêlé de superstitions auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attaché qu'elles étaient plus extravagantes.

C'est à Guttemberg , de Mayence , qu'est du la découverte de l'imprimerie.

Le corps le plus subtil est comme un monde où sont réuni des millions de parties arrangé dans l'ordre le plus admirable.

Il y a un siècle , les Moscovites étaient moins civilisé que les Mexicains , quand ceux-ci furent découvert par Cortez ; né tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux , ils étaient plongé dans une ignorance absolue.

Les sciences , qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles , sont venu par les soins de Pierre-le-Grand toutes perfectionné dans ses États.

Ce n'est point dans les écrits ignoré de la multitude , dans les systèmes qui sont produit par l'imagination , qu'il faut étudier les préceptes : c'est sur la connaissance des biens qu'est fondé la vraie morale.

O déplorable sort des choses humaines , qui veut

qu'aux succès soient toujours mêlé des disgrâces , et que nos joies soient accompagné de tristesse!

Exercices sur le participe passé accompagné du verbe avoir (61).

Les peuples septentrionaux ont toujours fait un usage immodéré des liqueurs fortes, et semblent les aimer d'autant plus que la nature les leur a refusé.

Une bonne action est récompensé par le plaisir qu'on a de l'avoir fait.

Que d'hommes ont vécu trop d'un jour!

Le souvenir des soins qu'on a rendu à ceux qu'on aimait, est la seule consolation qui reste quand on les a perdu.

Quels héros la vertu n'a-t elle pas formé!

Tous les animaux et tous les végétaux qui ont existé, ont tiré successivement de la surface du globe terrestre la matière de leur corps, et la lui ont rendu à la mort.

Superbes montagnes, qui vous a établi sur vos fondements? Qui a élevé vos têtes jusqu'au-dessus des nues? Qui vous-a orné de forêts verdoyantes, de ces plantes si utiles et si varié, de ces fleurs agréables où sont réuni les couleurs les plus brillantes et les parfums les plus doux?

Démétrius de Phalère étant informé que les Athé-

niens avaient renversé ses statues : Ils n'ont pas , dit - il , renversé la vertu qui me les a dressé.

Après avoir perdu la bataille de Narva , les Russes ont adressé à saint Nicolas une prière publique , trop singulière pour n'être pas rapportée ; la voici : « O toi , qui es notre consolateur perpétuel , grand saint Nicolas , par quel péché t'avons-nous » offensé dans nos sacrifices pour que tu nous aies » ainsi abandonné ? Nous avons imploré ton assistance contre ces terribles destructeurs , lorsque , comme des lions et des ours qui ont perdu leurs petits , ils nous ont attaqué , effrayé , blessé , tué par milliers , nous qui sommes ton peuple. Comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortilège , nous te supplions , ô grand saint Nicolas , de les chasser bien loin de nos frontières avec la récompense qu'ils ont mérité. »

La liberté de Dantzick a été attaqué tour à tour par les Danois , la Suède et quelques princes allemands , et cette ville ne l'a conservé que par la jalousie que ces puissances ont toujours eu les unes pour les autres.

A la bataille de Frauenstadt , livré en 1706 , et où les Moscovites avaient jeté leurs armes dès qu'ils avaient vu les Suédois , l'épouvante fut si subite , que les vainqueurs ont trouvé sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargé , qu'on avait jeté à terre sans tirer

Il est bien peu de généraux dont on ait dit : Il n'a jamais assiégé aucune ville qu'il ne l'ait pris, ni donné aucune bataille qu'il ne l'ait gagné.

De tous les combats que Charles XII a livré, celui de Hollösin est le plus glorieux, celui où il a essuyé les plus grands dangers et montré le plus d'habileté.

Une des choses qui ont toujours fort embarrassé les historiens, ce sont les contradictions qu'ils ont souvent trouvé dans les mémoires qu'ils ont consulté.

La patrie est une mère commune que l'Être suprême a donné à ces grandes familles appelé nations.

L'admiration que quelques savants ont professé pour les anciens a souvent dégénéré en fanatisme.

Le premier degré du pardon est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçu.

Racine, en parlant de Britannicus, disait que c'était celle de ses pièces qu'il avait le plus travaillé.

Descartes, en nous donnant ses découvertes, nous a indiqué la route qui l'y a mené : il serait à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même ; mais la plupart nous ont caché la marche qu'ils ont suivi, et ce n'est que le résultat de leurs travaux qu'ils nous ont laissé ; il semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux en faisant connaître les difficultés contre

lesquelles ils ont lutté, et qu'ils ont enfin surmonté. •

C'est l'éloquence qui a porté les hommes à devenir vertueux, par les louanges qu'elle a donné à la vertu, et qui a forcé les vicieux à se vacher, par l'opprobre dont elle les a couverts.

Cicéron dit que la nature lui avait donné une mémoire si heureuse, qu'il n'eut jamais besoin d'écrire les discours qu'il avait médité.

Il en est de l'honneur comme de la neige, qui ne peut jamais reprendre son éclat ni sa pureté dès qu'elle les a perdus.

Juvénal a laissé seize satires, qu'on a divisé en plusieurs livres; ces satires ont servi de modèles à celles que Boileau a composé; mais Juvénal l'a emporté sans contredit sur le poète français par la fermeté et la hardiesse de la touche, comme par la vivacité des couleurs qu'il a employé.

Le caractère distinctif de la satire de Juvénal, c'est cette haine inexorable qu'il a voué au vice; en attaquant les hommes corrompus, il ne les a jamais raillés de leur perversité, mais il les a poursuivis le fouet en main, et ne les a abandonnés qu'après les avoir cruellement châtiés.

Facite, dans la vie d'Agricola, nous a laissé un historique de la Grande Bretagne, de la conquête et des

progrès des Romains, et nous a montré l'influence qu'ils y ont exercé.

Les recherches les plus exactes qu'on ait fait sur l'origine de la peinture n'ont produit que des incertitudes. On ne sait ni les lieux où elle a pris naissance, ni les noms de ceux qui l'ont inventé. Les uns disent qu'elle a commencé à Sycione, et d'autres à Corinthe.

Celui qui nous a instruit, et nous a inspiré le goût de la vertu, a des droits sacrés à notre reconnaissance.

Villars disait que les deux plaisirs les plus vifs qu'il eût senti dans sa vie avaient été le premier prix qu'il avait obtenu au collège, et la première victoire qu'il avait remporté sur l'ennemi.

Les grandes entreprises fait à contre-temps n'ont presque jamais réussi, de même que les semences ne poussent pas, quand on les a jeté en terre hors de saison.

Le café, originaire de l'Arabie, est une des plantes dont la culture est le plus répandu en Amérique. Quelques pieds de cet arbrisseau, ayant été transporté à Paris, y furent cultivé avec soin dans des serres; et c'est de cette ville que sont provenu toutes les plantations que l'on a fait dans le Nouveau-Monde.

Artémise n'a survécu que deux ans à Mausole, son époux.

Dans tous les lieux de la terre où les hommes ont fouillé, depuis le sommet des montagnes jusqu'à de grandes profondeurs, ils ont découvert toutes sortes de productions marines, médailles incontestables des grandes révolutions que la terre a essayé. ■

La nature a toujours porté les hommes vers les choses qui leur ont plu, et les a éloigné de celles qui leur ont nui.

Exercices sur le participe passé des verbes pronominaux (68).

Saturne, issu de l'union du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers.

C'est la peine que s'est donné un auteur qui fait que ses écrits sont lu avec plaisir.

C'est à l'ombre de la paix que les arts sont né, ont prospéré, et se sont perfectionné.

Quelles leçons nous aurions perdu, si Cicéron et Fénelon ne s'étaient pas livré à l'étude de la sagesse !

Les poètes épiques se sont toujours plu à décrire les batailles.

Parmi les rois qui se sont succédé sur le trône de France, il s'en trouve quelques uns qui se sont immortalisé par le courage et les vertus qu'ils ont montré.

Les mauvaises nouvelles se sont toujours répandu plus promptement que les bonnes. •

Ces hommes durs et avarés, qui se sont fait une loi d'être sourds à la voix du malheur, se sont rendu méprisables, et se sont attiré l'indignation publique.

Si des odeurs attirent chacune également l'attention, elles se conserveront dans la mémoire, dans l'ordre où elles se sont succédé.

Combien de fois l'ignorance ne s'est-elle pas applaudi de ses propres erreurs !

Dès que cette nouvelle se fut répandu, les Romains, qui s'étaient réfugié à Veies, et tous ceux qui s'étaient dispersé dans les villages voisins, s'assemblèrent, et lorsqu'ils se furent choisi un chef, ils marchèrent contre les ennemis qui s'étaient avancé.

Les Romains, naturellement satiriques, se sont toujours plu aux jeux de mots et aux équivoques que leurs auteurs comiques se sont empressé de répandre avec profusion dans leurs ouvrages.

Cicéron, dans sa jeunesse, s'était livré à la poésie; Juvénal et Quintilien se sont accordé à le regarder comme un poète médiocre.

Les victoires que cet orateur romain avait remporté lui ont donné à Rome un grand crédit, et plus d'une fois les partisans de César et de Pompée se sont disputé le suffrage de cet homme si impor-

tant, dont la république s'est enorgueilli à tant de titres.

Sous les empereurs, l'éloquence latine a cessé de jeter cet éclat qu'elle avait eu sous les consuls; alors les formes républicaines se sont effacé; l'éloquence s'est éloigné de la tribune asservi, et s'est réfugié dans les écoles; bientôt elle y est devenu verbeuse et sans but; et c'est alors que les rhéteurs se sont avisé de ne donner à leurs élèves, pour exercer leurs talents, que des sujets imaginaires, ou des discours déjà traité par d'anciens orateurs.

La corruption qui avait fait de si grands progrès sous les empereurs qui se sont succédé après Auguste, a dû inspirer la plus vive indignation aux poètes qui se sont senti du penchant pour la satire; c'est alors que Perse et Juvénal ont paru et se sont illustré.

Les Romains, comme les historiens se sont accordé à les représenter, étaient turbulents, guerriers, agité de troubles intérieurs, et se sont fait la guerre pendant un espace de huit siècles.

Les seuls évènements dont la mémoire se soit conservé, sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrit par quelque écrivain excellent, se sont sauvé de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs que d'habiles maîtres se seraient plu à peindre.

L'archevêque d'Upsal a toujours joui du privilège de sacrer les rois de Suède : c'est un droit que ses prédécesseurs s'étaient arrogé.

La Livonie avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique ; les Russes, les Polonais, les Suédois s'étaient emparé de cette contrée, et s'en seraient long-temps disputé la possession, si un traité de paix ne l'eût cédé définitivement à la Suède.

Dans le doute, les historiens prudents se sont ordinairement contenté de raconter les faits, et se sont abstenu d'en pénétrer les motifs, persuadé qu'il vaut mieux dire les choses qu'on a su ou vu, que de chercher à deviner celles qu'on a ignoré.

Les corps savants se sont fait des objections, et se sont répondu sur les difficultés qu'ils s'étaient fait.

Exercices sur les quatre règles du participe

(54, 59, 61, 68).

Le travail et le courage joint ensemble et long-temps soutenu, font surmonter tous les obstacles.

La mort n'est prématuré que pour celui qui meurt sans vertu.

Que de gens ne savent pas oublier les torts qu'on a eu envers eux, ni pardonner les offenses qu'ils ont reçu !

Quelques savants ont attribué la découverte de la boussole aux Chinois, mais il paraît qu'elle est due à un Génois.

Les grands hommes qui ont paru dans chaque âge sont les seuls qui aient résisté au torrent des siècles.

Quels hommes ont ignoré combien il est doux et glorieux de secourir l'innocence et la vertu qu'on a injustement opprimé ?

O Télémaque ! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion : il les a trempés, ses mains cruelles, dans le sang de Siché, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu l'ont suivie. Elle a fondé, sur la côte d'Afrique, une superbe ville qu'on a nommé Carthage.

La calomnie s'est toujours plu à répandre son venin sur les vertus les plus pures.

Il est arrivé à *Britannicus* ce qui arrivera toujours à des ouvrages qui se seront distingués par quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée.

Né le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, les vertus humaines y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain dans les ténèbres ; appuyées sur les jugements des hommes,

elles tombent sans cesse comme ces appuis fragiles.

Nous sommes assez vengé, quand la personne par qui nous avons été offensé est persuadé du pouvoir que son offense nous a donné. ●

● Le dépôt de la tradition se compose de souvenirs que le temps a altéré, et de fictions que l'imagination a créé.

Beaucoup de héros ont subjugué des provinces, mais peu ont réprimé leurs passions, et se sont vaincu eux-mêmes.

Elle est enfin arrivé la plus belle des saisons de l'année, cette époque dont nous avons si vivement désiré le retour, et où la nature, sorti de l'engourdissement dans lequel nous l'avons vu si long-temps, semble s'être ranimé, et vous inviter à suivre son exemple. Qu'elle se renouvelle donc en vous, jeunes élèves, cette ardeur dont vous étiez animé pour l'étude pendant l'année qui s'est écoulé. Je suppose qu'au printemps une belle campagne se soit présentée à vos regards, et que vous vous soyez empressé d'admirer toutes les merveilles qu'elles vous a offert : quelles sensations n'avez-vous pas éprouvé en présence d'une nature aussi animé qu'elle vous avait semblé morne avant que quelques mois se fussent succédé. Quelles douces émotions ce spectacle ravissant n'a-t-il pas excité en vous ! Quels senti-

ments d'admiration et de reconnaissance se sont emparé de votre ame à la vue de tant de richesses uni à tant de beautés! Qui de vous hésiterait de concourir de tout son pouvoir au but général que la nature s'est proposé? Déjà paraissent les germes des fruits que l'on attend de vous. Gardez-vous de ressembler à ces arbres stériles qui se sont couvert de fleurs, et qui n'ont pas donné de fruits. En cultivant l'intelligence dont la nature s'est plu à vous douer, vous répondrez aux espérances que nous avons conçu, et vous comblerez les vœux que nous avons formé pour votre bonheur.

Exercice sur le participe passé suivi, soit du sujet (78), soit d'un adjectif, d'un autre participe ou d'un substantif (80, 83).

Plusieurs des altérations qu'a souffert notre globe ont été occasionné par le mouvement des eaux.

Les noms de Troie et d'Hector ont toujours disposé l'ame à l'attendrissement : ils rappellent de grandes et mémorables infortunes que les ouvrages d'Homère et de Virgile nous ont rendu familières.

La nature s'est montré sévère à l'égard de plusieurs peuples comme envers beaucoup d'individus.

Malheur aux hommes durs et impitoyables que

n'ont jamais attendri les infortunes de leurs semblables.

Ils poussèrent des cris de joie en revoyant les compagnons qu'ils avaient cru perdu.

Jacques Sobieski, que Charles XII avait destiné au trône de Pologne, était à Breslau, attendant avec impatience la couronne qu'avait porté son père, quand il fut enlevé par trente cavaliers saxons qu'avait envoyé secrètement le roi Auguste.

Appelé à rendre les peuples heureux, les monarques doivent être justes et bienfaisants comme l'Être éternel qui les a fait rois.

C'est au milieu des camps romains et des débats populaires que se sont formés ces esprits vigoureux, ces génies éloquents inconnus aux peuples qui leur ont succédé.

Charles XII, dans ses sévérités, n'avait pas épargné ses sujets, qui s'étaient vu dépouillés des privilèges auxquels ils s'étaient toujours montrés si attachés.

La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les champs couverts de moissons, partout l'image de la richesse unie au bonheur : voilà les bienfaits qu'a répandus Timoléon sur cette belle contrée.

Lorsque César eut fait grâce à Marcellus, Cicéron

improvisa une harangue, qu'il a retouché depuis et que la postérité a jugé un chef-d'œuvre.

Pierre-le-Grand a fondé la ville de Saint-Pétersbourg dans laquelle s'est formé de nos jours une cour brillante, où se sont naturalisé les plaisirs délicats et le goût des beaux-arts.

Les hommes qui se sont rendu les plus dignes des regards de la postérité sont ceux qui se sont fait les bienfaiteurs du genre humain.

La réforme des Russes, ainsi que l'avait conçu Pierre-le-Grand, est un des plus grands desseins qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Les anciens ont représenté la nature comme une divinité qu'ils ont fait mère, femme ou fille de Jupiter.

Il y a de la honte à descendre ou à reculer; il y en a même à rester immobile dans le lieu où nous a placé la fortune.

Les enfants étourdis deviennent des hommes vulgaires; c'est une observation qu'on n'a jamais vu démenti, et que l'expérience a toujours confirmé.

Exercices sur le participe passé d'un verbe unipersonnel (87); sur le participe entre deux QUE (93); et sur le participe précédé de L' (99).

Les vents qui ont soufflé, la pluie qu'il y a eu, les

chaleurs qu'il a fait sont les effets de la bonté de Dieu.

Les moyens de défense que Thémistocle avait déclaré qu'il fallait employer sauvèrent la Grèce entière du joug dont l'avaient menacé les Perses.

L'affaire paraissant plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord, les consuls résolurent de continuer la guerre qu'ils avaient commencé.

Que de livres il s'est imprimé depuis la découverte de cet art admirable qui conserve à chaque siècle le dépôt des connaissances que lui ont légué les siècles précédents.

La victoire a été aussi funeste aux ennemis que nous l'avions pressenti.

Le règne de Charlemagne est un des plus glorieux qu'il y ait eu en France.

Les bons effets qu'on a vu que ces rigueurs salutaires ont produit, ont démontré la sagesse qui les avait dicté.

Louis XIV trouva dans le château de Versailles, que les arts s'étaient plu à embellir, une résidence telle qu'il l'avait désiré.

La perte de la réputation, celle de la fortune, voilà les malheurs qu'il en a coûté à Eschine pour avoir vécu du temps de Démosthènes.

Que de monuments célèbres il s'est construit en Italie; on peut dire que cette terre est peuplé de débris et de souvenirs.

Tout le monde a été à même de remarquer qu'une grande nouvelle est presque toujours exagérée dans le principe, et ne se trouve jamais aussi importante qu'on l'avait annoncé. •

Les oliviers ont gelé dans nos provinces méridionales pendant les hivers rigoureux qu'il y a eu en 1709 et en 1788 ; les froids excessifs qu'il a fait , il y a quelques années , ont produit le même malheur.

Les succès que Démosthènes avait prévu que Philippe obtiendrait, obligèrent les Athéniens à fortifier leur ville.

Nous ne tardâmes pas à comprendre que la menace des ennemis était plus sérieuse que nous ne l'avions pensé.

La France , comme nous l'avons vu sous les Valois, ne ressemblait en rien à la France que toute l'Europe a admiré, quand , réuni sous Louis XIV , elle a triomphé dans les lettres et les arts , comme sur les champs de bataille. •

Quand Rome , comme nous l'avons vu dans l'histoire , s'est cru en danger , ou qu'elle a voulu réparer les pertes qu'elle avait essuyé , son premier soin a été d'affermir la discipline militaire dont le premiers consuls ne s'étaient pas assez occupé.

Les ambilleux ont presque toujours échoué, parce que presque tous n'ont pas eu la modération qu'il

eût fallu au milieu des embarras sans nombre où ils se sont trouvé placé.

En lisant la Phèdre d'Euripide, on trouve plusieurs situations pleines d'intérêt que Racine semble avoir dédaigné, peut-être parce qu'il a trouvé qu'elles s'éloignaient trop des formes cérémonieuses de la tragédie, telle que l'ont imaginé les classiques du siècle de Louis XIV.

Exercices sur le participe passé précédé d'un complément direct et suivi d'un infinitif (106).

Les personnes que j'ai entendu chanter m'ont fait beaucoup de plaisir.

Les acteurs que j'ai vu jouer se sont trouvé médiocres.

Les airs que nous avons entendu chanter n'étaient pas d'un fort bon goût.

Les pièces que j'ai vu jouer ont été vivement applaudies.

Le czar Pierre faisait partir des artisans de toute espèce pour Moscou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même.

L'ignorance et l'erreur nous ont toujours écarté de la perfection des arts et des sciences, et privé de tous les succès que nous aurions pu y trouver.

Henri IV est un des meilleurs rois que la France ait vu naître.

Pour être sûr de la vérité, il faut l'avoir entendu annoncer d'une manière claire et positive.

Les hommes qu'on a vu abuser des plaisirs sont ceux qui s'en sont lassé le plus facilement. •

Cent ans d'oisiveté ne valent pas une heure qu'on a su bien employer.

J'avais deux fils, ma plus belle espérance, je les ai vu mourir à mes côtés.

Dans les temps de corruption, à Rome comme à Athènes, les hommes qu'on a vu récompenser étaient ceux qui l'avaient le moins mérité.

Pierre-le-Grand, après avoir vaincu les Suédois sur terre, les a vu fuir devant sa marine victorieuse, composé de la première flotte russe que la mer Baltique eût encore vu naviguer.

L'action de cette pièce est tellement compliqué que ceux qui l'ont vu représenter, ont encore de la peine à l'entendre.

La plupart des philosophes grecs étaient, en quelque sorte, des professeurs ambulants, que les premiers peuples ont vu aller de ville en ville pour enseigner les éléments des sciences et des arts.

Que reste-t-il des monuments qu'Alcibiade et Démosthènes ont vu construire? Quelques ruines que les barbares n'ont pas même respecté.

Loin des bords qui nous ont vu naître, nous ne saurions jouir d'un bonheur parfait.

Les mauvaises nouvelles que nous avons entendu débiter se sont trouvées fausses.

Nous l'avons vu, la fille du péché, l'affreuse et cruelle mort, nous l'avons vu venir dans nos cabanes, où le crime l'a conduit.

Quelles que soient les explications satisfaisantes qu'ils ont prétendu avoir donné, ils n'en ont pas moins paru blâmables.

Adieu, paisible et heureuse contrée que j'ai vu tant de fois s'embellir aux rayons de l'astre du jour, et que j'ai entendu chanter par l'immortel auteur d'Abel, digne rival de Florian; adieu, aimables enfants, auprès de qui nous avons éprouvé de si douces jouissances, et que, comme de jeunes plantes aimées du ciel, nous avons vu s'élever par les tendres soins d'un vénérable patriarche; adieu, terribles avalanches, que j'ai entendu s'écrouler avec fracas, et qui nous avez menacé tant de fois de la mort; vous nous effrayez moins que les dangers toujours renaissants auxquels nous allons être exposés dans le tourbillon du monde.

Exercices sur les participes FAIT (118), LAISSÉ (125), suivis d'un infinitif, et sur certains participes après lesquels l'infinitif est sous-entendu (130).

Quels fruits pouvons-nous attendre des injustices

que nous avons fait éprouver aux autres, des mépris que nous avons eu pour eux, si ce ne sont les fruits amers et empoisonnés de la haine et de la vengeance?

Les passions que nous avons laissé fomenté finissent par nous subjuguier.

Tel est l'attachement naturel des hommes pour le sol qui les a vu naître, qu'on relève aujourd'hui les bâtiments que l'éruption du mont Etna a fait écrouler.

Un général, ayant vu que tous ses soldats s'étaient laissé prendre, dit de sang-froid à quelques officiers qui lui étaient resté fidèles : **Marchons à l'ennemi, et sachons mourir.**

Les rois qui ont gouverné leurs peuples avec justice et modération, en ont toujours obtenu les sacrifices qu'ils ont voulu.

On a eu pour son âge et pour sa faiblesse tous les égards qu'on a dû.

Les Romains ont souvent accusé leurs orateurs de n'avoir pas pratiqué une morale très rigide, et de s'être laissé corrompre par les présents qu'ils recevaient de leurs clients.

Les serpents paraissent privé de tout moyen de se mouvoir, et uniquement destiné à vivre sur la place où le sort les a fait naître.

Je lui ai lu mon épître très posément, jetant dans

la lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pu.

Quelque sévères que soient ces décrets, la force des circonstances les a fait admettre, et les a laissés passer.

Néron, une fois maître du souverain pouvoir, a fait tous les maux qu'il a pu, et a commis toutes les cruautés qu'il a voulu.

On a retrouvé rarement les occasions qu'on a laissés échapper.

Charles XII, fâché de ce que les trois cents soldats avec lesquels il avait soutenu un siège contre toute une armée turque, s'étaient laissés prendre dans leurs retranchements, dit au pacha dont il était le prisonnier : Ah ! s'ils s'étaient défendu comme ils l'auraient dû, on ne nous aurait pas forcé en dix jours.

Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé.

Exercices sur le participe passé précédé d'un complément direct, et suivi d'une préposition et d'un infinitif (133).•

Les orateurs romains se sont perfectionnés, en s'aidant des conseils des savants grecs que la guerre de Mithridate avait forcé de se réfugier à Rome.

Partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'on a négligé de suivre.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que

la nature s'est réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme.

Les premiers philosophes se sont borné à enseigner une morale naturelle.

Nous demandons que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de punir.

Timoléon fit revenir les habitants que la cruauté du tyran avait forcé de s'exiler.

La philosophie qu'Anaximandre a commencé à répandre dans la Grèce, fut illustré par les Socrate, les Platon, les Aristote, qu'on a vu briller avec tant d'éclat.

Les bons rois sont immortels : la reconnaissance des peuples s'est chargé d'éterniser leur mémoire.

Ne faites rien qui ne soit digne des maximes de vertu qu'on a tâché de vous inspirer.

Les problèmes que le célèbre Pascal avait donné à résoudre aux savants de l'Europe, n'ont point été résolu, bien que ceux-ci aient fait tous les efforts qu'ils ont pu pour en trouver la solution.

Pénélope n'aura pu résister à tant de prétendants; son père l'aura contraint d'accepter un nouvel époux.

L'habitude que nous avons contracté de juger trop promptement, nous fait tomber dans bien des erreurs.

Voilà les ennemis que la reine a eu à combat-

tre, et que ni sa fermeté, ni sa prudence n'ont pu vaincre.

Quand les sénateurs s'aperçurent que le peuple romain persistait dans la résolution qu'il avait formé de quitter la ville, ils comprirent enfin que la sédition était plus sérieuse qu'on ne l'avait pensé d'abord.

Un bonheur constant n'est pas fait pour l'homme.

Quelles tempêtes n'ont pas eu à essuyer ceux qui sont enfin entré dans le port!

Notre langue, que des hommes de génie se sont appliqué à perfectionner, s'est répandu partout, et est, en quelque sorte, devenu universelle.

Les erreurs qu'il a contribué à propager, ont étouffé la vérité.

Les hommes véritablement bienfaisants ne se sont jamais lassé de l'être, et la crainte de faire des ingrats ne les a jamais empêché de faire du bien.

Les difficultés qu'on a cherché à vaincre deviennent plus faciles à surmonter.

Quels reproches n'ont pas eu à se faire ces princes que leur ambition a rendu le fléau de leurs peuples!

Eschine reprochait à Démosthènes tous les maux qui étaient résulté de la guerre qu'il avait conseillé aux Athéniens d'entreprendre.

Exercices sur le participe passé de certains verbes pronominaux (144).

Les méchants se sont toujours attaqué aux honnêtes gens.

Les paroles qui se sont échappé de sa bouche avaient toute l'éloquence du sentiment.

Les juges se sont avisé d'un singulier expédient pour lui faire avouer la vérité, qu'il avait jusqu'alors tenu caché.

Rarement nous nous sommes aperçu de nos défauts, tandis que ceux des autres ne nous ont presque jamais échappé.

Ne vous fiez point à ces hommes qui se sont toujours joué de leurs serments.

Les hommes se sont toujours plaint de la fortune, à laquelle ils ont attribué tous leurs malheurs ; mais quand leurs entreprises ont échoué, ont-ils bien fait tous les efforts qu'il eût fallu ?

Les Russes, avant Pierre-le-Grand, avaient ignoré l'usage des chiffres ; ils ne s'étaient servi jusqu'alors, pour leurs calculs, que de petites boules enfilé dans des fils d'archal.

On dit qu'une femme de Scanie, qui s'était étudié à supporter les plus grandes rigueurs que la nature humaine puisse soutenir, a vécu plusieurs mois

sans prendre d'autre nourriture que de l'eau.

Que d'hommes ne se sont jamais douté qu'il est plus agréable de faire du bien que d'en recevoir !

Les âmes honnêtes qui se sont toujours livré à la vertu, ne se sont jamais aperçu des sacrifices qu'elle exige.

Les hommes qu'on a vu abuser de la fortune ne se sont jamais persuadé que le malheur pouvait les atteindre.

Les dieux dont ils s'étaient joué se sont plu à leur susciter des ennemis.

Les hommes se sont toujours imaginé qu'ils ont le temps de penser à la mort, et ils passent leur vie sans y penser.

De tout temps les sages se sont servi des fous.

Les anciens ne s'étaient point figuré que le soleil est immobile au centre de l'univers.

Les hommes d'un mérite supérieur ne se sont jamais prévalu des avantages que la nature leur a départi.

Tous ceux qui se sont persuadé qu'une intrigue froide pourrait soutenir leurs pièces, les ont vu tomber.

Les Éoliens qui s'étaient imaginé qu'ils dominaient dans la Grèce, furent au désespoir quand ils virent qu'ils s'étaient donné des maîtres.

Exercices sur le participe passé accompagné d'un complément indirect dont la préposition est sous-entendue (150); sur les participes conjoints, VALU (153); et sur le participe passé précédé de en ou (155).

Il ne vous parlera pas par modestie du peu de capacité qu'il a acquis dans la direction des affaires publiques.

La fable rapporte qu'Epiménide, s'étant réveillé au bout de trente ans, qu'il avait dormi dans une caverne, ne connaissait plus personne. Que d'Epiménides il y a eu dans ces derniers temps!

C'est le peu de peine que cela vous a fait qui nous porte à croire que vous avez un mauvais cœur.

Les soixante-douze ans que Louis-le-Grand a régné, il les a régné glorieusement.

Josèphe, voyant avec douleur le peu d'estime que les Hébreux avaient inspiré aux Romains, entreprit de s'élever lui-même en élevant sa nation.

Plusieurs historiens ont prétendu que Louis XIV fit brûler les mémoires qui lui furent présenté par les entrepreneurs du château de Versailles, ne voulant pas que la postérité sût quelles sommes énormes a coûté ce magnifique palais.

Des institutions libres ont toujours fait le bonheur de peuples qui les ont possédé, la prospérité publi-

que a diminué partout où on les a vu s'éteindre, et toute nation, en lisant son histoire, sera forcé de reconnaître que c'est au peu de liberté qu'elle a eu, qu'elle a dû ses succès et sa puissance.

Thétis aurait voulu que son fils Achille eût passé à la cour de Nicomède les dix années que la guerre de Troie a duré, mais il fut reconnu par Ulysse au siège de cette ville, où Achille trouva la mort comme l'oracle l'avait annoncé.

On ne doit jamais regretter ni le temps ni la peine qu'a coûté une bonne action.

Le peu de mots que vous lui avez adressé ont suffi pour porter dans son cœur une douce consolation.

Les cent louis que ce cheval a coûté, il ne les a jamais valu.

C'est au peu d'ouvrages historiques que nous avons conservé qu'il faut attribuer l'ignorance où nous sommes plongé sur certains faits de l'histoire ancienne.

Calypso, en apprenant au jeune Télémaque les malheurs que son père Ulysse avait éprouvé, n'oublia pas les dangers qu'il avait couru entre Charybde et Scylla.

Ne pas écrire correctement, c'est dévoiler le peu d'instruction qu'on a reçu.

Toutes les années que vous avez croupi dans une honteuse insouciance, ont été perdu pour vous.

La langue que Périclès, Alcibiade et Démosthènes ont parlé est une des plus riches qu'il y ait jamais eu.

Le peu d'ouvrages qu'a composé Collardeau font regretter qu'il n'ait pas écrit davantage.

Les jours que nous aurons existé sur la terre ne sont qu'un point en comparaison de l'éternité.

Qu'il est doux de se rappeler les jouissances que nous a valu une bonne action !

D'où viennent le plus souvent les difficultés, si ce n'est du peu d'attention qu'on y a donné ?

Les chagrins que nous ont coûté les richesses n'ont jamais été compensé par les plaisirs qu'elles nous ont valu.

Exercices sur le participe passé précédé de deux substantifs (163, 167, 169).

On a dit avec justice d'Aristide que c'est le bonheur du peuple, plutôt que sa propre gloire, qu'il s'est proposé.

Est-ce un père ou un époux qu'on a vu exposer follement sa vie ?

L'homme de bien est trop confiant : la candeur, l'innocence qu'il a toujours montré l'a rendu quelquefois dupe des méchants.

▲ Athènes, comme à Rome, une statue, une cou-

ronne de laurier, un éloge était considéré comme une récompense immense pour une bataille gagnée.

A la vue du danger, une foule de jeunes guerriers se sont offert.

Cette multitude d'ennemis que la guerre avait attiré sur notre territoire, s'est dissipé en un clin d'œil à l'approche de nos soldats.

Combien de révolutions se sont opéré depuis que les hommes se sont réuni!

Autant de combats ce général habile a livré, autant de victoires il a remporté.

La plupart des bataillons que nous avons formé, se sont couvert de gloire.

Cette armée de héros qu'on a levé, fera des prodiges de valeur.

Un très grand nombre d'habitants se sont vu forcé d'abandonner le sol qui les avait vu naître.

Beaucoup d'hommes se sont immortalisé par de grandes actions; peu se sont rendu célèbres par de bonnes.

Une grêle de pierres lancé sur les mutins, les forcèrent de prendre la fuite.

La majorité des créanciers s'est rendu à cette décision équitable.

Une multitude d'oiseaux, chassé du Nord par la rigueur de la saison, se sont réfugié sous un ciel plus doux.

Qui n'a point admiré ce peuple de vainqueurs armé pour la défense de la patrie?

Ce peuple de vainqueurs, armé pour combattre les tyrans, s'est servi de sa puissance pour tyranniser la nation.

Plus de modération on a montré envers les vaincus, plus de victoires faciles on s'est préparé.

Qui nous rendra cette partie de nos loisirs employé à des travaux inutiles?

Les bons princes n'ont jamais pensé que le reste des hommes ne fût fait que pour eux.

Les véritables critiques ne se sont jamais attaché à tourner en ridicule les défauts personnels des auteurs; c'est l'ouvrage, plus que la personne, qu'ils ont attaqué.

C'est l'affection, l'amour que Louis XII a montré pour ses sujets qui l'a fait surnommer le Père du peuple.

Quels miracles un petit nombre de soldats persuadé de l'habileté de leur chef ne peuvent-ils pas enfanter !

Henri IV sera toujours cher aux Français, parce que, dans toutes ses actions, c'est la félicité, aussi bien que la gloire de la nation, qu'il a eu en vue.

Les auteurs ne se sont jamais fait scrupule d'imiter les grands écrivains qui les ont précédé; c'est ainsi que nos grands poètes se sont approprié une quan-

tité d'expressions heureuses qu'ils ont emprunté aux Grecs et aux Romains.

Ce sont les vertus de Fénelon, ainsi que ses talents, que tout le monde a admiré.

Que d'obstacles ces deux grands hommes ont surmonté ! combien de difficultés ils ont vaincu ! que de dangers ils ont couru ! combien de nations encore barbares ils ont civilisé ! Autant de lois ils ont fait, autant de sources de prospérités ils ont ouvert.

Quand un historien parle avec froideur d'un homme ou d'une action qu'on a toujours admiré, on peut être sûr qu'il ne partage pas ce sentiment.

Ce grand nombre d'écrivains célèbres que le xvii^e siècle a produit l'a plus immortalisé que les victoires que Louis XIV a remporté.

La satire romaine était une composition dramatique dans laquelle la totalité des rôles principaux était joué par des satyres et des faunes.

Plus de précautions vous avez pris, moins de dangers vous avez couru.

Comment pourrai-je arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari !

Exercices, sur le participe accompagné du pronom EN (184), et sur le participe des temps surcomposés (200).

Quelque extraordinaires qu'aient paru ces faits, la vérité en a été confirmée par les récits qu'ont fait les voyageurs les plus dignes de foi.

Les enfants qu'on a habitué à craindre les ténèbres, se sont rarement guéri de la peur qu'on leur en a fait.

Les choses long-temps désiré sont presque toujours au dessous de l'idée qu'on s'en est formé.

Confucius a dit en parlant des hommes: J'en ai vu un grand nombre qui étaient peu propres aux sciences, mais je n'en ai vu aucun qui fût incapable de vertu.

Ce ne sont pas les victoires seules qui ont rendu David le modèle des rois; Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et les Amalécites.

Cassius, naturellement fier et impétueux, ne cherchait dans la perte de César que la vengeance de quelques injures qu'il en avait reçu.

Les hommes qu'on a vu abuser des plaisirs, sont ceux qui s'en sont lassé le plus facilement.

Rappelez-vous, mes amis, les chagrins qu'il vous en a coûté pour vous être laissé aller au plaisir de dire un mot piquant.

Que d'hommes ont agi légèrement le matin , et s'en sont repenti le soir !

Ce qui a le plus contribué à rendre les Romains maîtres du monde , c'est qu'ayant combattu contre tous les peuples , ils se sont toujours défait de leurs usages , dès qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Parmi les ouvrages que les anciens ont composé , il s'en est égaré de fort intéressants , dont la perte doit être à jamais déploré.

Baléazar , en possédant les cœurs , possédait plus de trésors que son père n'en avait amassé.

Quand un homme nous a obligé , les services que nous en avons reçu doivent nous pénétrer de reconnaissance.

Que les hommes sont peu sages ! combien n'en a-t-on pas vu qui ont sacrifié au plaisir d'un moment toutes les jouissances de l'avenir !

La Henriade est le seul poème épique que nous ayons : les éditions multipliées qui s'en sont fait l'ont répandu chez toutes les nations éclairées.

J'ai répondu à votre lettre , aussitôt que je l'ai eue.

Bien des peuples n'ont apprécié les avantages de la liberté que lorsqu'ils l'ont eue perdue.

Isabelle et Ferdinand formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore eue depuis le rétablissement des chrétiens.

La Renommée que Virgile a décrit d'une manière si brillante, est fort supérieure à toutes les imitations que nous en avons vu.

Combien d'esprits se sont élevés par le travail combien n'en a-t-on pas vu atteindre et souvent surpasser la hauteur des génies les plus sublimes!

L'usage des cloches est, chez les Chinois, de la plus haute antiquité; nous n'en avons eu, en France, qu'au sixième siècle de notre ère.

Tous les poètes latins ont été effacés par Virgile, dont les ouvrages sont devenus, pour ainsi dire modernes par cette multitude de traductions qu'on en a donné.

Il est probable que la terre a éprouvé autant de révolutions physiques que la rapacité et l'ambition en ont causé parmi les peuples.

Parmi les généraux que la fortune a le plus constamment favorisés, il s'en est trouvé bien peu qui n'aient jamais été vaincus.

De quel capitaine l'histoire peut-elle dire : autant de batailles il a livré, autant il en a gagné?

Les premiers peuples, qui avaient fait d'abord usage de la danse dans leur culte, s'en sont servis ensuite au théâtre.

Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'espace de cent années que le genre humain n'en avait découvert depuis le commencement des siècles.

Le courage est journalier : souvent les soldats ont un jour montré autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

La plupart de ceux qui ont usurpé le trône ont mal fini : ils s'en sont emparé par la violence , ils s'en sont vu renversé par la même cause qui les y avait élevé ; il semble qu'ils n'aient pu éviter leur perte malgré le cri de leur conscience , qui les en avait cent fois menacé.

Que d'ouvrages précieux le temps nous a enlevé ! combien nous en aurions conservé si l'imprimerie eût existé pendant les beaux jours que les lettres ont fleuri chez les Grecs et chez les Romains !

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité , d'abuser des grâces qu'elles en ont reçu.

On a frappé bien plus de médailles à la gloire des princes qui ont réparé des édifices, qu'on n'en a frappé à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

Les hommes qui se sont fait craindre s'en sont ordinairement repenti : que de malheurs il en est résulté pour eux !

Cette nouvelle s'est répandu dans toute la ville , aussitôt qu'on l'a eu connu.

Que de pays nous aurions eu parcouru , sans la guerre qui est survenu , et qui nous en a empêché.

RÉCAPITULATION

OU,

EXERCICES SUR TOUTES LES DIFFICULTÉS DE PARTICIPE
PASSÉ.

I.

Les Hollandais ont porté dans la confection de leurs digues l'intelligence de soins et d'économie qu'ils ont appliqué à tous leurs travaux. Ils ont remplacé la pierre qui manque à leur pays par des fascines de roseaux ou de petites branches de saule placés par couches d'un pied d'épaisseur, et disposés de manière qu'une couche fût parallèle et l'autre perpendiculaire au courant. Ces fascines, dont les intervalles sont garnis avec du sable, sont contenus par des pieux qui les traversent. Les pierres que l'on s'est procurées ont servi à consolider l'ouvrage et à faciliter la circulation des voitures. De tous les travaux que les hommes ont exécutés, aucun n'a excité aussi vivement mon admiration; mais c'est un effrayant spectacle que celui d'une mer ouverte, luttant de son poids immense contre des amas de fagots recouverts de sable, et menaçant d'engloutir une population de deux millions d'âmes qui vit aussi rassurée que si Dieu l'avait placée sur les sommets élevés du Mont-

Blanc ou des Cordillères. Le déplacement d'une fascine, ou l'ouverture inaperçu d'un trou de rat, peut suffire pour que la plus épouvantable catastrophe soit accompli et consommé. Les Hollandais ont l'air d'être préparé à tout événement, ou plutôt ils ne semblent être ni occupé ni effrayé du danger dont à toute heure ils sont menacé.

11.

Pendant l'excursion que les Français on fait en Égypte, sous un chef que la victoire s'est plu à couronner tant de fois, les savants qui s'étaient empressé de l'accompagner, ont trouvé dans la Haute-Égypte deux zodiaques sculpté avec le plus grand soin. Ils se sont convaincu alors que les zodiaques n'ont pu être inventé qu'en Égypte, à l'époque où les noms qu'on avait jugé à propos de donner aux douze constellations qu'on y a représenté, indiquaient les travaux relatifs à l'agriculture dans chacun des douze mois correspondant à ces signes. Ils se sont également assuré que les zodiaques dont il s'agit avaient appartenu à une année solaire, et, qu'à l'époque où les Égyptiens les ont imaginé, le solstice d'été se trouvait dans le signe du capricorne. Les preuves que ces savants en ont donné, se sont trouvé consigné par eux dans la magnifique description de l'Égypte qu'ils ont publié. Ils ont démontré avec clarté, et d'une manière

plus positive qu'on ne l'aurait cru, que l'invention du zodiaque remonte à plus de quinze mille ans ; que la précession des équinoxes, supposé qu'on ne l'ait pas connu à une époque si reculé, a été connu incontestablement par les Égyptiens depuis plus de six mille ans ; et que depuis le jour qui les a vu inventer et fixer le zodiaque, le solstice d'été a rétrogradé de sept signes. Or , qu'on juge combien de siècles se sont succédé avant que les hommes se soient trouvé capables de faire des observations dans lesquelles la science et non le hasard les a du conduire. Que de reconnaissance ont mérité les savants qui se sont volontairement exposé aux dangers de la guerre et de la peste , dans le seul but d'aplanir les difficultés dont les sciences sont hérissé , et d'ajouter à cette multitude de découvertes que leurs devanciers avaient fait.

III.

Enfants, souvenez-vous que la nature n'a prolongé la faiblesse et l'imbécillité de l'homme , que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la vie. Si elle eût voulu vous dispenser de la reconnaissance qu'elle vous a imposé , elle vous eût pourvu des moyens de vivre indépendants à votre naissance , et de vous suffire à vous-mêmes. Votre longue enfance est dénué de force et d'intelligence ; votre faiblesse n'a point pour ressource la ruse ni la finesse de l'in-

stinct. Tel est l'ordre de la nature, elle vous a forcé à chérir et à révéler vos parents; il semble qu'elle vous ait abandonné à leurs soins pour leur en laisser le mérite, et qu'elle ait consenti à passer pour marrâtre, afin de donner lieu à toute la tendresse qu'ils vous ont témoigné. Ainsi, quand elle vous a tout refusé, elle a suppléé à tout par l'amour maternel. Rappelez-vous donc votre enfance, et tous les soins qu'elle a coûté à vos parents; rappelez-vous qu'ils vous ont dérobé aux besoins, aux périls qui vous ont assiégé; songez à tant de biens, songez que c'est de vos parents que vous les avez reçu: La nature, quand elle vous a jeté parmi les écueils dont cette vie est semé, s'est reposé sur l'amour de ceux qui vous en ont garanti; mais le plus grand des biens que vous ayez reçu de leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairé sur les moyens de vivre heureux: c'est de vous avoir adouci, apprivoisé, soumis aux lois de l'équité, de la raison, de la sagesse. Sans les soins qu'ils n'ont cessé de vous prodiguer, vous seriez resté sauvages, stupides, féroces, comme les générations barbares qui nous ont précédé. Aimez donc vos parents pour vous avoir enseigné l'usage des dons de la vie, dont l'innocence fait le charme, et dont la vertu fait le prix.

IV.

L'histoire et la poésie, entre lesquelles de fréquents

parallèles ont été établis, ne doivent pas être confondus ni pris l'un pour l'autre. Le poète a besoin de tous les Dieux. Quand il veut peindre Agamemnon, il lui faut la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune et le bouclier de Mars. Les héros sont au contraire représentés par l'historien tels qu'ils se sont montrés aux hommes au milieu desquels ils ont vécu. Tous ceux par qui a été écrite la vie de Philippe, ont peint ce roi borgne, comme il était.

V.

Alexandre jeta, dit-on, dans l'Hydaspe son histoire écrite par Aristobule qui avait supposé une foule d'actions que le roi n'avait pas fait. L'historien sans doute les avait inventés parce qu'il les avait crus capables de flatter l'orgueil du héros en faveur duquel elles étaient imaginées. Quelques historiens se sont efforcés de ravalier le mérite des ennemis du prince dont ils ont écrit l'histoire, et beaucoup, ne comprenant pas l'importance de la tâche qu'ils s'étaient imposée ou qu'ils avaient acceptée, se sont fait juges maladroits des faits sur lesquels ils n'auraient pas dû prononcer. — Homère a-t-il, pour rehausser la gloire d'Achille, diminué et affaibli la gloire que s'était acquise Hector pendant les dix années qu'a duré le siège de Troie? Non; la valeur du fils de Priam que le poète a eu l'art d'augmenter encore, et qu'il a su peindre des

plus brillantes couleurs , nous a inspiré une plus grande admiration pour le vainqueur que nous n'en aurions eu certainement pour lui si Homère s'était plu ou s'était appliqué à rabaisser le vaincu.

VI.

Madame Viot avait été marié d'abord à M. d'Autremont , puis en secondes noces à M. Bourdic. Lorsqu'elle se fut remarié en troisièmes noces à M. Viot, elle se fixa à Paris, où sa société fut recherché de tout ce qu'il y avait de gens aimables. Doué d'une présence d'esprit rare, elle répondait toujours gaiement aux traits malins qui lui étaient lancé. Dès sa plus tendre jeunesse elle avait montré la plus grande facilité à faire des vers. Elle savait les règles de la versification sans les avoir étudié ; et , comme son imagination très-active avait été éveillé de bonne heure, les expressions venaient d'elles-mêmes se placer sous sa plume, ou du moins une facilité apparente cachait la peine qu'elles lui avaient coûté. Sa figure était loin d'être remarquable ; mais elle avait une taille élégante , ce qui lui faisait dire plaisamment, en parlant d'elle-même, que si la nature avait manqué la façade , du moins elle s'était surpassé dans l'édifice. Elle avait beaucoup de grâces, et après l'avoir examiné attentivement , on était étonné de la trouver

beaucoup moins jolie qu'on ne l'avait cru d'abord. Afin de réparer ce désagrément, elle s'était appliqué à acquérir des connaissances profondes dans tous les genres. Une honnête aisance, une heureuse existence permirent à madame Viot de se livrer au goût qu'elle avait toujours eu pour la musique et pour la poésie. Mais elle n'a jamais attaché aucune importance à ses productions, même à celles où, s'étant laissé aller à l'inspiration de son génie, elle s'est montré vraiment poète; et elle n'était pas peu étonné, quand elle lisait dans l'Almanach des Muses les vers qu'on lui avait dérobé. Madame Viot s'était tracé un cercle littéraire, dont elle ne s'est jamais écarté, excepté deux fois : la première par une ode au Silence, que n'auraient pas désavoué nos meilleurs poètes, et la seconde dans son Eloge de Montaigne, ouvrage dans lequel, il faut l'avouer, elle s'est laissé surpasser par tous les écrivains qui se sont occupé du même sujet.

VII.

Tu ne saurais t'imaginer, ma chère cousine, combien je me suis trouvé malheureuse, quand je me suis éloigné de toi. Tu m'as prié de t'écrire tous les huit jours, tu ne me reprocheras pas d'avoir manqué à la parole que je t'ai donné. Je ne te dirai rien de notre voyage : nous avons été transporté de Paris à

la campagne de mon oncle sans nous être aperçu que nous fussions en route. Les plus beaux sites ont passé devant nous, ou plutôt nous nous sommes vu passer devant eux, comme un éclair : mais je serais fort en peine de te donner les détails que tu m'as chargé de t'écrire sur un pays à travers lequel nous avons roulé dans notre chaise de poste. Il me serait impossible de recueillir les idées confuses qu'il m'en est resté. Enfin nous sommes arrivé après dix-huit heures de marche. Figure-toi que j'ai trouvé réuni ici toutes les beautés de la nature, et de l'art. Joins à ces tableaux qui m'ont transporté d'admiration, une société bien plus aimable que je ne l'avais espéré, des parents qui m'ont reçu comme une sœur, et qui ne se sont occupé à l'envi que des moyens de varier nos jeux et nos plaisirs. Si mon imagination se fût plu à concevoir toutes les jouissances de la vie réuni dans quelque coin isolé du monde, elle ne m'aurait présenté que l'image de celles que nous avons goûté dans cette solitude. Jusqu'ici nous nous sommes beaucoup amusé, mais nous n'avons pas perdu nos journées. Notre oncle nous a constamment occupé de travaux utiles. Les lettres qu'il nous a donné à écrire nous ont exercé dans le genre épistolaire ; et c'est un délassement, plutôt qu'une étude, qu'il nous a imposé. Le sujet de l'amplification que notre oncle nous a char-

gé de faire aujourd'hui, est la description d'un jeu qui nous a fort amusé. Je suis vivement intéressé à bien traiter ce sujet, car tu sauras qu'un jury est établi pour en connaître, et que ce jury, composé de tous nos grands parents, doit décerner au vainqueur la récompense qu'il aura mérité d'obtenir.

VIII.

Bélisaire envahit l'Afrique avec une flotte que Justinien avait fait équiper, et une armée de cinq mille soldats. C'est une des entreprises les plus hardies qu'on ait tenté; car la flotte composé de tous les vaisseaux de l'Orient que Léon avait aussi envoyé contre les Vandales dans l'Afrique, ne s'en était pas emparé, et avait pensé perdre l'empire. Les circonstances ont beaucoup favorisé Bélisaire dans cette campagne. La grande quantité de provisions qu'il avait tiré de Sicile, en conséquence de l'alliance qu'il avait contracté avec Amalante, reine des Goths, lui avait facilité cette conquête. Lorsqu'il fut envoyé dans l'Italie, qu'il avait eu ordre d'attaquer, s'étant aperçu que les Goths ne s'étaient maintenu dans leurs possessions que grâce aux subsistance que leur avait fourni la Sicile, il avait commencé par la conquérir, et son armée dès-lors s'était trouvé dans l'abondance, tandis que les ennemis qu'elle

avait eu à combattre, après s'être laissé enlever la Sicile, s'étaient trouvé affamé et réduit à la dernière extrémité. Carthage, Rome et Ravenne furent enlevé aux barbares. Les rois des Goths et des Vandales, que Bélisaire avait envoyé captifs à Constantinople, avaient servi à l'ornement des triomphes qu'on avait enfin vu se renouveler. Les principales causes des succès de Bélisaire doivent être attribué à ses qualités personnelles. Fidèle aux maximes des premiers Romains qu'on avait laissé tomber dans l'oubli, et que lui seul avait fait renaître, il s'était formé une armée que les anciennes armées romaines n'auraient pas surpassé. Les grandes vertus se sont ordinairement caché ou perdu dans la servitude; mais la grandeur de cette ame et la supériorité de ce génie n'ont pu être étouffé par le gouvernement tyrannique de Justinien.

IX.

Florissante Marseille, noble rivale d'Athènes, sœur aîné de Rome, dis-moi, qu'as-tu fait de ces temples fameux dont on t'avait orné? Que sont devenus tes bois sacrés? Où sont les autels qu'on avait tour à tour élevé à Vénus, à Diane, à Apollon? Qui a brisé les trépieds et fait taire les oracles? Pourquoi les jeux Pythiens ne sont-ils plus célébré? C'en est

fait : tes cirques immenses , qui ont tant de fois retenti des acclamations d'une foule empressé et accouru de loin pour jouir du spectacle auquel elle était convié, tes cirques, qu'a rougi si souvent le sang des gladiateurs, sont aujourd'hui abandonné et déserts. La cité qu'ont fondé les Phocéens a disparu enseveli sous la bruyante ville moderne. Quelques tombeaux de marbre, dépouillé des cendres que jadis on y avait déposé, sont les seuls monuments chargé de témoigner de ta grandeur déchu ; et de pieuses épitaphes grecques, que le temps a respecté, ont seules surnagé avec eux dans le naufrage des siècles. Ainsi, les monuments élevé jadis à la gloire des citoyens qu'ont illustré leurs vertus, ont vaincu l'oubli de la mort, et les siècles n'ont pas déshérité la vertu de l'immortalité qu'elle s'était acquis ! Sois fière des souvenirs que le passé t'a légué, ô Marseille, et que tes fils, dignes de ceux qui les ont précédé, ajoutent à la gloire qu'ils leur ont transmis comme un saint héritage. Le génie et les arts ont ouvert mille routes nouvelles, et aux conquêtes qui t'ont illustré, il est facile d'ajouter de nouvelles conquêtes. Qu'ils s'élancent dans ces voies nouvelles, et, qu'en réparant les maux qu'une longue guerre t'a occasionné, ils travaillent à ta prospérité et ajoutent à la gloire que tu t'es acquis.

Quelque habile que soit un écrivain, si la réflexion n'a pas guidé sa plume, s'il l'a laissé marcher au hasard, l'ensemble de son ouvrage choquera, quelques beautés qu'il ait su semer dans les détails; et l'impression que produira un tel ouvrage ne répondra pas à l'idée que l'auteur s'en était formé. C'est pour n'avoir pas apporté à la matière qu'ils s'étaient proposé de traiter toute l'attention qu'ils auraient dû; c'est pour ne pas s'en être rendu maîtres par une étude approfondi, et, en quelque sorte, pour s'être laissé dominer par leur sujet, que des hommes d'esprit se sont trouvé embarrassé, et qu'un sujet, peut-être fort riche, ne leur a pas présenté toutes les ressources qu'ils avaient supposé qu'ils y trouveraient. Ce n'est point que ces écrivains aient manqué d'idées : au contraire, un grand nombre d'idées se sont offert à leur esprit; mais comme ils ne les ont pas comparé, ils ne se sont pas aperçu qu'ils dusent préférer les unes aux autres, et ne se sont pas attaché à établir entre elles une subordination telle qu'on l'aurait désiré. De là le peu de suite qu'on a remarqué dans leurs compositions, le peu de répugnance qu'on a éprouvé en les lisant, quoique d'ailleurs elles ne fussent pas dépourvu d'un certain mérite; et enfin les critiques fondé qu'elles ont va-

Ils à leurs auteurs de la part des esprits solides qui se sont toujours plu à n'accorder leur approbation qu'aux ouvrages qu'une raison sage et éclairé a fait éclore. Ce n'est pas ainsi qu'ont procédé Racine, Boileau, et tant d'écrivains supérieurs qu'on a vu admirer par toutes les nations policé. Après s'être tracé un plan, ils se sont empressé de mettre en ordre les pensées qu'ils ont jugé appartenir essentiellement à leur sujet, et ensuite ils se sont livré au plaisir d'écrire. Alors les idées se sont succédé sans effort, paré des charmes de l'imagination et orné d'un naturel propre à cacher la peine qu'elles ont coûté, telle est représenté à sa naissance la déesse Minerve, que les anciens nous ont rapporté être sorti tout armé du cerveau de Jupiter.

XI.

Il y a des choses qu'on a répété jusqu'à satiété parce qu'on les a entendu dire une fois. Les historiens ont tous parlé de la faute qu'ils ont prétendu qu'Annibal a commis en ne marchant pas droit à Rome après la victoire qu'il avait remporté à Cannes. Il est vrai que la frayeur qu'avait répandu dans Rome cette nouvelle, fut d'abord extrême ; mais la consternation d'un peuple belliqueux , qui s'est presque toujours tourné en courage , peut-elle être

comparé à celle d'une vile populace qui n'a jamais senti que sa faiblesse, et qui s'est laissé abattre par le moindre revers? Une preuve que les Carthaginois n'auraient pas réussi, c'est que les Romains, après avoir essuyé tant de pertes, se sont encore trouvé en état d'envoyer partout du secours. Parmi les fautes qu'on a reproché à Annibal d'avoir commis, il en est une sur laquelle les historiens se sont plu à insister, celle d'avoir mené son armée à Capoue, de l'avoir laissé passer l'hiver dans cette ville, où elle s'est amolli; mais ceux qu'on a entendu soutenir cette opinion, n'ont pas remonté à la vraie cause, ou ne s'en sont pas occupé : les soldats de cette armée que la victoire avait enrichi, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? C'est par les succès mêmes qu'avait obtenu Annibal, que cette guerre a commencé à changer. Ce n'étaient point les magistrats de Carthage qui avaient nommé Annibal et ses lieutenants, et qui les avaient envoyé combattre en Italie. Le peu de secours en hommes et en argent que ce général a reçu l'a mis hors d'état de tenir la campagne. Tant qu'il est resté avec son armée tout entière, il a battu les Romains : mais lorsqu'il fut forcé de mettre des garnisons dans les villes dont il s'était emparé, de défendre les alliés qu'il s'était fait, d'assiéger des places, ou de les empêcher d'être assiégés, ses forces se sont trouvé trop petites, et

c'est ainsi que la plus grande partie de ses ressources fut anéanti en détail.

XII.

Il importe de combattre une opinion que nous avons entendu émettre par des hommes du siècle , et que des esprits légers se sont trop empressé d'accueillir : c'est qu'en tout temps l'imitation s'est montré ennemie du génie ; qu'elle a étouffé plus de talents qu'elle n'en a produit ; que l'esprit a toujours suffi aux personnes que la nature en a doué , et que ceux qui se sont cru obligé d'imiter les grands modèles se sont flétri d'une espèce d'esclavage. Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé ni que se sont exprimé ces beaux génies dont la postérité s'est plu à nous transmettre les chefs-d'œuvre. Tel n'a pas été non plus le langage de ces grands écrivains que le siècle de Louis XIV a vu naître ; que l'éclat de leurs productions a rendu immortels ; que le monde entier a admiré comme les législateurs dans l'art d'écrire ; enfin que l'envie s'est vu contraint de respecter, ou que sa malignité s'est efforcé en vain d'égaliser. Persuadé que les facultés intellectuelles, si l'art ne s'en est emparé pour les perfectionner, ne se sont jamais élevé au dessus du médiocre, Démosthènes et Cicéron, Bossuet et Fléchier, et tant d'autres génies supérieurs qui se sont succédé et se sont rendu célèbres dans la car-

rière des lettres, se sont imposé l'obligation salutaire de chercher dans les modèles étrangers des appuis et des secours sans lesquels ils n'auraient jamais atteint à ce degré de gloire où on les a vu parvenir. En effet, n'est-ce pas sur les écrivains que l'approbation unanime s'est accordé à placer au premier rang, que doivent se fixer les regards de ceux qui se sont proposé d'y parvenir. Voyez l'arène où rivalisent une multitude de concurrents réuni pour se disputer le prix de la course : on n'y prend pas pour rivaux ceux qui ont succombé dans la lice long-temps avant de l'avoir parcouru, mais ceux qui se sont élancé avec ardeur vers le but, et qui s'en sont approché plus légers que le vent.

XIII.

C'est près de Coutras que s'est livré la bataille de ce nom, dans laquelle Henri de Navarre a dispersé toutes les troupes qu'Henri III avait confié au duc de Joyeuse. Les six mille soldats qu'avait rassemblé le roi de Navarre s'étaient placé dans une position avantageuse. Les dix-huit mille hommes de l'armée royale qui leur étaient opposé, paraissaient mieux équipé ; la cavalerie, parfaitement dressé, était beaucoup mieux monté qu'on ne l'avait supposé. Dès la première charge, les Protestants avaient com-

mencé à plier. Déjà des cris de victoire qu'on avait entendu retentir dans les rangs des Catholiques, semblaient leur présager le succès. Mais l'infanterie protestante s'était rallié, et les capitaines Montgomeri et Belzunce s'étant écrié : *Enfants, il faut périr, mais au milieu des ennemis, et l'épée à la main*, tous se furent bientôt jeté tête baissé sur l'infanterie catholique, et en un instant l'eurent enfoncé et forcé de prendre la fuite. A la troisième charge qu'avait tenté Joyeuse, sa troupe s'étant laissé emporter par la fougue, et ayant pris carrière de trop loin, s'était vu forcé de fuir précipitamment devant les escadrons du roi de Navarre, qui l'avaient attendu de pied ferme. En même temps, les arquebusiers de ce roi qui s'étaient avancé pour soutenir les escadrons, avaient couché par terre une infinité de cavaliers qu'ils avaient attaqué, et répandu la terreur dans le reste avant que ceux-ci se fussent reformé. Dès qu'ils eurent fait leur décharge, les escadrons du même prince, s'étant tenu serré, et étant partis à propos, avaient enfoncé ceux du duc de Joyeuse, et les avaient dispersé. L'action ne dura pas une heure. Le duc de Joyeuse, et les officiers qui l'avaient conseillé, s'étant aperçu de la faute qu'ils avaient commis, et voyant la bataille perdu, s'étaient retiré derrière leur artillerie ; mais Joyeuse, ayant été rencontré dans sa retraite par les ennemis

fut tué d'un coup de pistolet, malgré l'appât d'une rançon de cent mille écus qu'il avait promis de payer aux soldats qui s'étaient emparé de lui.

XIV.

Comme tous les barbares sont entré pêle-mêle dans l'empire Romain, ils se sont incommodé réciproquement; aussi la politique des Romains les a-t-elle constamment excité à s'armer les uns contre les autres, et les a laissé s'entre-détruire. Voilà pourquoi ils ne se sont établi qu'avec peine, et l'empire d'Orient doit à cette politique les siècles qu'il a subsisté après la chute de l'empire d'Occident. D'ailleurs, les contrées du Nord se sont épuisé; elles ont cessé de produire ces armées innombrables qu'on avait vu sortir de leur sein. Effectivement après les premières invasions des Goths et des Huns, les peuples qui les ont suivi ont attaqué avec moins de forces. Lorsque ces nations qui s'étaient assemblé en corps d'armée se furent dispersé en peuples, on les a vu s'affaiblir; répandu dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposé aux invasions. Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit la conquête de l'Afrique et de l'Italie qu'il avait projeté de faire depuis long-temps; entreprise qu'on a vu aussi exécuter si heureusement

par nos Français, quand les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarrasins se sont enfu; devant nos armées victorieuses. Les barbares n'ont jamais attaqué avec art les villes qu'ils ont trouvé sur leur chemin; ils les ont encore moins bien défendu; loin d'en relever les murailles, ils les ont toujours laissé tomber en ruine. C'est dans cet état que Bélisaire a trouvé celles d'Italie qu'il a eu à reprendre sur les barbares. Celles d'Afrique avaient été démantelé par Genséric, comme celles d'Espagne que Vitisa avait ordonné de raser, pour s'assurer des habitants, qui s'étaient souvent révolté. Ces peuples du nord, établi dans les pays du midi, en avaient pris la mollesse, et étaient devenu incapables des fatigues de la guerre: ces causes expliquent le peu de résistance qu'ils ont fait, et conséquemment la facilité qu'on a eu à les vaincre, quand ils se furent établi dans les pays dont ils s'étaient emparé.

XV.

Les suffrages d'un peuple aussi éclairé et aussi délicat que les Grecs ont suffi pour fixer notre opinion sur Pindare, qui ne nous est connu que par quelques fragments que le temps a épargné. Quelle haute idée ses compatriotes nous ont laissé de son génie. On sait combien ils ont révééré sa mémoire; on sait

que la vengeance d'Alexandre, qui avait enveloppé toute une ville dans le même arrêt, s'est arrêté devant cette inscription qu'il a lu avec respect : *Ne brûlez pas la maison du poète Pindare*. Les Lacédémoniens, lorsqu'ils s'étaient emparé de Thèbes dans le temps de leur puissance, avaient eu le même respect. Le grand nombre d'odes que Pindare a composé sur le même sujet, c'est-à-dire pour ceux qui avaient triomphé dans les jeux publics, prouve combien de succès il a obtenu dès son vivant. Tous les triomphateurs se sont montré jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste, et se seraient figuré qu'il manquait quelque chose à l'honneur de la victoire, si Pindare ne l'avait pas chanté. Ces chants n'étaient pas sans récompense. L'aventure fabuleuse de Simonide, que Phèdre a raconté, fait voir que les poètes lyriques étaient alors libéralement payé. Chez nous je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un plus mauvais moyen de fortune que les odes. On en a tant composé que la nation française s'en est lassé, et c'est sans doute la cause du peu d'encouragements que ce genre de poésie a procuré aux écrivains qu'on a vu s'y livrer. Il est vrai que les odes étaient mieux accueilli autrefois. Qui ne se rappelle la récompense qu'une ode a valu à Godeau? et cependant cette ode, récompensé par un évêché, est une des plus mauvaises qu'il y ait jamais eu. Chape-

lain en à composé aussi, et celle qu'il a fait pour le cardinal de Richelieu, qui la lui avait commandé, s'est trouvé au-dessous du médiocre. Ce qui nous a étonné, c'est que Boileau ne l'a point critiqué, et l'a trouvé même assez bonne. Mais l'ode que celui-ci a donné sur la prise de Namur est très mauvaise. Pour cette fois Despréaux s'est placé au dessous de Chapelain : cet exemple nous a rappelé ces vers de La Fontaine :

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce.

XVI.

L'histoire a remarqué que les chrétiens s'étaient emparé de Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir ; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ avait perdu la vie pour le salut des hommes. Cette époque solennelle n'a pas malheureusement éveillé dans l'ame des vainqueurs les sentiments de miséricorde qu'elle aurait dû leur inspirer. Irrité par les longues insultes que les Sarrasins leur avaient adressé pendant le siège, aigri par les maux qu'ils avaient souffert et par la résistance qu'ils avaient trouvé jusque dans la ville, les croisés se sont fait une épouvantable justice ; ils ont rempli de sang cette Jérusalem qu'ils étaient venu délivrer, et qu'ils regardaient comme la nouvelle patrie que la religion leur avait

choisi. Les croisés, s'étant rendu maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrasins s'étaient défendu quelque temps, y ont renouvelé les scènes déplorables qui avaient jadis souillé la conquête de Titus. Pour donner une idée des scènes terribles que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre des victimes qui ont succombé sous le glaive a surpassé de beaucoup celui des vainqueurs accouru de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain ont long-temps répété en mugissant les effroyables cris poussé dans le temple par les victimes qui s'y étaient réfugié, et qui s'étaient cru dans ce lieu à l'abri de la férocité des vainqueurs. Détournons notre imagination de ce spectacle d'effroi, et contemplant la joie des chrétiens de Jérusalem dont les croisés étaient venu briser les fers. A peine la ville fut-elle conquise, que tous, accourant au devant des vengeurs que le ciel leur avait envoyé, partagèrent avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober aux Sarrasins; mais, au milieu de la foule des croisés, les chrétiens de la ville sainte semblaient ne chercher et ne voir que l'ermite Pierre, le cénobite pieux qui les avait visité dans leurs souffrances, et qui était venu accomplir les promesses qu'il avait fait et que le ciel l'avait aidé à accomplir.

Les nouvelles de France que nous avons reçu de vous , madame , ne nous sont arrivé que fort tard. Ne soyez donc pas scandalisé , si je ne vous ai pas informé plus tôt de la part que j'ai pris à la perte que vous avez éprouvé. Combien je vous ai plaint ! Après avoir lu ma lettre , ne vous plaignez point si je ne vous ai point entretenu de votre douleur : il est des choses qui veulent à peine être effleuré ; et si ma bouche s'est tu , mon ame ne s'en est pas montré faiblement affecté. Jusqu'ici je vous ai tenu au courant des évènements qui se sont succédé à Constantinople ; je vous ai prévenu avant mon départ que je suis fort exact , que tous les évènements que j'ai vu arriver dans mes voyages ont toujours été fidèlement rapporté à mes amis , et jusqu'ici , madame , je ne vous en ai laissé ignorer aucun , parce que les paroles donné doivent être observé avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Je commencera par vous rendre compte de l'entrée de l'ambassadeur d'Aashart , que j'ai vu , et qui vous eût fort diverti. Nous nous étions imaginé voir un échantillon de la magnificence si vanté de Darius et de Xercès. Combien nous nous étions trompé ! Combien nous nous étions laissé aveugler par la prévention ! Son excellence s'est montré revêtu d'un haillon d'étoffe

d'or, et précédé de deux cents chevaux semblables à celui qu'a célébré Cervantes. Dans vos voyages, il vous est peut-être arrivé d'être arrêté par quelque troupe de Bohémiens que vous aurez rencontré sur votre chemin : c'est le portrait au naturel des gens dont était composé la suite du seigneur ambassadeur. Vous seriez-vous figuré, madame, que tels étaient ces vainqueurs de la Perse, ces Agonans qui se sont rendu célèbres par tant d'exploits qu'on a entendu retentir partout ? Il n'est point cependant d'honneurs que les Turcs ne leur aient rendu ; deux galères qu'on a envoyé prendre l'ambassadeur et ses gens à Scutari, les ont amené à Constantinople, où ils ont été reçu au bruit du canon du sérail et des vaisseaux.

XVIII.

Carthage, devenu riche plus tôt que Rome, fut aussi plus tôt corrompu ; ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne se sont obtenu que par la vertu, tous les avantages que le public peut donner aux particuliers se sont vendu à Carthage. Deux factions ont régné dans cette ville, et l'ont constamment divisé ; c'est la paix que l'une a toujours voulu, et la guerre que l'autre s'est toujours empressé de conseiller : de sorte que les magistrats, quelques

chances qu'il y ait eu , n'ont pu obtenir l'une complètement , ni jamais y bien faire l'autre. Pendant qu'à Rome la guerre a réuni les intérêts divisés , les a tous conciliés , elle les a séparés encore plus à Carthage. Dans les Etats gouvernés par un prince , les divisions se sont toujours aisément apaisées , on les a vu s'éteindre à sa voix , quand il l'a voulu ; mais dans une république elles ont toujours duré plus long-temps , parce que le mal attaque ordinairement la puissance qui l'aurait guéri. A Rome gouverné par les lois , le peuple a facilement souffert que la direction des affaires fût confiée aux patriciens ; il l'a même souvent désiré ; à Carthage , gouverné par des abus , la populace même ne s'est jamais laissée conduire , et a voulu tout faire par elle-même. Dans la guerre qu'elle n'a cessé de faire avec son opulence contre la pauvreté romaine , elle a eu , par cela même , du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent , et Carthage l'a éprouvé ; mais quant à la vertu , la constance , la force et la pauvreté , on ne les a jamais vu s'épuiser. Mille circonstances imprévues auraient pu forcer Carthage à accepter quelque condition de paix qu'on lui eût eu dicté : mais Rome ne s'est jamais laissée dominer par les événements ; elle ne s'est jamais conduite par le sentiment des biens et des maux ; elle ne s'est déterminée que par sa gloire ; et comme elle ne s'est en aucun temps

imaginé qu'elle pût être si elle ne commandait pas quelque espérance , quelque crainte qu'il y eût eu pour elle , elle n'aurait en aucun cas consenti à une paix qu'elle n'eût point imposé.

XIX.

Quelques auteurs anciens se sont imaginé qu'Hélène , que sa beauté a rendu si célèbre , n'est jamais allé à Troie , et que Paris n'a enlevé de Lacédémone qu'une vaine ombre qu'il a cru être cette princesse. Selon eux , la véritable Hélène fut transporté par Mercure dans l'île de Paros ; et c'est pour un fantôme que les Grecs et les Troyens ont combattu avec un acharnement , une opiniâtreté qu'on n'a que trop loué. Ce fut pour cette chimère que la Grèce , ébranlé jusque dans ses fondements , s'est assemblé en Aulide , où elle s'était proposé de venger Ménélas , qu'Iphigénie s'est vu immoler par Agamemnon son père , pour apaiser Diane qui s'était montré irrité parce qu'il avait tué une biche qui lui était consacré. Représentez-vous les désastres qu'a entraîné cette guerre , la plus mémorable qu'il ait jamais existé , et le peu d'avantages que les vainqueurs en ont retiré. Considérez les combats que tant de peuples n'ont cessé de se livrer pendant les dix ans qu'elle a duré ; songez aux flots de sang que la patrie d'Enée

a vu répandre, et qu'elle a vu couler pour la possession d'un fantôme : vous aurez compassion de tant de héros, qui, s'étant laissé aveugler par une vaine gloire, se sont plu à prodiguer leur vie à si bon marché. Vous penserez avec raison que la guerre, surtout quand elle est injuste, est la plus grande calamité qu'il y ait jamais eu, et que, l'issue en fût-elle plus heureuse qu'on ne l'avait espéré, elle ne dédommage jamais des sacrifices qu'elle a coûté. Vous serez convaincu que les princes qui ont aimé la guerre, et qui s'en sont trop occupé, ont enfanté plus de maux que les tyrans les plus cruels n'en ont causé : en effet, autant de guerres les princes belliqueux ont entrepris, autant de sources de prospérité ils ont tari ; et plus de nations ils ont vaincu, plus d'ennemis ils se sont fait. C'est alors que vous vous rappellerez cette parole sensé qu'a dit un philosophe : la guerre est un procès qui ruine ceux qui l'ont gagné.

XX

Ceux qui ont voulu remonter jusqu'à la naissance de la poésie lyrique, se sont perdu dans le pays des fables et dans les ténèbres de l'antiquité. Qui peut savoir au juste quand se sont établi et perfectionné les lois de l'harmonie? Il est certain qu'elle seule a créé toute poésie. Il est également probable que

les noms les plus anciennement consacré en ce genre sont ceux des hommes qui s'y sont les premiers distingué, ou qui se sont rendu célèbres par les leçons qu'ils en ont donné aux autres. Les merveilles qu'on en a raconté ne sont que l'image allégorique des succès qu'on les a vu obtenir, de la gloire dont ils ont joui. Linus a, dit-on, inventé le rythme et la mélodie, c'est-à-dire la mesure des sons et celle des vers, qu'il a combiné ensemble : c'est le plus ancien favori des muses. Virgile, dans sa sixième églogue, l'a placé auprès d'elles sur le Parnasse, la tête couronné de fleurs, et l'a représenté comme leur interprète. Il fut le maître d'Orphée, dont la réputation a surpassé la sienne, parce que, par ses soins, la musique et la poésie ont contribué à ennoblir les cérémonies religieuses qu'il a porté dans la Grèce, après les avoir emprunté des Egyptiens. Les mystères de Bacchus et de Cérès-Eleusine qu'il a institué, furent de son nom appelé *Orphiques*. Il nous est resté quelques fragments des hymnes qu'on y chantait, et qu'on lui a attribué. Ils contiennent les idées les plus hautes et les plus pures que les païens aient exprimé sur l'unité d'un Dieu. Aussi plusieurs savants se sont-ils avisé de prétendre qu'Orphée avait eu connaissance des livres de Moïse, qu'il les avait entendu citer, et que peut-être même il les avait lu.

Nous sommes parti du Caire avec un officier de l'empereur d'Ethiopie , et nous nous sommes embarqué sur le Nil , à Boulac , ville situé à une demilieu du Caire. Les quinze jours que nous avons employé pour nous rendre de là à Manfoulout nous ont paru bien longs. Nous avons campé dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût rassemblé , et nous y avons beaucoup souffert pendant les trois mois que nous y avons demeuré ; car les chaleurs qu'il a fait cette année en Egypte ont paru insupportables aux Européens , qui n'en avaient pas encore éprouvé de si fortes. Un parent du roi de Sennar nous a invité à aller à Siout , et nous a envoyé des chevaux arabes. Là nous avons admiré de belles antiquités romaines ; un amphithéâtre nous a surtout frappé par sa magnificence. La ville de Siout est environné de jardins délicieux ; nous y avons mangé les plus belles dattes que nous ayons vu en Egypte. Ayant trouvé à notre retour tous les voyageurs rassemblé , nous sommes parti le deux octobre , de grand matin , et nous sommes entré dans un désert affreux. Que de dangers on a couru dans ce désert , lorsque les sables mouvants s'étant élevé tout-à-coup au moindre vent , ont obscurci l'air , et étant ensuite retombé comme une pluie ardente , ont

enseveli , pour ainsi dire , les voyageurs , ou du moins les ont écarté de la route qu'ils avaient résolu de suivre ! Vous ne pouvez vous faire une idée de l'ordre , de la discipline que nous avons observé en route. Notre chef était chargé de décider de tous les différends , dans le cas où il s'en serait élevé. Nous sommes arrivé le six octobre à Hélaouïé , la dernière des villes de ce côté qui soient soumis au Grand-Seigneur. La beauté du pays nous y a retenu quatre jours. Un grand nombre de jardins arrosé de ruisseaux , et planté de palmiers toujours verts , nous ont présenté des abris contre la chaleur. Le vingt-six octobre , nous nous en sommes éloigné , et nous avons atteint Machou , où nous nous sommes arrêté quelques jours. Le gouverneur de cette province ayant su que l'empereur nous avait appelé à sa cour , nous a invité à venir à Argos , où il demeure. Cette bourgade , où nous nous sommes rendu en bateau , est situé de l'autre côté du Nil , vis-à-vis de Machou. Le gouverneur nous a reçu avec beaucoup d'honnêteté , et pendant les deux mois que nous y avons séjourné , il nous a comblé d'attentions qui nous ont charmé , après les grandes fatigues que nous avons eu à essuyer.

XXII.

Tous les conquérants n'ont pas été tué ; tous les

usurpateurs n'ont pas échoué dans les entreprises qu'ils ont tenté ; plusieurs même ont paru heureux aux esprits qui se sont laissé prévenir par des apparences trompeuses : mais ceux qui , sans s'être arrêté aux illusions , n'ont jugé du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs , ont vu leurs misères dans leurs succès mêmes. Tourmenté par des désirs et des soucis qui se sont étendu et accru avec leur fortune , ils les ont vu perdre haleine avant d'être parvenu au terme qu'ils s'étaient proposé d'atteindre , semblables à ces voyageurs inexpérimenté qui , après s'être engagé pour la première fois dans les Alpes , se sont figuré les franchir à chaque montagne , et , arrivé au sommet , se sont aperçu avec découragement qu'il existait de plus hautes montagnes que celles qu'ils avaient eu à gravir. Auguste , après avoir soumis ses concitoyens et détruit ses rivaux , a régi durant quarante ans la plus grande monarchie qu'il y ait jamais eu ; mais tout cet immense pouvoir l'a-t-il rendu plus heureux ? n'a-t-il pas frappé les murs de sa tête ? n'a-t-il pas rempli son palais de cris qu'on a entendu retentir au loin , quand il redemandait à Varus ses légions exterminé ? Quand il aurait vaincu tous les ennemis que lui avait suscité son ambition , de quoi lui auraient servi ses vains triomphes , tandis que les peines de toute espèce l'ont assiégé , qu'il les a vu sans cesse renaître autour de

lui ; tandis que ses plus chers amis ont attenté à sa vie, et qu'il était réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? Son neveu, son fils adoptif, sa fille, son gendre, tous les siens, il les a vu périr avant lui. L'infortuné ! il a voulu gouverner le monde, et n'a pas su gouverner sa maison ! sa fille et sa petite-fille, après s'être converti de honte et d'infamie, ont succombé, l'une à la misère et à la faim, dans une île déserte, l'autre en prison, sous le fer d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de toute sa famille qu'il avait vu moissonner par la mort, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui que le monstre qui lui a succédé. Tel fut le sort de ce maître du monde, dont le bonheur, ainsi que la gloire, a été tant de fois célébré. Croirai-je qu'un seul de ceux qui les ont le plus admiré les eût voulu acquérir à ce prix ?

XXIII.

Les Carthaginois se sont servi dans leurs guerres de troupes étrangères, tandis que les Romains ont employé les leurs. Ces derniers ont traité les vaincus avec clémence, et comme ils ne les ont regardé que comme des instruments pour les triomphes futurs, ils ont rendu soldats tous les peuples dont ils se sont rendu les maîtres ; plus de peine ils avaient eu à les vaincre, plus ils les ont jugé propres à être in-

corporé dans leur république : c'est ainsi qu'ils ont fait tourner au profit de la victoire les efforts et le sang qu'elle leur avait coûté. Les Samnites, qu'on a vu devenir les plus puissants auxiliaires de Rome, ne furent subjugué qu'après vingt-quatre triomphes. Quelque temps avant la seconde guerre punique , les Romains ont tiré d'eux et de leurs alliés , sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille de cheval , qu'ils ont opposé aux Gaulois dans la guerre qu'ils ont eu à soutenir contre ce peuple. Carthage a toujours employé plus de force pour attaquer, et Rome pour se défendre : celle-ci avait armé contre les Gaulois et contre Annibal, deux des plus nombreuses armées qu'on eût vu, et n'a jamais envoyé que deux légions au plus contre les rois qu'elle a détrôné : cette habile politique a ménagé ses forces et les a rendu éternelles. L'établissement de Carthage dans son pays n'a jamais eu autant de fixité que Rome en a obtenu dans le sien : les trente colonies que cette dernière avait formé et consolidé autour d'elle, en sont toujours resté les remparts. Avant que la bataille de Cannes eût été perdu , aucun de ses alliés ne l'avait abandonné ; c'est que Rome les avait accoutumé à sa domination, et les avait laissé vivre libres à l'abri de ses lois. La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifié, se sont rendu à tous les généraux qui se sont présenté

pour les prendre : aussi tous ceux qui y sont débarqué et ont menacé Carthage , l'ont-ils fait trembler, l'ont-ils réduit au désespoir. Tous les malheurs qu'ont éprouvé les Carthaginois dans la guerre que leur a fait le premier Scipion , ne peuvent guère être attribué qu'à un mauvais gouvernement , et au peu de précaution qu'ils avaient pris pour rendre la nation formidable et le peuple heureux : leur villes et leurs armées même étaient affamé , tandis que les Romains étaient abondamment pourvu de toutes choses.

•

XXIV.

Ce serait sans doute un des hommes les plus extraordinaires qu'on eût vu paraître , que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle a brillé dans les beaux jours d'Athènes, et qui en aurait tracé à la fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont pas donné à l'humanité. Tous les arts se sont développé par degrés; on ne les a vu se perfectionner qu'avec le temps. Des essais plus ou moins heureux se sont succédé; les lumières d'un siècle ont été ajouté au peu de lumières qu'avait acquis le siècle précédent; et c'est ainsi qu'après une multitude d'efforts réuni et perpétué, les générations dont les travaux se sont reproduit sans cesse, ont balancé la faiblesse de

notre nature, et que l'homme a sans relâche agrandi la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, et l'a prolongé dans l'étendue des siècles. L'invention du dialogue a sans doute été un des premiers pas qu'on ait fait faire à l'art dramatique. L'action fut ensuite joint au dialogue, et celui qui l'a imaginé a fait un second pas bien important. Bientôt cette action s'est modifié de différentes manières, et est devenu plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse se sont plu à prêter leurs prestiges à cette imitation, et l'ont embellie. Ce n'est que plus tard que l'illusion de l'optique et la pompe théâtrale ont été connus. Les premiers qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, ont fait sortir de grands effets et des beautés pathétiques, ont mérité d'être appelés les créateurs de la tragédie. Cette gloire était réservée à Eschyle; mais à Eschyle ont succédé Euripide et Sophocle, les plus grands poètes tragiques qu'il y ait jamais eu; et la tragédie fut alors portée à une perfection telle que les Grecs eux-mêmes ne l'avaient pas supposée. Les chefs-d'œuvre que ces génies privilégiés nous ont laissés, ont été admirés d'âge en âge, et sont devenus les modèles que se sont empressés d'imiter les grands poètes que le siècle de Louis XIV a vu naître, et que le siècle suivant n'a pas vu surpasser.

Il n'y a point d'ouvrages dont la postérité se soit autant occupé que de ceux d'Homère; il n'y a point d'écrivain dont la personne et la vie soient plus ignoré. Il ressemble à la divinité, qui, n'est connu que par ses œuvres. On ne sait où il est né, ni précisément quand il a vécu. L'époque de sa naissance est assez généralement placé environ mille ans avant Jésus-Christ. Quant à la pauvreté à laquelle il fut réduit, la relation n'en est fondé que sur des traditions incertaines que la crédulité s'est plu à recueillir et à répéter. Quatre-vingt-dix villes, ainsi l'a rapporté Suidas, se sont disputé l'honneur de lui avoir donné naissance. Homère est né dans l'île d'Ithaque, si l'on en croit les oracles qu'Adrien avait ordonné de consulter. Ainsi la question qu'une pareille autorité n'a point décidé est encore à résoudre. De tous les titres que chaque ville s'est empressé de produire, ceux qu'ont fait valoir Smyrne et l'île de Chio ont obtenu le plus de suffrages. Les volumes qu'ont écrit là-dessus les savants, ne nous ont pas fourni les renseignements que nous aurions désiré qu'ils nous donnassent. Et qu'importe, après tout, quel pays puisse se vanter d'avoir produit Homère? Il suffit que l'humanité se soit honoré de son génie, et que depuis mille ans ses écrits aient

appartenu au monde entier. La fable s'est plu à ennobler de fictions son origine et sa vie. Le commentateur Eustathe assure qu'une prêtresse d'Isis l'a nourri de miel au lieu de lait; qu'une nuit les cris qu'elle avait entendu jeter à l'enfant lui avaient paru ressembler au chant de neuf différents oiseaux, et que le lendemain neuf tourterelles furent trouvées dans son berceau. Diodore de Sicile nous apprend qu'Homère avait eu connaissance des oracles en vers de Daphné, et qu'il les a transportés dans ses poèmes. Les fables qu'on a débités sur Homère, et le peu d'uniformité que nous avons remarqué dans les jugements qu'on a portés de ses poèmes, prouvent que ce poète et ses écrits étaient destinés à être un sujet de discorde dans tous les siècles. Horace et quelques autres poètes qui ont vécu vers la même époque, n'ont pas craint de le placer, pour la morale, au-dessus des philosophes que la Grèce a vu naître et dont elle s'est le plus glorifié. Pythagore l'a relégué dans le Tartare pour le punir de l'opinion qu'il avait émise sur la divinité, et des fausses idées qu'il en a données. Platon l'a banni de sa république, mais on sait que ce sage, un des plus grands philosophes qui ait existé, ne renvoyait un poète de sa ville qu'après avoir répandu sur lui des parfums, et couronné sa tête de fleurs.

La seconde guerre punique a été tant de fois raconté qu'il n'est personne qui ne l'ait lu. Quand on examine cette foule d'obstacles qu'Annibal y a surmonté, on a sous les yeux un des plus beaux spectacles que nous ait fourni l'histoire. Rome nous a toujours paru un prodige de constance. Après les batailles qu'elle a perdu sur le Tésin, à la Trébie, à Trasimène; après la journée de Cannes, plus funeste encore, où sa dernière armée a péri, abandonné de presque tous ses alliés, loin de s'être laissé aller au découragement, elle n'a pas même demandé la paix. C'est que les patriciens ne se sont jamais départi des maximes qu'ils avaient vu embrasser par leurs pères : ils ont agi avec Annibal comme ils s'étaient conduits autrefois avec Pyrrhus, à qui ils avaient refusé de faire aucun accommodement tant que ses troupes ne seraient pas retiré du territoire de la république. Rome fut sauvé par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, les femmes mêmes se sont signalé par la constance ou la fermeté qu'elles ont montré ; on ne les a pas vu verser de larmes. Les prisonniers ne furent point racheté, et le misérable reste de l'armée fut envoyé en Sicile, sans avoir ni récompense ni aucun honneur militaire, tant que les ennemis occupe-

raient l'Italie , et qu'on ne les en aurait pas chassés. D'un autre côté, l'armée consulaire, commandée par Térentius Varron , s'était laissé battre, et s'était enfui honteusement jusqu'à Venouse. Ce général n'était parvenu au consulat que par l'intrigue, c'était la noblesse que le peuple, par son élection, avait désiré de mortifier. Mais les patriciens auraient rougi de jouir de ce malheureux triomphe, tout eût été perdu, si dans cette circonstance, infiniment plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord, ils ne se fussent attiré la confiance du peuple, et ne s'en fussent rendu dignes : tous l'avaient senti; et le sénat en corps alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république. Ce n'a jamais été la perte réelle de quelques milliers d'hommes qu'une défaite a coûté à une nation, qui a causé sa ruine; mais le découragement et la consternation qui, dans ce cas, se sont emparé d'elle, et qui l'ont toujours privé des forces mêmes que la fortune lui avait laissé.

XXVII.

La plupart des poètes français ont puisé dans la Vulgate, comme dans un trésor commun, et, par les imitations qu'ils en ont fait, nous ont rendu familières ces pensées sublimes qu'on a justement admiré dans l'Écriture. Racine a dit dans ses chœurs :

Abaisse la hauteur des cieux. Et Voltaire : *Viens des cieux enflammés abaisser la hauteur.* Mais celui qui a dit le premier : « Il a abaissé les cieux et il est descendu » n'en est pas moins le poète qui a tracé en trois mots la plus imposante image que l'imagination ait conçu. David, après avoir vaincu une foule d'ennemis étrangers qui l'avaient défié, et les dix tribus révolté, chante la Providence suprême qui s'est montré favorable à ses soldats, les a conduit et les a fait vaincre, et qui s'est déclaré l'ennemie des ennemis d'Israël. Que les dieux d'Homère et de Virgile, tels qu'on les a vu figurer dans les combats des Grecs et des Troyens, sont petits, comparé à cette majestueuse figure de Jehovah que le psalmiste a laissé tomber de ses pinceaux : « Sa colère s'est » élevé comme un tourbillon de fumée; son visage » a paru comme la flamme, et son courroux comme » un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds; il a pris son » vol sur les ailes des chérubins; il s'est élançé sur » les vents. Les nuées amoncelé formaient autour » de lui un pavillon de ténèbres; l'éclat de son visage les a dissipé, et une pluie de feu est tombé » de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux; » sa voix s'est fait entendre; elle a éclaté comme un » orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes » ennemis; il a redoublé ses foudres, qui les ont ren-

» versé. Alors les eaux ont été dévoilé dans leurs
 » sources, les fondements de la terre ont paru à dé-
 » couvert, parce que vous les avez menacé, Sei-
 » gneur, et qu'ils se sont senti accablé par le souffle
 » de votre colère. »

• XXVIII.

Dans les premiers temps, les Romains ont divisé toutes les puissances qui leur ont nui ou qu'ils ont redouté; dans la suite ils se sont vainement efforcé de le faire. Il fallut abandonner à Attila toutes les nations du Nord qu'il avait subjugué; les innombrables armées que ce conquérant avait entraîné à sa suite eurent bientôt détruit tous les ouvrages qu'on avait fait élever sur le Danube et le Rhin. Il menaçait les deux empires qu'il avait rendu tributaires. Il ne faut pas croire que ce soit par modération qu'Attila ait ménagé les Romains, et qu'il les ait laissé subsister. Il a suivi en cela les mœurs de ses pères, mœurs qui les avaient porté à soumettre les peuples sans les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois, où les historiens se sont plu à le représenter, était un des plus grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé. Les ambassadeurs des Romains d'Orient, et de ceux d'Occident, dont sa cour était remplie, étaient venu recevoir les lois qu'il lui avait plu de leur dicter. Tantôt ce sont les Huns transfuges qu'il a demandé

qu'on lui rendit, ou les esclaves romains qui s'étaient évadé qu'il a fallu lui livrer. Deux cent mille livres d'or qu'il avait imposé comme tribut à l'empire d'Orient, lui furent exactement payé. Croirait-on, si l'histoire ne l'eût confirmé, qu'il fut nommé général des armées romaines avec des appointements que les empereurs romains se sont cru obligé de lui payer ! Ceux qu'il a voulu récompenser, il les a envoyé à Constantinople, afin qu'ils y fussent comblé de biens, trafiquant ainsi de la frayeur qui s'était emparé des Romains. Après sa mort, toutes les nations barbares qu'il avait réuni s'étant trouvé sans chef, on les a vu se diviser ; mais les Romains étaient si faibles alors que cette division ne leur a point servi, ou du moins qu'ils n'en ont point tiré tous les avantages qu'ils auraient dû.

XXIX.

Un témoin de la bataille qui s'est livré à Denain, l'a raconté de la manière suivante. Le maréchal de Villars ayant eu connaissance des mouvements qu'avait fait l'ennemi, et sachant que ses forces s'étaient porté du côté de Landrecies, ville qu'ils avaient résolu de prendre pour pénétrer dans le centre du royaume, s'était appliqué à étudier la situation des troupes du prince Eugène. Le général français ayant

découvert que l'impossibilité de se procurer des vivres était une difficulté que l'ennemi n'avait pas prévu, résolut de se rendre maître du cours de la Scarpe. Les obstacles sans nombre qu'a présenté l'exécution de cette entreprise ne l'ont point arrêté; le maréchal les a tous surmonté par des mesures si bien concerté, que cette action doit être regardé comme un des plus beaux faits d'armes qu'on ait entendu vanter. Les généraux ennemis ne s'étaient pas douté un moment d'une attaque si habilement préparé. Les magasins qu'ils avaient établi étaient à neuf lieues de leur siège. Ils s'étaient contenté d'une ligne de communication qu'ils avaient établi de Marchiennes à Denain, et qu'ils avaient négligé de fortifier comme ils l'auraient dû. Ils avaient embrassé plus d'étendue qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes. Cette position avait paru, avec raison, fort importante, on l'avait confié à la garde de vingt bataillons et de quelques escadrons. Cette ligne de Marchiennes à Denain que les ennemis avaient jugé imprenable, fut appelé par eux le grand chemin de Paris. Le maréchal de Villars et ses principaux officiers, s'étant aperçu du peu de prévoyance qu'avait montré l'ennemi, en ne protégeant pas assez cette ligne, ne songèrent qu'à profiter de sa faute. Aussitôt des troupes furent dirigé vers ce point : la suite de l'évènement répondit

à l'idée qu'on s'en était formé : la rivière de l'Escaut est traversé à l'insu des ennemis, et sans qu'ils s'en fussent douté.

XXX.

Suite du même sujet.

Une troupe de cavaliers se sont avancé à la vue du camp des ennemis, comme si nous nous fussions préparé à l'attaquer ; et tandis que les cavaliers se sont retiré ensuite vers Guise, Villars a marché à Denain. Alors le maréchal de Montesquiou, frappé de la faiblesse des retranchements ennemis qu'il avait examiné avec soin, détermina le maréchal de Villars à hâter l'attaque. En un clin d'œil, quarante bataillons d'infanterie que Montesquiou avait formé en colonnes se sont élancé, ont marché droit aux retranchements, les ont attaqué et s'en sont rendu maîtres presque sans perte. Jamais troupes ne se sont avancé plus fièrement. Après un très-grand feu de canon et les décharges qu'ils n'ont cessé d'essuyer, nos soldats ne se sont pas ébranlé un moment ; ils ont monté sur des retranchements élevé de vingt pieds, ont forcé les ennemis, et les ont presque tous passé au fil de l'épée. MM. d'Albergotti et de Nangis se sont dirigé vers le pont de Prouvi pour couper la retraite aux ennemis, et les ont empêché d'être sou-

tenu par les colonnes du prince Eugène, qu'on avait vu s'avancer de l'autre côté de l'Escaut. Ils se sont emparé de ce pont, où quelques corps commandé par le prince Eugène étaient arrivé à la hâte : c'est là que la bataille s'est engagé avec le plus de fureur. Pendant les douze heures qu'elle a duré, ce pont a été pris et repris trois fois ; mais les troupes du roi en sont à la fin demeuré en possession. Telle fut l'affaire de Denain , une des plus célèbres et des plus importantes qu'il y ait jamais eu dans la monarchie , puisque par cette action les affaires ont changé de face , et que la suite en a été aussi avantageuse qu'on l'avait souhaité.

XXXI.

On ne saurait nier que les hommes ne soient naturellement porté à acquérir des connaissances, car toutes les personnes bien né se sont toujours montré honteuses de ne rien savoir , et se sont même fait honneur de connaître les choses que les autres ont ignoré. Il n'y a pas de pays où l'instruction n'ait été regardé comme un mérite , et où l'on n'ait témoigné une grande estime à ceux qui , s'en étant occupé avec succès , ont fait faire aux sciences plus de progrès qu'elles n'en avaient fait jusqu'alors. Il n'en est pas de même des autres goûts que le naturel

ou toute autre cause nous a fait contracter : nous les avons vu s'éteindre à mesure que nous nous y sommes livré davantage ; et arrivé à un certain âge, combien de fois ne nous a-t-on pas vu regretter le peu de temps et de soins que nous avons donné à des occupations frivoles ! Mais jamais nous ne nous sommes repenti de nous être appliqué à la recherche de la vérité, que les hommes, quoiqu'ils s'en soient souvent écarté, se sont toujours plu à regarder comme la seule route qui conduise à la félicité. Qui pourrait dire combien de personnes célèbres il s'est trouvé que le désir de s'instruire a déterminé à renoncer à l'espérance des honneurs et des richesses, et qui ont trouvé dans les jouissances que la science leur a valu des dédommagements aux sacrifices qu'elles leur ont coûté ? Combien n'en a-t-on pas vu aussi qui se sont éloigné des lieux qui les avaient vu naître pour aller dans d'autres contrées étudier des lois et des coutumes qu'elles avaient entendu vanter ?

•
XXXII.

La couronne de Portugal s'est conservé pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en avaient augmenté l'éclat et la puissance par les conquêtes qu'ils avaient fait en

Afrique et dans les Indes. Tous les historiens se sont plu à donner aux Portugais les louanges qu'ils ont mérité d'obtenir pour leur courage et leur hardiesse dans ces entreprises si éloigné. Parmi les avantages que leur ont valu ces conquêtes, il faut compter celui de porter la religion chrétienne dans les royaumes idolâtres. Tël était l'état de ce royaume vers l'an 1557, quand dom Sébastien fut appelé au trône. Pendant sa minorité, la régence fut confié à Catherine d'Autriche, son aïeule. Dom Alexis de Ménézès, renommé pour la sagesse, ainsi que pour l'expérience qu'il avait toujours montré, fut nommé gouverneur du prince. Cë sage gouverneur n'avait rien oublié pour formér de bonne heure le prince à la vertu. Les sentiments qu'on n'avait cessé de lui inspirer étaient pleins de gloire et dignes d'un souverain; mais des vues si nobles furent porté trop loïn. Les entretiens de Ménézès avec le prince n'avaient roulé que sur les entreprises que les rois ses prédécesseurs avaient tenté et glorieusement exéculé dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Des projets de conquêtes gigantesques étaient devenu l'objet de ses entretiens familiers. Les vöyageurs qu'il avait vu revenir des pays lointains, et les officiers qu'il s'était attaché dès son enfance, s'étaient plu à exciter en lui ces dispositions. C'est ainsi que l'ambition s'était emparé de son ame et y étouffa le peu.

d'heureuses dispositions que la nature y avait semé. La guerre civile qui s'était allumée dans le royaume de Maroc était une des occasions les plus favorables qui se fussent présentée depuis longtemps. Dès lors la conquête de Maroc fut résolu ; et la perte d'une des plus belles armées qu'ait vu le Portugal , la mort de tous les seigneurs que dom Sébastien avait forcé à le suivre, et la fin tragique de ce prince, sont du à cette résolution insensée.

XXXIII.

Suite du même sujet.

Dom Sébastien , après avoir rassemblé une armée à peine composé de treize mille hommes qu'il avait exercé avec un soin extrême , avait débarqué en Afrique. Moluc , roi de Maroc , averti des desseins du monarque portugais , avait réuni ses troupes ; elles étaient composé de vieux soldats aguerri que des victoires multiplié avaient rendu redoutables. Ces infidèles , répandu dans la campagne , avaient reçu l'ordre d'attirer , par une fuite simulé , les Portugais des bords de la mer , où ils s'étaient retranché. Cette ruse eut l'issue qu'on en avait espéré , et les Portugais se virent contraint d'accepter la bataille. Les deux armées s'étant ébranlé et s'étant

chargé avec fureur, tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenu des yeux de son roi, eut bientôt enfoncé celle des Maures. Le duc d'Aveïro avait même poussé les cavaliers qui lui étaient opposé jusqu'à l'endroit où s'étaient posté le roi maure et ses officiers. La victoire semblait assuré pour les chrétiens ; mais la cavalerie des Maures bien plus nombreuse qu'on ne l'avait cru , avait formé un grand cercle , et s'étant resserré à mesure que les extrémités s'étaient approché , elle eut bientôt enveloppé la petite armée de dom Sébastien. Les Maures ayant ensuite chargé avec fureur la cavalerie portugaise, celle-ci, accablé par le nombre était tombé, en se retirant, sur l'infanterie, et le désordre, la confusion qu'elle y avait porté semblait présager sa défaite. Les infidèles s'étant jeté aussitôt le cimenterre à la main dans ces bataillons ouvert et renversé, vainquirent sans peine des gens étonné, et déjà vaincu par la frayeur qui s'était emparé d'eux. « Les uns, disent les historiens contemporains, se sont jeté à genoux, et ont demandé la vie ; les autres ont cherché leur salut dans la fuite ; mais comme ils étaient enveloppé de tous côtés, ils ont rencontré partout l'ennemi et la mort. » L'imprudent Sébastien, victime de son ambition, et du peu de prévoyance qu'il avait montré, a péri lui-même ; il a trouvé la mort, qu'il a cherché

pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures ont massacré, et que lui-même avait , pour ainsi dire , entraîné à la boucherie.

XXXIV.

Quelque grands que soient les malheurs dont nous sommes affligé, nous devons les regarder d'un œil stoïque. Les hommes courageux ne se sont jamais laissé abattre par l'infortune, et d'ailleurs les calamités que nous avons vu fondre sur nous, sont des épreuves que Dieu a cru nécessaire de nous faire supporter, pour reconnaître si nous nous sommes rendu dignes des faveurs que peut-être il a résolu de nous prodiguer. Au surplus, ces malheurs que nous avons jugé insupportables, ne nous ont souvent paru tels que par l'idée que nous nous en étions formé; et peut-être les aurions-nous trouvé légers, si nous nous étions servi de notre raison pour les juger. Nous craignons, par exemple, la guerre; parce que l'opinion vulgaire nous a accoutumé à la craindre. Mais la guerre, pourquoi l'avons-nous placé au rang de ces fléaux que les hommes ont le plus redouté de supporter? c'est parce que la pauvreté et la mort se sont toujours montré les compagnes de la guerre. Mais qu'on y prenne garde, ce ne sont pas là de véritables maux. Que de gens pro-

bes n'a-t-on pas vu rechercher la pauvreté! Diogène Aristide, et tant d'autres philosophes que nous avons entendu vanter ne se sont-ils pas glorifié de leur misère? Quant à la mort, elle n'a toujours effrayé que ceux que leur dépravation a forcé de s'écarter du sentier de la vertu, et qui se sont joué des hommes et des dieux; mais les gens de bien ne l'ont jamais craint, car ils l'ont considéré comme la fin des combats qu'ils ont eu à soutenir dans cette vie. Au surplus quelque malheureux que le sort nous ait rendu, notre infortune n'est jamais aussi grande que nous nous l'étions imaginé, puisqu'elle ne nous a jamais empêché de faire un peu de bien, et le moyen de ne pas craindre la mort, c'est de nous y préparer en employant bien le peu d'années que la providence nous a départi.

XXXV.

Le peuple romain, instruit de la division qu'il y avait eu dans le sénat à l'occasion de l'abolition des dettes, et informé des opinions différentes qu'avaient soutenu les deux consuls, avait donné autant de louanges à Servilius qu'il en avait donné peu à Appius. Les plus mutins s'étaient attroupé de nouveau; des assemblées secrètes avaient été tenu la nuit dans des lieux écarté: un trouble, une agita-

tion extrême s'était répandu partout ; lorsque tout-à-coup une sédition plus générale que toutes celle qu'on avait vu éclater , fut excité comme par hasard. Quelques plébéiens chargés de fers s'étaient jeté dans la place publique comme dans un asile. Leurs habits étaient déchiré, ils étaient pâles et défiguré ; leur barbe en désordre , leurs cheveux qu'ils avaient laissé croître , rendaient leur visage affreux. On les eut bientôt reconnu pour la plupart et quelques personnes se souvinrent de les avoir vu presque tous combattre avec valeur dans les armées. Ils montraient les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçu dans les différentes batailles où ils s'étaient trouvé ; ils nommaient les consuls sous lesquels ils avaient servi, et citaient les distinctions qu'ils en avaient reçu. Bientôt la multitude les ayant entouré, les avait interrogé avec empressement sur la cause de l'état déplorable où ils étaient réduit, sur les malheurs qu'ils avaient eu à souffrir.

XXXVI.

Même sujet.

Un de ces malheureux dit que , dans la dernière guerre qu'on avait fait contre les Sabins , non seulement il n'avait pu cultiver son petit héritage , mais

que les ennemis mêmes, dans des excursions qu'ils avaient tenté heureusement de ce côté, s'étaient emparé de sa maison, l'avaient pillé et brûlé; que les besoins de la vie et les tributs qu'on les avait obligé de payer, lui et ses enfants, les avaient forcé de faire des dettes; que les intérêts s'étant insensiblement accumulé, ils s'étaient vu réduit à la triste nécessité de céder leur héritage pour en acquitter une partie; mais que leurs créanciers impitoyables, n'étant pas encore entièrement payé; les avaient fait traîner inhumainement en prison, que pour les obliger à accélérer le paiement des sommes qui restaient du, ces hommes cruels s'étaient empressé de les livrer à leurs esclaves, qui, par leur ordre, leur avaient déchiré le corps: en même temps il montra ses membres tout meurtri des coups de fouet qu'il en avait reçu. Déjà la multitude, touché d'un traitement si barbare, avait poussé mille cris d'indignation contre les patriciens Cette nouvelle s'étant répandu en un instant dans toute la ville, tous s'étaient bientôt trouvé rassemblé sur la place. Peu après, ceux que leurs créanciers avaient aussi contraint de rester dans les fers s'étaient échappé; il s'était trouvé bientôt des chefs et des partisans de la sédition. L'autorité des magistrats qu'on avait jusqu'alors respecté, est méconnu, et les consuls, qui étaient accouru pour

arrêter ce désordre par leur présence, entouré du peuple en fureur, ne trouvent plus ni respect ni obéissance.

XXXVII.

Suite du même sujet.

Pendant cette scène de désordre, les patriciens s'étaient assemblés. Une discussion tumultueuse s'était engagée : les différents avis qu'on avait entendu soutenir les jours précédents pour ou contre l'abolition des dettes, furent reproduits avec une nouvelle chaleur. Appius et ses partisans paraissaient décidés à ne se relâcher en rien de la sévérité des mesures qu'on les avait entendu conseiller contre les débiteurs insolvables ; Servilius et quelques autres patriciens, d'une opinion tout opposée, s'étaient emportés en reproches contre Appius. Les patriciens s'étaient partagés entre ces deux grands hommes, et déjà de grands cris qu'avaient arrachés la différence des avis et l'opposition des sentiments, s'étaient fait entendre, lorsqu'une troupe de cavaliers, arrivés à toute bride, apportent la nouvelle qu'une armée de Volsques marchait droit à Rome. Cette nouvelle fut reçue bien différemment par le sénat et par le peuple. Déjà les sénateurs, leurs clients et les plus riches plébéiens, effrayés du danger, avaient couru aux

armes. Mais ceux qui étaient chargés de dettes avaient déclaré qu'ils étaient décidés à ne pas risquer dans cette guerre une vie qu'ils avaient exposé tant de fois, et tous avaient refusé opiniâtement de donner leurs noms pour se faire enrôler. Tout était perdu, si Servilius, fidèle à l'esprit de modération qu'il avait toujours montré, n'eût conjuré les citoyens de le suivre, et s'il ne les eût décidés à prendre les armes par la promesse formelle que toute satisfaction, au sujet des dettes, serait donnée au peuple. Cette déclaration qu'on avait tant désiré d'obtenir, ne fut pas plus tôt publiée que les citoyens avaient couru en foule auprès du consul, et s'étaient fait enrôler. Les Volsques qu'on avait vu s'avancer avec tant de fierté, furent vaincus; et le consul, pour récompenser ses soldats de la valeur, de la bravoure qu'ils avaient déployé, leur abandonna le pillage du camp ennemi, dont ils s'étaient emparé. La partie des dépouilles qu'on avait toujours réservé pour le trésor public ne fut point, pour cette fois, réclamé par le consul : tout le butin dont ils s'étaient rendu maîtres fut laissé aux soldats.

XXXVII.

De tous les malheureux chevaliers du Temple renfermé dans les cachots au premier moment de la

proscription qu'on avait décrété contre eux, il n'en était resté que quatre en France : Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre, Guy, Péralde, et le grand-prieur d'Aquitaine. La cour de Rome s'était réservé de prononcer sur leur sort; elle les avait sommé de répéter en public les aveux qu'ils avaient fait devant les tribunaux, et deux cardinaux furent envoyé pour être présent à cet acte solennel. Ces quatre personnages sont présenté au peuple sur un échafaud dressé dans le parvis de Notre-Dame; près d'eux des bourreaux ont construit un bûcher pour les avertir du sort qui leur est réservé, s'ils ne remplissent pas les conditions qu'on leur a imposé. On lit à haute voix les aveux qu'ils avaient fait des abominations qu'on avait reproché à leur ordre. Un des ministres de Rome les somme de confesser de nouveau les crimes qu'ils avaient déclaré avoir commis. Alors le grand-maître s'avance, et élevant les mains avec peine à cause des chaînes dont on les avait chargé, il dit : « J'ai trahi ma conscience : » les crimes qu'on nous a imputé, les horribles impiétés dont on nous a accusé sont autant d'impostures que la plus horrible calomnie s'est plu à inventer contre nous. Les templiers se sont toujours montré fidèles à leur Dieu et à leur roi; je mérite la mort pour les avoir accusé injustement. Puisse la miséricorde de Dieu, que je n'ai pas mérité

• d'obtenir, me pardonner le peu de fermeté que » j'ai montré! » Les juges restent frappé de surprise. Les templiers sont ramenés dans leurs cachots. Sans être entendu de nouveau, ils furent condamné au supplice du feu, et la sentence fut exécuté le lendemain. Au milieu des flammes, et jusqu'au dernier soupir, dit un historien, on les a entendu protester de leur innocence, et citer le roi et le pape au tribunal de Dieu, Clément dans quarante jours, et Philippe dans l'année. Témoin de la constance que ces infortunés ont montré, le peuple les a toujours cru innocent; cette prédiction l'a surtout frappé, et après l'avoir vu s'accomplir, nul n'a douté de l'odieuse injustice de l'arrêt qui les a frappé.

XXXIX

On a distingué trois époques dans la comédie grecque; la première, beaucoup rapproché de l'origine du spectacle dramatique, en avait conservé et même outré la licence. La *vieille comédie* peut être assimilé à la satire en dialogue. Dans les premiers essais que la muse comique a tenté, les personnes sont nommé et immolé sans nulle pudeur à la risée publique. Cette espèce de drame ne pouvait être toléré qu'à Athènes. Il n'y a qu'une multitude égaré et emporté par la passion qui soit

porté à protéger et à encourager publiquement la calomnie, parce qu'elle ne l'a jamais redouté. C'est une espèce de vengeance que la populace s'est toujours permis d'exercer sur tous ceux qui se sont élevé au-dessus d'elle ; car l'égalité civile n'a jamais constaté que l'égalité des droits naturels, et ne saurait détruire les inégalités morales, sociales et physiques que la nature même a établi parmi les hommes. Cette audace scandaleuse fut réprimé par les lois, il fut défendu de nommer personne sur le théâtre. C'est alors que les auteurs ont commencé à jouer sous des noms supposé des aventures que les Grecs avaient vu se passer sous leurs yeux. Telle fut l'origine du genre qu'on a appelé la *moyenne comédie*. Mais quand de nouveaux édits l'eurent proscrit, il fallut inventer ; et c'est à cette troisième époque qu'est placé la naissance de la véritable comédie : ce qui l'avait précédé n'en méritait pas le nom. C'est dans celle-ci que se sont distingué Ménandre chez les Grecs, et Epicharme chez les Siciliens. La postérité a consacré la mémoire de Ménandre ; quant à ses écrits, le temps les a dévoré. Il ne nous est connu que par les imitations que nous en a laissé Térence, qui lui a emprunté plusieurs des pièces dont la scène romaine s'est enrichi. Les onze pièces qui nous sont resté des cinquante-quatre qu'on a prétendu qu'Aristophane avait com-

posé , sont rangé parmi celles de la première époque ou de la vieille comédie. Eupolis, Cratinus, Ménandre et lui, sont les auteurs comiques les plus célèbres que la Grèce ait vu naître.

XL.

Après que la Grèce eut passé sous la domination des Mahométans, les sciences et les arts se sont enfui de cette contrée. On les a vu disparaître et chercher une nouvelle patrie. Persécuté par un peuple féroce et ignorant, ils se sont réfugié à Florence, où une puissante famille s'est empressé de leur ouvrir un asile. De tous les princes qui ont aimé les lettres, Côme de Médicis est peut-être celui qui les a le plus généreusement protégé : c'est lui qui les a vraiment fait fleurir en Italie. Quelles faveurs n'ont pas déployé sur elles les princes de cette famille ! On les a vu accueillir à leur cour les artistes et les savants que la barbarie des Turcs avait forcé de s'exiler de Constantinople. Cette ardeur pour les sciences et les arts, que les Médicis ont montré, s'était communiqué aux princes voisins : bientôt Rome les eut adopté. Telle est l'origine de la faveur dont on les a vu jouir sous le pontificat de Léon X. C'est alors qu'ont brillé ces hommes célèbres qu'on a vu contribuer à la renais-

sance des lettres. Encouragé par les bienfaits , reçu à la cour du pontife qui les chérissait , ils se sont livré à l'étude de l'antiquité , et sont parvenu à tirer les langues savantes de la barbarie où elles étaient plongé. Le Tibre vit revenir sur ses rives les muses qui s'en étaient éloigné depuis tant de siècles , et de nouveaux Virgiles composèrent des vers dignes de ceux qu'il avait entendu chanter sur ses bords. Parmi les princes qui se sont distingué par leur amour pour les sciences et les arts , il faut citer François I^{er}. Les faveurs de toute espèce qu'il a accordé aux savants , les établissemens qu'il a fondé , les bibliothèques qu'il a formé , sont autant d'institutions qui ont immortalisé son règne ; et le surnom de *restaurateur des lettres* est le plus glorieux des titres que ces institutions lui aient valu. Si les sciences ont brillé avec plus d'éclat en Italie , elles furent néanmoins cultivé en France avec succès sous les Valois. Un trait caractéristique des princes de cette famille , c'est qu'ils se sont toujours plu à la conversation des savants , qu'ils les ont honoré d'une estime particulière , et que les talents ont toujours suffi auprès d'eux pour avoir part aux grâces et aux bienfaits qu'ils ont si libéralement répandu.

XLI.

Tanaquil et Tullia se sont montré également am-

bitieuses ; mais l'ambition a travaillé d'une manière bien différente dans ces deux princesses. Tanaquil , modéré dans ses passions, ne s'en est jamais laissé subjuguier ; et pendant les quarante ans qu'elle a vécu , elle a toujours respecté les lois qu'elle avait trouvé établi. Douce et affable, elle ne s'est fait reine des Romains qu'après s'en être fait la bienfaitrice , et l'on peut dire qu'elle ne s'est proposé pour gouverner Rome qu'après s'être assuré que les Romains s'étaient proposé de lui offrir la couronne. A la vérité elle a profité avec habileté des évènements, quand il s'en est présenté qui dussent contribuer à son élévation ; mais si elle les a fait tourner à son profit, jamais elle n'en a abusé. Elle ne s'est pas emparé des dépouilles d'Ancus, mais elle en a hérité, et elle ne s'en est servi que pour rendre Rome plus florissante qu'on ne l'avait encore vu. Tullia, au contraire, enivré du désir de régner, a violé ouvertement les lois, et s'est montré sourde à la voix de la nature, que les hommes les plus pervers ont toujours pensé qu'il importait à leur bonheur d'écouter : autant de crimes elle a jugé nécessaire de commettre pour parvenir au trône, autant elle en a conçu et exécuté. Sans parler ici de son mari, dont elle s'est défait, ni de sa sœur qu'elle a fait empoisonner, pour épouser Tarquin, ne l'a-t-on pas vu armer contre son propre père le bras de son nouveau

mari , et , comme pour avoir une part signalé à cet exécrable parricide , elle s'est empressé de faire passer son char sur le corps mort de celui qui lui avait donné la vie. Les crimes que lui avait coûté un trône ensanglanté ne restèrent pas impuni : Tullia , privé de ses enfants , qu'elle avait vu périr sous ses yeux , s'est vu condamner à l'exil , et est devenu l'horreur des peuples et le rebut de l'Italie.

XLII.

La tragédie des Horaces fut suivi de Cinna , pièce beaucoup plus régulière. L'unité d'action , de temps et de lieu y est observé ; les scènes sont lié entre elles , et l'action ne finit qu'avec la pièce. Sous le rapport du style , c'est de toutes les pièces de Corneille celle qu'il a le plus soigné , à en juger par le peu d'incorrection qu'on y a remarqué. Les vers que le poète a placé dans la bouche d'Auguste , ces vers qu'on n'a jamais entendu prononcer sur la scène sans être frappé de la grandeur du génie qui les a conçu , ces vers que l'admiration a gravé dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendu , joint à la beauté du dénouement , qui fait ressentir au spectateur plus d'émotions qu'il n'en avait éprouvé , ont fait regarder cette tragédie comme la plus belle qu'ait composé Corneille. Ajoutez à ce grand mérite la harangue élo-

quente de Cinna, et cette peinture effrayante qu'il a tracé des proscriptions d'Octave ; cette scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui se sont proposé de l'assassiner ; les idées profondes, ainsi que le mérite du style , qu'on a toujours admiré dans le dialogue ; la fierté du caractère d'Émilie , et les traits heureux qu'il a su y semer ; cette préférence paraîtra suffisamment justifié. Cependant cette magnifique scène du quatrième acte , que les connaisseurs n'ont pas balancé à considérer comme un chef-d'œuvre , il est juste de reconnaître que Corneille l'a emprunté à Sénèque. Mais cette idée que lui a fourni le philosophe , comme le poète l'a embelli ! quel génie et quel art il lui a fallu pour ajouter tant de traits imposants au fond qui lui a été fourni ! Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers , telle est la supériorité qu'ils ont toujours eu sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits et mis dans toutes les bouches des beautés qui , si la poésie ne s'en était pas emparé , seraient resté enseveli dans les écrits d'un philosophe , et n'auraient existé que pour un petit nombre de lecteurs.

XLIII.

La fable a supposé qu'un jour deux femmes, la Volupté et la Vertu , se sont montré aux yeux d'Her-

cule , qui sortait de l'enfance. La première s'étant servi de tous les artifices de la séduction pour toucher le cœur de l'adolescent , la seconde s'est approché du jeune héros , et s'est exprimé en ces termes : Rends-moi grâce , Hercule , de la démarche que j'ai consenti à faire auprès de toi. Dès ton enfance , j'ai pénétré ton caractère ; quelles heureuses espérances j'en ai conçu ! Quand tu m'auras entendu , tu reconnaîtras que je n'ai point cherché à te tromper , et que je t'ai montré les choses telles que les Dieux mêmes se sont plu à les établir : tout ce qu'il y a de beau , d'utile , c'est au prix d'un travail assidu qu'ils l'ont accordé aux mortels. La terre te prodiguera ses fruits , quand tu l'auras arrosé de tes sueurs. C'est par les sacrifices qu'il nous a coûté que le bonheur acquiert plus de prix à nos yeux. Ici la Volupté l'ayant interrompu : Malheureuse ! lui dit la Vertu , quel bien as-tu fait aux hommes ? de quels plaisirs véritables les as-tu fait jouir ? Rejeté par les dieux , méprisé par les hommes honnêtes , tu te vantes d'être immortelle ! Tes oreilles ont été privé des sons les plus flatteurs , car le bruit de tes louanges ne les a jamais frappé , elles ne les ont jamais entendu prononcer. Tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les spectacles , car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies fait. Quels mortels dans leur bon sens a-t-on vu grossir ton

cortége? Ceux qui, s'étant laissé éblouir par tes promesses trompeuses, se sont attaché à toi, débiles dans leur jeunesse, ont fini par trainer une vieillesse insensé. Ils ont couru de plaisir en plaisir dans la fleur de l'âge, et se sont réservé les peines pour le dernier temps de leur vie. Mais moi, admise dans le cercle des immortels, je suis recherché des mortels estimables. Rien de beau ne se fait sans moi ; je reçois, dans l'Olympe et sur la terre, les hommages que m'ont valu les services que j'ai rendu aux mortels. O toi ! mon cher Hercule, réponds à la haute destinée que t'ont préparé les dieux ; tu vois quel bonheur, quelle félicité ils ont réservé à tes travaux.

XLIV.

Autant de bravoure les Romains ont montré, autant de respect, de vénération ils ont témoigné pour les dieux. Jamais ils n'ont déclaré la guerre aux nations qu'ils se sont vu forcé de combattre, sans auparavant s'être adressé à la divinité pour obtenir son secours, et se l'être rendu favorable par des sacrifices expiatoires. Lorsque la victoire s'est plu à les favoriser, c'est à la protection du ciel qu'ils se sont empressé d'attribuer leur succès, et non au peu de valeur qu'ils avaient montré dans les combats. Ils se sont toujours imaginé que la piété envers les dieux

est la source de la prospérité des empires, et se sont persuadé que les calamités que certaines nations barbares ont vu fondre sur elles, étaient du au peu de sentiments religieux que ces peuples avaient manifesté.—L'Égypte, un des royaumes les plus anciens qu'il y ait eu, peut être considéré comme le berceau des sciences et des arts ; c'est de là qu'ils se sont répandu sur les autres points du globe où on les a vu cultiver avec plus ou moins de succès. A peine furent-ils transplanté dans la Grèce, qu'ils s'y sont acclimaté, qu'ils s'y sont plu, et qu'ils y ont jeté des racines si profondes, qu'aucune des révolutions nombreuses qui se sont succédé dans ce pays ne les a empêché de fleurir. Jamais chez aucun peuple ils n'avaient fait autant de progrès qu'ils en ont fait en Grèce : autant d'arts on y a cultivé, autant on en a perfectionné ; et c'est sans doute par rapport aux progrès rapides que ce peuple leur a fait faire, et aux avantages que l'humanité en a retiré, que les nations éclairé se sont accordé à appeler les Grecs les précepteurs et les bienfaiteurs du genre humain.

XLV.

Un navire, arrivé des îles Canaries, a apporté des lettres qui nous ont informé des malheurs qu'a occasionné une éruption volcanique dans l'île Lance-

rotte. Un habitant de cette île s'exprime en ces termes : Le vingt-neuf août 1824 , nous avons éprouvé pendant la matinée des tremblements de terre, qui, étant devenu plus terribles dans la nuit , nous ont fort alarmé. Ils ont augmenté de force, le trente ; et les bruits souterrains que nous avons entendu gronder sourdement toute la journée, nous ont de plus en plus effrayé. Mais la nuit que nous avons eu à passer a été encore plus affreuse que nous ne l'avions supposé : les bruits souterrains qui ont augmenté, se sont accru d'heure en heure , et nous ont frappé d'épouvante. Tous les habitants de la capitale de l'île et des villages environnants se sont enfui dans la campagne , s'étant imaginé qu'ils seraient englouti sous les débris de leurs maisons. Le trente et un, à sept heures du matin, à la suite d'une des secousses les plus violentes que nous eussions ressenti, et des bruits les plus forts qui se fussent fait entendre, un volcan a éclaté, à une demi-lieue de la montagne. Les flammes qu'il a vomé par son cratère ont éclairé toute l'île ; mais un spectacle qui nous a glacé de crainte, c'est celui d'une grêle de pierres énormes, rougies par le feu, que le volcan a lancé en si grande quantité, que pendant les vingt-quatre heures que ce terrible phénomène a duré, elles ont formé par leur réunion une montagne considérable. Le premier septembre, le volcan

a paru se fermer, et n'a laissé que des crevasses d'où s'est échappé une fumée épaisse qui nous a enveloppé. Mais le deux au matin, trois grandes colonnes de fumée, chacune d'une couleur différente, se sont formé et nous ont jeté dans la consternation. Le quatre, ces fléaux que nous avions cru voir finir, ont recommencé ; il est sorti une grande colonne de fumée, le volcan a éclaté de nouveau ; aux pierres et aux matières embrasé que nous avions vu sortir du cratère, a succédé une quantité considérable d'eau que le volcan a vomi, et qui a formé une rivière, qui semblait menacer d'un danger encore plus grand le peu d'habitants que le tremblement de terre avait épargné.

XLVI.

Plusieurs considérations, dit une femme d'esprit qui a publié une histoire contemporaine, m'ont inspiré le désir de m'instruire à fond des causes des évènements que j'ai vu arriver pendant les vingt années que j'ai vécu au milieu des révolutions qui se sont succédé en Europe ; et le loisir dont j'ai longtemps joui à la campagne m'a porté à écrire cette histoire. Les livres auxquels je me suis vu forcé de recourir sont assez communs, même assez mal écrit, mais ils m'ont paru avoir une exactitude, une fidé-

lité que j'aurais vainement cherché ailleurs. J'ai aussi consulté plusieurs personnes qui se sont trouvé sur les lieux. Les renseignements que j'en ai obtenu, joint au peu d'attention que j'ai apporté pour lier et accorder les faits entre eux, m'ont mis à même de composer cet ouvrage. Je ne me suis point flatté d'avoir dit tout ce qu'il convenait de dire, ni même de n'avoir point trop dit. Peut-être ai-je attaché à certains faits une importance plus grande qu'il ne l'eût fallu; et peut-être aussi n'ai-je point donné à d'autres tous les développements que j'aurais dû. Il se peut fort bien que je n'aie pas été assez exactement informé de tous les ressorts qu'on a fait jouer; mais ces ressorts si secrets, je m'en suis peu inquiété, parce qu'en pareil cas je les ai toujours cru suspects, et d'ailleurs des motifs que personne n'a deviné sont souvent du nombre de ceux que je n'ai pas cru nécessaire de deviner moi-même. La tâche que je me suis imposé de remplir, c'est de raconter les choses comme je me suis imaginé qu'elles sont arrivé, ou comme je les ai vu arriver, et l'expérience m'a confirmé dans l'opinion que les lecteurs équitables se sont toujours contenté de savoir les faits comme une personne qui les a étudié assez long-temps, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer, que celui qui naît des choses mêmes qu'elle s'est proposé de raconter.

Autant Auguste s'est livré long-temps à la dissolution la plus effréné, autant son énorme cruauté a été tranquille et réfléchi. C'est au milieu des festins et des fêtes qu'il a ordonné ses proscriptions; le nombre des sénateurs qu'il a obligé de s'exiler s'élève à près de trois cents, et celui des chevaliers qu'il a fait périr à près de deux mille. Toutes les terres des citoyens de Mantoue et de Crémone furent partagé par Octave à ses soldats. C'est ainsi qu'il a récompensé par la déprédation les meurtres dont ils s'étaient souillé. Il n'est que trop vrai que la terre fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux hommes qui se sont laissé dominer par tous les vices, qui se sont laissé aller à toutes les fureurs. Cependant on a toujours admiré le gouvernement d'Auguste, à cause des biens que plus tard il a procuré à Rome, la paix, les plaisirs et l'abondancé. Mais la lassitude de la cruauté s'est-elle jamais vu honoré du nom de clémence? On croit qu'Auguste s'est montré plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire. Mais a-t-on jamais tenu compte aux tyrans enrichi et affermi d'avoir joui en paix des fruits des vols qu'ils ont fait, des assassinats qu'ils ont laissé commettre ou qu'ils ont même ordonne qu'on commît? Peut-on tenir compte à Au-

guste de n'avoir pas assassiné tous les jours les fil et les petits-fils de ceux qu'il avait proscrit, après qu'ils s'étaient prosterné à ses pieds? Il s'est montré politique prudent, après avoir été barbare ; mais on a remarqué que la postérité, qui ne s'est point laissé éblouir par sa modération calculé et trop tardive , ne s'est jamais plu à lui donner le nom de vertueux, distinction honorable qu'ont valu à Titus, à Trajan et aux Antonin, les vertus qu'ils n'ont cessé de cultiver.

XLVIII.

Une multitude immense que la curiosité avait attiré se pressait dans l'enceinte du forum. La terreur avait glacé tous les courages, et ces Romains qui s'étaient montré si indociles au joug, et qu'on avait vu braver tant de fois la mort, courbent honteusement la tête devant la tyrannie des décemvirs. Appius et ses satellites ont reculé les bornes de leur autorité, et ils s'en sont servi ou plutôt ils en ont abusé pour substituer aux lois la violence la plus excessive. Ils se sont laissé aller à la fougue de leurs passions ; ou pour mieux dire, ils se sont laissé entrainer dans tous les désordres que produisent les passions les plus déréglé. Parmi les victimes que la cruauté d'Appius a désigné, se trouve Virginie, fille d'un centurion romain. Sa beauté, son innocence

n'ont point fléchi le cruel décemvir ; rien né saurait faire naître dans son cœur un mouvement généreux, ni les services que le père de cette infortunée a rendu à Rome, ni les ennemis qu'il a vaincu, ni les blessures qu'il en a reçu, ni les combats où sa vaillance s'est signalé, ni enfin les récompenses honorables que lui ont valu ses exploits. Virginie, debout et tremblante, attend dans les angoisses de la mort le destin qui lui est réservé. Cependant un cri de joie lui échappe : elle a reconnu la voix de son père. A peine avait-il été informé de la résolution qu'Appius avait formé de réduire sa fille à l'esclavage, qu'il avait quitté l'armée pour voler à son secours. Comment peindre l'inquiétude qui s'était emparé de ses esprits, et la force d'ame qu'il lui avait fallu pour ne point succomber à la douleur qui déchirait son cœur ! Enfin il arrive, et aussitôt la foule s'est empressé de le laisser passer. A sa vue, le tyran frissonne ; ses yeux sont baissé, étonné lui-même de la honte qu'il a senti rougir son front criminel ; mais bientôt une apparente tranquillité a succédé à la crainte qui s'était montré un moment sur son visage. « Que veux-tu ? dit-il d'un air assuré. — Ma fille, répond ce père malheureux, celle que les dieux ont fait l'unique soutien de ma vieillesse. » A ces mots il s'approche de Virginie, et leurs ames sont confondu dans les embrassements et dans les

sanglots: « Licteurs, s'écrie le décemvir, que cette esclave soit livré à son maître. » Virginie éperdu de douleur est tombé presque inanimé sur le sein de Virginius. Ce malheureux père entraîne sa fille loin de la foule, sous prétexte de lui adresser un dernier adieu, et lui plonge dans le cœur une arme meurtrière que le hasard avait fait tomber sous sa main.

、 XLIX.

La langue provençale, qui était celle des troubadours, est parmi nous la plus ancienne que la poésie ait parlé. C'est aux troubadours que nous devons la rime, soit qu'ils l'eussent inventé, soit qu'ils s'en fussent servi à l'exemple des Maures. Ces peuples qui s'étaient établi dans l'Europe méridionale au huitième siècle, l'avaient trouvé entièrement barbare. Ils ont porté, les premiers, dans les climats méridionaux, le goût de la poésie, et c'est à eux sans contredit qu'il faut attribuer le peu de progrès que les lettres ont fait à cette époque en Europe. Les troubadours, imitateurs des poètes maures, furent honoré et recherché avec empressement. Les femmes, qui se sont toujours montré sensibles à la louange, se sont cru obligé de bien traiter ceux qui la dispensaient. A cette époque, des souverains se sont glorifié du titre et même du métier de troubadours.

Ils ont fleuri jusqu'au quatorzième siècle. S'étant corrompu à mesure qu'ils se sont multiplié, ils ont, par des désordres de toute espèce, appelé sur eux la sévérité de l'autorité, et l'ont forcé de les réprimer : ils sont tombé insensiblement dans le discrédit, et bientôt on les a vu disparaître. Aux troubadours ont succédé les trouvères, poètes qui ont écrit dans la langue nommée originairement *langue romance*, formé du latin et du celte, et qui, vers le onzième siècle, s'est appelé langue française. Des *fabliaux* et des *contes*, voilà les premiers ouvrages poétiques dans lesquels ils se soient essayé, et qui forment une branche de littérature beaucoup plus riche que certains critiques ne l'ont pensé. On sait que les *fabliaux* sont des contes rimé, souvent fort gais et plaisamment imaginé. Qui n'a lu les imitations qu'en a donné Pétrarque, et les scènes que Molière a jugé convenable de leur emprunter ? Les recueils où les nationaux et les étrangers se sont empressé de puiser ne doivent pas être méprisé. Quelle mine féconde les *fabliaux* n'ont-ils pas offert à nos chansonniers modernes ! De là vient que les chansons où sont exprimé les malheurs et les plaintes de l'amour sont encore appelé *romances*, du nom que l'on a anciennement donné à la langue française.

L.

La langue provençale s'est long-temps conservé dans toute sa pureté au-delà de la Loire; aussi les savants se sont-ils accordé à la regarder comme la tige commune d'où sont sorti le français, l'espagnol et l'italien. Lorsque le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie, la Provence s'était déjà rendu célèbre par les poètes qu'elle avait vu briller, et sa langue s'était asservi à des règles sévères. Il nous est démontré que la rime, cet indispensable ornement de la poésie moderne, est né dans cette heureuse contrée; qu'un grand nombre de poètes de ce pays s'en sont servi dans leurs ouvrages, et que c'est là enfin qu'elle s'est perfectionné. Quelles que soient les prétentions qu'ont élevé d'autres peuples qui se sont imaginé que c'est chez eux que la rime a été inventé, toujours est-il vrai que tous se sont vu forcé de convenir que l'espèce de mélodie qui résulte de la rencontre des mêmes sons placé à la fin des vers, n'a pu frapper que des oreilles musicales, et n'a dû être apprécié que par elles, qualité qu'on n'a jamais songé à contester aux peuples du Midi. Porté en Sicile par des troubadours très anciens, la rime s'est répandu de là dans toutes les contrées policé de l'Europe. On ne peut fixer au juste l'époque où s'est fait cette révolution poé-

tique; mais, ainsi que l'ont affirmé quelques savants, nous sommes porté à croire qu'elle remonte très haut, et que, vers les temps qui l'ont vu s'opérer, la France était encore plongé dans la barbarie où l'ont laissé croupir la plupart des rois de la première et de la seconde race par le peu d'efforts qu'ils ont fait pour éclairer et civiliser leurs peuples. D'après le peu d'autorités que nous avons consulté, il paraît que, dès le règne de Charlemagne, un des monarques les plus éclairé qu'il y ait eu dans ces temps reculé, des vers rimé avaient été publié en langue romance.

LI.

Suite du même sujet.

A peine l'emploi de la rime eut été fixé, que, peu satisfait des avantages qu'ils en avaient tiré, les troubadours ont cherché de nouveaux agréments, et ne les ont pas toujours heureusement trouvé. On a reproché avec raison à plusieurs d'entre eux, qui d'ailleurs ne s'étaient pas montré dépourvu de quelque génie, les extravagances dans lesquelles ils se sont jeté, les lois bizarres qu'ils se sont fait gloire de s'imposer, et les combinaisons ridicules des vers et des rimes qu'ils ont jugé convenable d'introduire dans leurs ouvrages. D'autres, pressé de se distinguer dans la multitude, ont affecté une obscurité de

style où chaque pensée s'est changé en une énigme indéchiffrable. Cependant les étrangers les ont vu tomber dans ces erreurs sans les imiter ; témoins de leurs fautes , ils en ont profité , et comme ils n'étaient entré que plus tard dans la carrière , ils s'y sont fixé , tandis que leurs maîtres , poussé par le vain désir d'innover sans cesse , et loin de faire tous les efforts qu'ils auraient dû pour ne pas dépasser les bornes du goût , s'en sont éloigné continuellement. Les récompenses extraordinaires que la poésie a valu à ceux qui s'en sont occupé , les honneurs dont ont joui les troubadours qui se sont trouvé admis à la cour des princes , ont beaucoup nuï aux progrès de l'art , et en ont arrêté l'essor. Une foule d'hommes sans talent ont prétendu au laurier poétique , et souvent même ont obtenu des distinctions que le génie seul aurait mérité qu'on lui accordât ; les jongleurs eux-mêmes , qu'on avait vu jusqu'alors se contenter de chanter les vers des troubadours

l'ont laissé éblouir par des succès si éclatants , ont été attiré à la réputation que s'étaient fait leurs maîtres , et cette malheureuse émulation , au lieu de produire les fruits qu'on en avait vu produire , n'a fait naître que des ouvrages informes , où de pénibles puérilités ont été érigé en beautés sublimes.

Désabusez-vous , mes enfants ; cessez vos murmures , et mettez un terme aux craintes qui vous ont agité jusqu'à présent : votre mère n'est point malheureuse , comme vous l'aviez pensé. Vous m'avez cru dans la douleur et le trouble ; jamais au contraire je n'ai si bien joui de moi-même , jamais je ne me suis trouvé aussi heureuse. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi : séparé d'une foule importune , échappé aux pièges que la cupidité et la perfidie avaient tendu sous mes pas , et que tant de fois j'ai vu menacer ma vie , mes jours , qui s'étaient succédé naguère au milieu des appréhensions et des déplaisirs , s'écoulent maintenant sans inquiétude et sans ennui. La nature et mon propre cœur sont devenu ma principale étude ; et , dans cette paisible retraite , vous seuls , mes chers enfants , manquez à mon bonheur : vous allez m'être rendu ; à cette pensée une douce joie s'est emparé de mon cœur , et tous les maux qu'il y a eu pour moi sur cette terre sont oublié. Mon ame ne s'est pas laissé abattre par le malheur , elle s'est élevé , elle a grand comme les revers qui m'ont accablé , comme les ennemis qui se sont attaché à ma ruine , et se sont disputé la gloire de me persécuter. Éclairé par la douleur et l'expérience , elle s'est accoutumé à si

détacher des objets qui l'avaient charmé pendant le peu de jours que j'ai passé sur cette terre, c'est-à-dire pendant le peu de jours que j'ai vécu au milieu des méchants. Soumis aux décrets du ciel, je bénis les leçons que j'en ai reçu. Je suis contente, parce que sa volonté est devenu la mienne, et qu'il ne saurait vouloir que les choses que j'ai voulu moi-même. Combien je vous ai plaint, mes chers enfants, en lisant la lettre où vous gémissiez sur le peu de félicité que j'ai goûté dans ce monde ! Que vous savez peu en quoi consiste le bonheur ! La sagesse divine s'est plu à le répandre partout : quelle que soit la situation où le sort nous a placé, quelle que soit la contrée qui nous a vu naître, il est facile de le trouver avec un esprit droit et un cœur vertueux.

LIII.

Pendant dix ans, les immortelles tragédies de Racine se sont succédé presque d'année en année. Les douze qu'il a vécu ensuite dans une entière inaction après la chute de Phèdre, sont, pour notre gloire littéraire, une perte beaucoup plus grande que les détracteurs de Racine ne se l'étaient figuré. Le déchaînement de ses ennemis, et l'odieuse partialité qu'ils ont montré en faveur de Pradon, avaient blessé son ame. On ne s'est jamais rappelé

sans dégoût les basses manœuvres que la haine n'a pas rougi d'employer contre lui. Il y a long-temps que Pradon n'est connu que par les traits plaisants que son nom a fourni au satirique français, et, parmi les scandales littéraires qu'a offert le dix-septième siècle, on a souvent cité la vogue passagère qu'a obtenu sa Phèdre. C'est la seule raison qu'on ait eu de citer ce plat ouvrage plus souvent que tant d'autres que leur médiocrité a fait tomber dans l'oubli. Des critiques se sont amusé à faire le rapprochement de plusieurs scènes dans les deux pièces; et comme tout le monde les a comparé, les vers ridicules de Pradon ont égalé en célébrité les beaux vers de Racine. Que penser après cela de l'opinion qu'ont osé émettre les auteurs du Dictionnaire historique, qui ont gravement prétendu que , *pour avoir une Phèdre parfaite, il faut le plan de Pradon et les vers de Racine ?* C'est une opinion que nous aurions laissé passer sans la relever, si nous ne l'eussions entendu répéter plusieurs fois, et si nous n'étions persuadé qu'il n'y a pas de façon de penser si absurde que des approbateurs n'aient adopté, et qu'ils n'aient cherché à propager. D'ailleurs, il paraît piquant de donner à un auteur méprisé une importance que jusque là personne n'avait remarqué, ni n'avait songé à lui donner; et bien des gens ne sont pas fâché de dire : Ce rimail-

leur a mis pourtant dans son plan plus d'art et plus d'habileté que Racine n'en a déployé dans le sien. Ce n'est pas que ceux qui parlent ainsi se soient avisé de lire la Phèdre de Pradon , ils s'en sont bien gardé ; ils répètent seulement des paroles qu'ils ont entendu dire. Quant à nous, nous l'avons lu, et même avec plaisir, car elle nous a fort divertis, et nous pouvons assurer, en sûreté de conscience, que le plan et les vers nous ont paru de la même force.

LIV.

C'est à la fondation d'Alexandrie que le commerce de Carthage a dû la diminution qu'il a éprouvée. Dans les premiers temps les étrangers n'avaient point pénétré dans l'Égypte, parce que la superstition les en avait banni ; et lorsque les Perses l'eurent eu subjugué, ils ne songèrent qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets ; c'est pourquoi ils les avaient laissé tomber dans l'ignorance et la barbarie. — Les puissances établies par le commerce ont généralement subsisté long-temps. Toutes se sont élevées peu à peu, sans que les autres nations s'en soient aperçues ; car on les a vu rarement signaler leur puissance par des actes qui aient fait du bruit ; mais lorsque la chose est venue au point qu'on l'a enfin remarquée, leurs voisins ont cherché à les pri-

ver d'un avantage dont elles s'étaient emparé, et qu'elles avaient, pour ainsi dire, usurpé. — La Grèce accorda son attention aux accusations d'Eschine contre Démosthènes : tous les yeux furent fixé sur les deux orateurs, dont l'inimitié ne s'était montré jusque là que sous l'ombre du bien public, et qu'on n'avait pas encore vu combattre pour eux-mêmes. Après avoir établi que, dans un état libre, les magistrats honorables se sont toujours plu à faire observer les lois, Eschine accuse Démosthènes et ses partisans de s'en être écarté; il reproche à l'illustre orateur et tous les maux qui sont résulté de la guerre qu'il avait conseillé à ses concitoyens d'entreprendre, et les sacrifices de toute espèce qu'elle leur a coûté; il évoque les mânes des guerriers que sa perfide éloquence a envoyé mourir sur les champs de bataille; il montre les malheureux alliés des Athéniens banni, et qui se sont enfui de leurs villes en ruines; il en appelle aux larmes qu'on a vu répandre aux veuves et aux orphelins. Enfin, après avoir abaissé, autant qu'il était en lui, Démosthènes et tous ceux qui s'étaient montré ses partisans, après les avoir jugé indignes des récompenses civiles, il demande aux Athéniens ce qui leur restera pour leurs grands hommes, quand ils auront prostitué les marques de l'estime publique.

On convient que l'ode était chanté chez les anciens. Le mot *ode* signifie chant. Toutes les questions qu'on a élevé sur la forme donné à ce genre de poésie ont souvent exercé les savants, et ces difficultés, quoiqu'on les ait examiné avec soin, ne sont pourtant pas encore éclairci. L'histoire des arts chez les Grecs pourrait être comparé à un pays immense semé de monuments et de ruines, de chefs-d'œuvre et de débris. Nous avons imité les uns et étudié les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, et il est plus sûr que Racine a surpassé Euripide qu'il n'est sûr que nous nous soyons formé une idée juste de tous les arts qui ont concouru à la représentation d'Iphigénie. D'ailleurs les anciens ne nous ont point laissé de tradition exacte des progrès qu'ils ont fait, et de la marche qu'ils ont suivi pour acquérir autant de connaissances que nous en avons trouvé dans leurs ouvrages. Ils ne se sont point précautionné contre le temps et la barbarie, parce qu'ils ne les ont point redouté ; et peut-être doit-on pardonner à ces peuples, qu'on a vu jouer un rôle si brillant, de s'être laissé tromper par le sentiment de leur gloire et de leur immortalité. Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans la langue, en ont nécessairement amené dans les

arts que nous avons imité, et auxquels nos mains ont donné de nouvelles formes. Ainsi les mots n'ont plus signifié les mêmes choses qu'on leur a vu signifier anciennement. Une action héroïque, dialogué sur la scène, nous l'avons appelé *tragédie* (qui signifie *chanson du bouc*), quoique nos tragédies ne soient plus chanté, et que nos auteurs pussent, au lieu d'un bouc, montrer la médaille d'or qu'ils ont reçu.

LVI.

Les empereurs qui ont gouverné l'Occident n'ont pas manqué de politique ; c'est l'Italie qui était, en quelque façon, l'ame de l'empire. qu'ils ont d'abord cherché à sauver. Les Barbares avaient été rejeté aux extrémités : le dessein était bien conçu, il fut bien exécuté. On fournissait à ces nations la subsistance qu'elles avaient demandé qu'on leur accordât ; quant aux pays montagneux, aux passages de rivières, aux défilés, les Romains se les étaient réservé. Les historiens ont prétendu avec raison que ces peuples auraient été forcé de devenir Romains ; et la facilité avec laquelle ces destructeurs se sont eux-mêmes laissé détruire par les peuples qui les ont attaqué, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes celles qu'on avait vu écla-

ter : l'armée d'Italie, composé d'étrangers, avait exigé les mêmes avantages qu'elle avait vu accorder à des nations plus étrangères encore; c'est un des coups les plus funestes que cet empire ait reçu. A cette époque Rome était dans une position bien plus critique qu'on ne l'avait cru : les maîtres de l'empire s'en étaient éloigné pour se retirer à Ravenne, où ils s'étaient imaginé être plus en sûreté, et l'avaient laissé, sans moyens de résister, soutenir le choc des Barbares dont elle était environné. Comme elle était situé dans une plaine, ceux-ci l'eurent bientôt affamé, ainsi qu'ils l'avaient résolu. Abandonné des souverains qui l'auraient dû défendre, Rome songea à faire des traités pour sa conservation, ainsi que l'Armorique et la Bretagne en avaient fait vers la même époque. C'est ainsi qu'a fini la puissance de l'empire d'Occident. Rome s'était agrandi, parce que les guerres, qu'elle avait eu à soutenir n'avaient été que successives; par un bonheur inconcevable, elle ne s'était vu attaquer par chaque nation qu'après que l'autre s'était laissé vaincre : elle a été détruite, parce que toutes les nations l'ont attaqué à la fois, et ont pénétré partout.

LVII.

Il y a long-temps, disent deux voyageurs qui se

sont réuni pour explorer les Indes , que nous sommes au fait de la croyance religieuse des Brames ; nous avons lu les principaux ouvrages qu'ont publié à ce sujet des savants indiens ; leurs plus habiles docteurs se sont plu à s'entretenir avec nous , et les connaissances que nous en avons tiré nous ont aidé à approfondir les systèmes* qu'ils ont établi sur la transmigration des ames. Nous avons été étonné du peu de conformité que nous avons remarqué chez les auteurs qui s'en sont occupé ; autant d'ouvrages nous avons parcouru , autant d'opinions différentes nous avons trouvé ; et nous nous sommes convaincu aussi qu'il n'y a point d'erreurs qui se soient glissé dans les auteurs anciens , que les Indiens n'aient adopté. Il est vrai que plusieurs se sont imaginé de tout temps que les ames sont immortelles , et que quelques-uns se sont même persuadé qu'elles sont une portion de Dieu même. On a peine à comprendre , d'après cela , comment l'idée de la métempsycose s'est répandu autrefois dans l'Asie presque tout entière. Tous les peuples qui se sont empressé d'adopter cette opinion l'ont appuyé des mêmes raisons dont se sont servi les Indiens. Le peu de relations que nous ont laissé les voyageurs qui ont parcouru l'Amérique aussitôt après que les Européens s'en furent emparé , nous assurent qu'on y a trouvé des vestiges de la

métemp'sycose. Comment cette croyance absurde a-t-elle pénétré chez des peuples qui ont été si long-temps inconnu au reste du monde ? Quelle époque l'y a vu naître ? et enfin jusqu'à quel point les peuples de l'Amérique s'en sont-ils trouvé infecté ? Telles sont les choses sur lesquelles ces voyageurs se sont tu, et que nous aurions désiré qu'ils nous expliquassent. On est moins surpris de l'avoir vu se répandre dans l'Afrique et dans l'Europe : les Égyptiens peuvent l'avoir enseigné aux Africains : Pythagore, que la secte italique s'est honoré d'avoir pour chef, l'avait établi chez plusieurs nations européennes, et surtout dans les Gaules, où les Druides en ont fait, pour ainsi dire, la base de leur religion.

LVIII. 310

La vie la plus heureuse est embellie par les charmes de l'étude, et il n'est si dure condition qui ne soit adouci par les plaisirs qu'elle procure. Les ambitieux qui s'y sont adonné en passant y ont trouvé plus de jouissances que ne leur en avaient jamais procuré les honneurs à la poursuite desquels ils s'étaient obstinément attaché ; ils se sont alors repenti d'avoir dépensé au seul profit de leur vanité des années qu'ils auraient pu et dû consacrer à des travaux qui leur auraient demandé moins de peine, et leur eussent

fourni une satisfaction intérieure, dont la source n'eût été ni empoisonné ni tari, quelque longue qu'eût été la carrière qu'ils auraient parcouru. Les hommes qui se sont senti de bonne heure subjugué par l'attrait de l'étude, et qui s'y sont livré tout entiers, ont joui d'une vie heureuse dont les heures ont été toutes rempli ; étrangers aux petites passions auxquelles la société est livré, bornant leurs désirs à agrandir le cercle des connaissances qu'ils avaient acquis, ils n'ont suscité ni rivalité, ni jalousie, et les années qu'ils ont vécu, ils les ont passé au sein du calme et du repos. Que sont les plaisirs du monde, comparé aux plaisirs de l'étude ? Aux uns ont presque toujours succédé la fatigue et le dégoût ; les autres, au contraire, ont continuellement enfanté des plaisirs nouveaux ; les hommes qui s'étaient montré les plus avides des premiers, qui s'étaient laissé entraîner à leur folle ivresse, s'en sont lassé tôt ou tard, et y ont renoncé.

LIX.

• *Suite du même sujet.*

Ceux, au contraire, qui se sont adonné à l'étude, ont senti leur ardeur excité sans cesse, à mesure qu'ils y ont trouvé de nouveaux plaisirs et puisé de nouvelles jouissances. Les hommes qui se sont vo-

lontainement enseveli dans la retraite pour n'être point distrait par le bruit du monde des sérieuses études qu'ils avaient résolu de faire , et des longs et utiles travaux qu'ils s'étaient imposé l'obligation d'accomplir , se sont-ils reproché jamais d'avoir mal employé les heures qu'il avaient dépensé dans la solitude ; un regret les a-t-il jamais ramené vers cette société frivole avec laquelle ils avaient librement rompu ; se sont-ils dit une seule fois : « Les biens • auxquels nous avons renoncé étaient plus réels » que ceux que nous avons cru devoir leur préférer ; » nous nous étions follement imaginé que l'étude » nous aurait dédommagé des sacrifices que nous » lui avons fait , et nous nous sommes fatigué sans » fruit dans des travaux qui ont trahi toutes les es- » pérances que nous avions conçu et qu'ils avaient • promis de couronner. » Non , ils n'ont pas tenu un pareil langage ; aucun d'eux n'a regretté une seule des heures qu'il avait jugé utile , et qu'il avait cru important de consacrer à l'étude.

LX. •

Suite du même sujet.

Parmi les gens du monde , au contraire , combien ne s'en est-il pas trouvé qui se sont amèrement repenti d'avoir perdu dans des amusements frivoles les

plus belles années que le ciel leur eût compté et départi ? Combien se sont reproché de s'être trop légèrement engagé dans une voie funeste ? Quels plaisirs leur ont valu les peines qu'ils se sont donné pour se plier en toute occasion aux exigences du monde ! Quels sacrifices d'amour-propre il leur a fallu faire pour ne pas blesser la vanité des sots auxquels une observation sensée eût déplu ! Le peu de jouissances qu'ils ont retiré du commerce du monde ont été chèrement acheté , et aucune d'elles n'a rendu leur âme satisfaite et ne les a consolé des sacrifices de temps et de repos qu'elle leur avait coûté. Beaucoup d'hommes ont par lassitude enfin fui les joies incomplètes du monde, mais aucun n'a renoncé pour les vains plaisirs de la société aux véritables jouissances qu'il a trouvé dans l'étude.‡

LXI.

Avant Phidias, les statues des Grecs comme celles des Égyptiens avaient les bras collé sur le corps, les jambes et les pieds joint l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude et sans grâce. Mais cette sculpture grossière, il l'a perfectionné par la science, autant que par le talent, qu'il a montré. Les historiens se sont plu à rapporter qu'il avait fait une statue destiné à être placé sur une colonne. Alca-

même, son rival, en avait sculpté une autre. Elles furent placées l'une auprès de l'autre; la première parut hideuse, la seconde fut trouvée admirable. *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. Il avait calculé l'effet que l'élévation devait produire. Les juges furent bientôt détrompés. Quelques autres sculpteurs que la Grèce a vu naître se sont immortalisés par leurs ouvrages; tel est Praxitèle, un de plus grands artistes qu'il y ait eu du temps de Périclès. — Les prodiges que nous avons entendus raconter de la peinture grecque, nous ont toujours paru d'autant moins croyables, que les Grecs n'ont employé que quatre couleurs. Les peintres célèbres qui ont brillé à cette époque ont été en général très considérés, et quelques uns, il faut l'avouer, s'en sont montrés ridiculement orgueilleux. Les Athéniens auraient mérité encore plus d'éloges qu'on ne leur en a accordés, s'ils se fussent bornés à exciter et à récompenser les talents utiles; si, ne s'étant pas laissés éblouir par un brillant prestige, ils n'avaient pas attaché aux talents agréables bien plus d'importance qu'ils n'auraient dû. C'est en partie de cet abus qu'est venue la mollesse qu'ils ont laissée s'introduire dans leurs mœurs, et le peu d'énergie qu'ils ont montrée, quand, plus tard, les Romains ont attaqué la Grèce, et s'en sont rendus les maîtres. C'est au temps où tant de tableaux, de statues et de spec-

tacles que l'amour des arts avait fait naître, étaient exposé à l'admiration de la Grèce, que Phryné s'est engagé à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inscription portât : Alexandre a détruit la ville de Thèbes, et Phryné l'a rebâti.

LXII.

La ville de Rome que Romulus avait fondé, et dont la puissance s'était accru au milieu des troubles et des désordres, avait besoin d'un gouvernement sage, qui lui fit oublier les maux que lui avaient coûté des entreprises téméraires et injustes. Les Romains et les Sabins, qui s'étaient persuadé, avec raison, qu'ils n'auraient de sécurité qu'autant qu'ils seraient gouverné par un roi pacifique, firent choix de Numa Pompilius. Quelque brillante qu'ait été la réputation que Romulus s'est acquis pendant les trente-sept ans qu'il a vécu investi du pouvoir suprême, elle n'est point comparable à celle qu'a mérité à Numa la sagesse de son gouvernement, sous lequel les Romains ont joui d'une félicité telle qu'ils l'avaient désiré. Sa mort a été sincèrement pleuré. Exempt d'ambition, ce sage législateur méprisait les honneurs que le peuple lui avait décerné, et il avouait que le sceptre ne lui avait jamais procuré autant de bonheur ni de contentement qu'il en avait éprouvé pendant le peu d'années qu'il avait

passé au milieu de ses champs , avant d'être appelé au trône. Il eut pour successeur Tullus Hostilius, prince pour lequel les historiens se sont montrés prodigues de louanges ; sous ce règne eut lieu le combat des Horaces et des Curiaces : c'est un des évènements que tous les historiens ont raconté, un de ceux que les poètes se sont plu à chanter. Les vertus, ainsi que le mérite qu'Ancus Martius avait montré sous le règne précédent, auraient suffi pour lui assurer la préférence sur tous les Romains qui s'étaient proposé de remplacer Tullus Hostilius, s'il ne l'eût obtenu comme petit-fils de Numa. On crut voir revivre en lui les vertus qui avaient rendu Numa cher aux Romains. Victorieux des Latins, qui s'étaient imaginé qu'il avait peu de courage, il entreprit et fit exécuter des travaux qui lui auraient mérité l'immortalité, quand même les batailles qu'il a gagné ne la lui auraient pas valu. Ancus, un des plus sages rois qu'il y ait eu, n'a régné que vingt-quatre ans, mais il les a régné pour la félicité et la gloire des peuples qu'il a eu à gouverner.

LXIII.

C'est vers le milieu du seizième siècle que l'étude du théâtre antique a commencé à soulever des idées nouvelles, et préparé les esprits distingué à un sys-

tème régulier de composition dramatique. En ce genre , comme dans les autres , les traductions ont précédé les imitations , et les ont provoqué. Saint-Gelais avait traduit d'abord les six comédies de Térence; d'autres savants , enthousiasmé des traits admirables répandu dans les poètes anciens , les avaient fait passer dans notre langue. Ronsard et quelques uns de ses condisciples se sont avisé alors de mettre en vers français le Plutus d'Aristophane , et se sont empressé de le représenter. C'est la première représentation classique qu'il y ait eu en France. Dès lors de nouveaux essais se sont succédé. L'exemple donné une fois par Ronsard , d'autres ont poursuivi la réforme dramatique qu'il avait essayé de tenter , et s'en sont occupé avec succès. Une foule d'auteurs se sont élancé dans la carrière , et une nouvelle scène fut fondé. Parmi tous ceux qu'on a vu se distinguer à cette époque en tentant une route nouvelle , il faut surtout remarquer Jodelle. Aux mystères , qui étaient des tragédies de couvent , ont succédé tout-à-coup des tragédies de collège , toutes mythologiques et païennes. Au lieu d'être représenté dans un ancien hôpital , par des artisans obscurs , ces drames se sont joué dans tous les collèges de l'Université , devant le roi Henri II et toute sa cour , que la nouveauté d'un pareil spectacle avait attiré. De semblables essais promettaient ;

mais, comme ces auteurs précoces n'avaient reçu aucun génie, ils s'en sont tenu à promettre, et se sont figuré qu'ils avaient tout créé. Tels d'entre eux, qu'au dix-huitième siècle on eût vu égaler sans peine le mérite secondaire d'un Destouches ou d'un La Harpe, sont resté, au seizième, novateurs médiocres et copistes serviles. Ils ont succombé à des études plus fortes qu'eux, et les seuls avantages qu'ils en aient retiré ont été de parodier puérilement des chefs-d'œuvre que la Grèce avait jadis entendu déclamer aux jeux olympiques, et que nous avons vu honorer la scène française, grâce à l'imitation fidèle que nous en ont donné Corneille et Racine.

LXIV.

Christine, reine de Suède, était fille de Gustave Adolphe, un des plus grands rois que la Suède ait eu, et l'un des plus fameux capitaines qu'il y ait eu au dix-septième siècle. Cette princesse n'a régné que huit ans, mais le peu d'années qu'elle a passé sur le trône ont suffi pour lui faire acquérir autant de gloire que son père en avait acquis dans les combats. Ce qui l'a principalement illustré, c'est l'amour qu'elle a montré pour les arts et les sciences, et la protection qu'elle a accordé à ceux qui les ont cultivé. Les savants qu'elle n'a cessé d'encourager,

les hommes de génie dont elle s'est entouré, et dont elle s'est fait la bienfaitrice, se sont empressé de lui prodiguer les éloges, que, sous ce rapport, elle a bien mérité d'obtenir. Autant de bienfaits elle leur a prodigué, autant de louanges elle en a reçu ! Quelque exagéré qu'aient paru ces louanges qu'une reconnaissance excessive ou même la flatterie a pu dicter, il est certain que si Christine n'a pas été telle qu'on l'a cru, du moins elle s'est montré digne du trône, et qu'elle ne s'est servi que pour le bonheur de son peuple des qualités éminentes qu'on a vu briller en elle plus que chez la plupart des princes de son temps. Elle avait l'esprit extrêmement orné ; huit langues qu'elle a parlé comme la sienne propre, prouvent la facilité dont elle était doué ; enfin elle avait cultivé tous les arts dans un pays où ils étaient, pour ainsi dire, inconnu.

LXV.

• *Suite du même sujet.*

Soit amour pour les lettres et les sciences, soit la résolution qu'elle avait formé de donner au monde un spectacle extraordinaire, depuis long-temps elle s'était proposé d'abdiquer : des mécontentements, les chagrins et les inquiétudes que lui avaient coûté quelques troubles qui s'étaient élevé dans ses états,

et le peu de tranquillité qu'elle avait goûté au milieu des grandeurs , la déterminèrent à descendre volontairement du trône à l'âge de vingt-sept ans. Cette abdication étonna toute l'Europe , et lui aurait fait plus d'honneur si , dans la suite , elle ne s'en était pas repenti. Après avoir abjuré la religion qu'avaient professé ses pères, Christine se retira à Rome, non sans avoir parcouru, auparavant, les différentes parties de l'Europe où l'on cultivait avec le plus de succès ces mêmes arts qu'elle avait fait fleurir dans ses états , et qu'elle avait tant désiré de cultiver dans le calme de la vie privée. C'est dans la capitale du monde chrétien qu'elle a terminé sa carrière, à l'âge de soixante-six ans, après avoir tenté inutilement, à la mort de son prédécesseur, de reprendre une couronne que , depuis long-temps, elle avait regretté d'avoir abandonné. Quels que soient les éloges que ses qualités brillantes lui ont valu , la postérité l'a jugé avec sévérité ; elle n'a pas oublié que cette princesse s'est trop laissé dominer par ses opinions, que souvent elle s'est laissé aller à la fougue de ses passions, et qu'elle s'est rendu odieuse par la bizarrerie de caractère, ainsi que par l'esprit de vengeance , qu'elle a montré.

LXV

La secte des cyniques qu'a fondé Antisthène s'est

formé environ trois cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Un manteau, une besace, un bâton, sont les seuls trésors qu'ils aient possédé. Ils se sont imaginé, dans leur pauvreté orgueilleuse, avoir droit d'insulter le genre humain. Le fameux Diogène, que les Athéniens ont banni pour crime de fausse monnaie, est le plus célèbre des disciples qu'ait eu Antisthène. Il a déclamé contre les vices, et n'a pas épargné les personnes. On le voyait se jeter sur les os qu'on lui avait jeté comme à un chien, et n'en paraître que plus hardi. Cratès, autre cynique, après avoir vendu les biens qu'il avait hérité de son père, en jeta l'argent à la mer, en s'écriant : Je suis libre. De tels excès n'ont jamais passé pour de la vertu. Zénon, chef des stoïciens, a enseigné une doctrine sans doute exagéré, mais qui a fait de grands hommes par les sentiments sublimes qu'elle a fait naître. Les épicuriens, abusant de la doctrine qu'avait enseigné Épicure, ont préféré les plaisirs des sens à tout le reste, et se sont laissé entraîner à tous les excès du libertinage. Pyrrhon et les pyrrhoniens ont poussé l'extravagance jusqu'à ne reconnaître aucune espèce de vérité. D'autres philosophes qu'on a vu sortir de son école, n'ont pas craint de nier l'existence de Dieu : leur impiété n'a inspiré que de l'horreur. — Hippocrate, un des plus grands médecins qu'il ait existé, doit être regardé comme le

père de la vraie médecine, fondé sur l'observation et l'expérience. C'est un grand malheur que les médecins, comme les philosophes, se soient divisé en plusieurs sectes rivales. La différence de principes les a conduit à des pratiques contraires; et souvent la vie des hommes s'est trouvé sacrifié à l'esprit de système.

LXVII.

L'aspect de l'Asie présente des contrastes frappants : la nature s'est plu à y placer de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, des plaines immenses, des déserts arides que les hommes n'ont jamais parcouru, et des contrées dont la fertilité et la richesse surpassent tout ce que l'imagination s'est jamais figuré. Au centre se trouve placé une énorme chaîne de montagnes d'où sortent de grands fleuves que la nature a destiné à fertiliser l'Asie par leur débordement périodique. Cette contrée est non seulement la plus grande et la plus peuplé des quatre parties du monde, mais encore la plus remarquable sous les rapports sacrés et profanes : c'est en Asie que l'espèce humaine a pris naissance, qu'elle s'est renouvelé, car c'est là que s'est arrêté l'arche de Noé; c'est en Asie que se sont accompli les saints mystères de notre religion; enfin, c'est là que se sont opéré et que se sont succédé

les principales révolutions, les plus grands bouleversements politiques que l'ambition des hommes ait jamais fait naître. Sur les bords de l'Euphrate et du Tigre a été fondé par le chasseur Nemrod, il y a plus de quatre mille ans, une des plus grandes nations qui aient jamais existé, et qu'ont rendu fameuses les noms de Ninus et de Sémiramis. Cet empire, dont l'histoire, ainsi que l'étendue, ne nous est pas connu, a été renversé après quatorze siècles d'existence et de ses débris se sont formé les trois empires des Mèdes, des Babyloniens et des Ninivites, que l'on a vu fleurir pendant deux cent cinquante ans, et qui se sont trouvé réuni dans la personne de Cyrus, fondateur de la grande monarchie perse. A peine deux siècles s'étaient écoulé que parut Alexandre : l'empire de Cyrus et une grande partie de l'Asie passèrent sous sa domination.

LXVIII

Suite du même sujet.

Quels que soient les maux qu'a causé l'ambition de ce conquérant, quelque opinion que la postérité s'en soit formé, il est certain qu'Alexandre est un des plus grands princes qu'il ait jamais existé, si l'on songe aux vastes projets qu'il a conçu, au génie et à l'habileté qu'il a fallu pour les exécuter;

aux grands hommes que son règne a vu naître, ou, pour mieux dire, que lui-même a fait naître; aux égards, à la pitié généreuse qu'il a montré pour les vaincus; enfin aux victoires, aussi éclatantes que nombreuses, qu'il a remporté. En effet, autant de nations il a attaqué, autant il en a vaincu; et l'on peut dire que, parmi les grands capitaines dont l'histoire s'est glorifié, il ne s'en est point trouvé, excepté les César, les Pompée, les Annibal, et quelques autres, qui aient égalé Alexandre, ou même qui s'en soient approché. Si ses généraux, qui, après sa mort, se sont partagé ses dépouilles, ne s'étaient pas laissé aller à un vain amour des conquêtes, s'ils ne s'étaient pas laissé maîtriser par un esprit de vengeance, il est certain que la nation macédonienne aurait subsisté encore long-temps, et cette puissance formidable qu'elle s'était acquise au prix des plus grands sacrifices, elle ne se la serait pas vu enlever successivement par les descendants de Séleucus, les Parthes et les Perses. Trois siècles s'étaient écoulé au milieu de ces commotions, lorsque les Romains, cette nation belliqueuse, que son ambition avait rendu l'ennemie des autres peuples, entreprirent la conquête de la Perse, qu'ils n'avaient pas vu sans jalousie dominer sur le reste de l'Asie.

Suite du même sujet.

Parmi les guerres remarquables qu'il y a eu entre ces deux grandes monarchies, dans lesquelles ont figuré les plus grands généraux que cette époque ait produit, on doit citer l'expédition de Crassus, dont l'issue fut infiniment plus désastreuse que les Romains ne se l'étaient d'abord imaginé; celle de Julien, qui lui a coûté la vie; enfin, celles de Trajan et d'Héraclius, dans lesquelles ces deux consuls se sont immortalisé par la bravoure, la valeur qu'ils ont montré. Que de gloire ces expéditions leur ont valu! Le peu d'historiens latins que nous avons lu, tout en gémissant des sacrifices que ces conquêtes ont coûté à l'empire romain, se sont accordé à louer le mérite, ainsi que la prudence, qu'ont montré les deux consuls, et se sont empressé de faire remarquer le peu de fautes qu'ils ont fait dans une guerre où tant d'autres généraux en avaient commis de bien graves, et s'étaient laissé vaincre honteusement. Enfin, vers l'an six cent après Jésus-Christ, les Perses et les Romains, que de longs combats avaient affaibli, furent vaincu par une nation nouvelle, que Rome aurait dédaigné de combattre à l'époque de sa splendeur : les Arabes ou Sarrasins, sortis de l'A-

rabie, sous Mahomet, inondent la Perse avec des forces plus nombreuses que les Romains n'en avaient jamais possédé, et bientôt ils se sont rendu maîtres de toute cette région de l'Asie. Ils font de la ville de Bagdad, dont ils s'étaient emparé, la capitale de leur empire, et le centre des arts et des sciences que depuis long temps l'Asie avait vu s'éteindre au milieu des horreurs de la guerre. Malheureusement l'habitude de la mollesse que les califes avaient contracté au sein de la paix et de la prospérité, excita le courage des Turcs, qui d'abord s'étaient fait les mercenaires des Arabes ; devenu leurs rivaux , ils furent bientôt leurs maîtres ; et depuis cette époque ils n'ont point cessé de dicter des lois.

LXX.

Un goût délicat, une imagination vive, une langue riche et harmonieuse, ont rendu les Grecs, en matière de littérature, les maîtres et les modèles de tous les peuples civilisés qui les ont suivis. Leur langue incomparable a embelli tous les objets qu'elle a décrit. Dans Homère se trouvent réunis les grâces, la force et la majesté. Il faut attribuer cette perfection aux bons écrivains qu'il y a eu avant lui, et dont les noms n'ont pas échappé à l'oubli ; car il n'est point de langue que l'on ait vu se former avec

lenteur, et que les travaux littéraires n'aient peu à peu et successivement perfectionné. La poésie a presque toujours devancé les autres genres. Une espèce d'instinct a de tout temps porté les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, les dieux qu'ils ont adoré, les héros qui se sont rendu dignes de leur admiration, les faits qu'ils ont voulu graver dans la mémoire. La poésie devait être consacré au bien public. Le but qu'Homère s'est proposé dans l'Iliade est d'étouffer la discorde parmi les Grecs et d'exciter en eux l'héroïsme. Les vertus pacifiques étaient peu connu alors, puisqu'il ne les a point célébré. Ses poèmes ont fait naître la tragédie. Les poètes ont représenté sur le théâtre des actions qui avaient plu à la lecture, et ont augmenté ainsi le plaisir et l'utilité qu'on en avait retiré. Les pièces d'Eschyle ont inspiré la haine de la tyrannie. Sophocle, témoin de ses succès, les a surpassé. Euripide a perfectionné après lui la tragédie, et l'a rendu plus touchante et plus morale en employant des ressorts que ses prédécesseurs n'avaient pas supposé qu'elle pût admettre. C'est ainsi que l'émulation a excité les talents, par le ressort qu'elle leur a donné. Dès le temps de Solon, Thespis avait inventé les représentations théâtrales; mais ses pièces n'ont servi qu'à préparer les voies que le génie s'est frayé. Les modernes n'ont jamais conçu comment les Athéniens, après s'être laissé charmer

par la morale de leurs poètes tragiques, se sont laissé tomber dans une admiration insensé pour les bouffonneries indécentes qu'a composé Aristophane; ni comment ils se sont imaginé que ce poète eût le droit de tourner en ridicule, sur la scène, les dieux, les magistrats et Socrate, un des hommes les plus vertueux que la Grèce se soit gloriifié d'avoir vu naître.

LXXI.

L'Afrique est beaucoup plus grande que l'Europe, et beaucoup plus petite que l'Asie. Elle n'offre ni les richesses, ni la population de celle-ci, ni les arts ni le génie de celle-là; en un mot, son climat brûlant, ses déserts affreux, ses sables mouvants, ses hideux reptiles, ses habitants ou barbares ou stupides, tout conspire à nous la représenter comme le rebut du monde et la malédiction de la nature. Cependant une partie de cette terre désolé peut se rappeler avoir excité l'admiration du monde, et une de ces nations, qui est maintenant abruti, pourrait réclamer avec justice de nous avoir fourni les premières étincelles de cette lumière morale qui, sous le nom de science, est destiné à faire notre orgueil et nos délices. L'Égypte, en effet, a été le berceau des connaissances humaines, et la côte de Barbarie a porté le nom de jardin du monde, tout le

temps de la fortune de Carthage et de Rome. Suivons en peu de mots les différentes révolutions qu'a éprouvé ce pays disgracié. Les anciens ne connaissaient pas le contour entier de l'Afrique : on trouve bien dans quelques auteurs que les Phéniciens et les Carthaginois en ont fait le tour ; mais ces voyages sont fort douteux, et ne nous ont laissé aucunes lumières. Il est vrai de dire que les Grecs et les Romains ne connaissaient de l'Afrique que la côte septentrionale depuis les bouches du Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule ; cette partie septentrionale de l'Afrique a été aussi fameuse dans l'antiquité qu'elle est justement méprisé dans nos temps modernes. Les Égyptiens, à l'Orient, ont rempli le monde du bruit de leur sagesse, de leurs lois, de leur gouvernement et de leurs travaux. Les Carthaginois à l'Occident, se sont rendu encore plus célèbres par leurs richesses, les conquêtes qu'on leur a vu faire, et les combats qu'on les a vu livrer, et plus encore par leur chute : on les a vu disparaître les uns et les autres sous la puissance romaine, qui elle-même a succombé sous les attaques des barbares ; qu'on a vu à leur tour anéanti par d'autres barbares.

LXXII.

Suite du même sujet.

C'est ainsi que les générations se sont succédé parmi

les peuples, aussi bien que parmi les hommes. D'excellents auteurs se sont plu à décrire les diverses révolutions qu'il y a eu dans l'univers. Que de recherches ont coûté ces différents ouvrages que nous nous sommes empressé de lire ! Nous en avons parcouru quelques-uns qui nous ont vivement intéressé, et qui se sont trouvé mieux écrit que nous ne nous en étions flatté. C'est au commencement du cinquième siècle que le pied barbare a foulé pour la première fois cette terre qu'avaient embelli plusieurs siècles de civilisation. Genséric avec les Vandales en a chassé les Romains, et a élevé son trône sur les ruines mêmes de Carthage détruite, en l'an 446, par Scipion l'Africain. Mais si les Vandales se sont emparé de l'Afrique, ils s'en sont vu dépouillé par l'empire d'Orient, qui, sous le célèbre et malheureux Bélisaire, a jeté un lustre éphémère. Ce dernier triomphe ne fut pas long ; l'Afrique avait succombé d'abord sous une invasion du Nord ; cette fois ce fut sous une invasion du Midi, sous les coups des Sarrasins, qui se sont rendu célèbres par leur fanatisme et leur courage, et qui ont fait tous les maux qu'ils ont pu. Les nouveaux maîtres, s'étant divisé, battu et affaibli, ont été subjugué par les Turcs. Les Sarrasins étaient destructeurs par profession et par goût ; pendant leur domination qui a duré quelques siècles, on les a vu mépriser les

champs et courir les mers : ils ont infesté les côtes de la Méditerranée ; mais quelque cruels qu'ils fussent , quels que fussent les ravages qu'on leur a vu faire , les Turcs se sont en quelque sorte montré encore plus barbares.

LXXIII.

Suite du même sujet.

Telle est l'histoire succincte de la prospérité et de la décadence de la côte septentrionale de l'Afrique ; elle est plus intéressante qu'on ne l'aurait cru , et nous a fait désirer de lire les ouvrages que plusieurs voyageurs se sont empressé de publier sur cette partie du monde , qui , jusqu'à présent , est peu connu , excepté la partie septentrionale. Les voyageurs que les périls n'ont point effrayé , se sont plu à parcourir quelques parties de l'Afrique ; leurs relations se sont succédé ; mais plusieurs d'entre elles ne s'étant point trouvé d'accord , de nouveaux voyageurs se sont proposé de visiter ces mêmes pays ; mais que de dangers ils ont couru ! M. Le Vaillant , un des plus zélé voyageurs que nous ayons eu , nous a donné des descriptions sur le caractère et les mœurs des peuplades qu'il a visité ; il s'en est trouvé de fort intéressantes. Que de renseignements il s'est procuré ! que de recherches ils lui ont coûté !

mais aussi que d'éloges ils lui ont valu ! ils font pardonner aux erreurs qu'il a laissé échapper. Quelques critiques , tout en applaudissant au peu de bonnes choses qui se sont trouvé dans l'ouvrage de M. Le Vaillant , lui reprochent avec quelque raison le peu d'attention qu'il a mis à rectifier ses erreurs. Plusieurs autres intrépides voyageurs, s'étant laissé éblouir par l'espoir de nouvelles découvertes, se sont fait mahométans, et de cette manière se sont procuré les moyens de parcourir avec plus de sûreté et de facilité l'intérieur de l'Afrique. Combien en a-t-on vu qui, ayant sacrifié à cette passion irrésistible et leur fortune, et leurs affections les plus chères, se sont vu périr avant même d'arriver dans les contrées qu'ils s'étaient déterminé à visiter ! On en a vu qui se sont repenti, mais trop tard, de s'être abandonné à ces entreprises aventureuses : la science y a gagné ; mais ces infortunés voyageurs en ont-ils retiré tous les avantages qu'ils en avaient espéré ?

LXXIV.

Enée, et vous **Hector**, depuis que les Grecs ont commencé la guerre, depuis le jour où nous les avons vu aborder sur ce rivage, c'est en vous seuls que les malheureux Troyens, que la fortune s'est plu à persécuter si cruellement, ont placé leur espé-

rance. La valeur que vous avez déployé tant de fois sur le champ de bataille ne les a pas trompé. La prudence ainsi que l'habileté que vous avez montré dans les circonstances les plus difficiles ont répondu à la haute opinion qu'ils s'en étaient formé, et la confiance que vous n'avez cessé de leur inspirer n'a pas été déçue. Aussi, nos soldats, Troyens ou Lyciens, quoique presque abattu par les nombreux assauts qu'ils ont eu à soutenir, sont tout disposé à voler à de nouveaux combats. Leur courage, ranimé par le désir de délivrer leur malheureuse patrie, l'est encore plus peut-être par le souvenir des souffrances et des fatigues qu'ils ont enduré, des sacrifices de toute espèce qu'un si long siège leur a coûté, et surtout par le souvenir des généreux citoyens qu'ils ont vu mourir à leur côté, qu'ils ont vu massacrer sans pitié. Aujourd'hui cependant, les dangers se sont accru; le nombre des ennemis, considérablement accru, rend la victoire presque impossible, ou du moins bien plus difficile qu'on ne l'avait supposé; et telle est notre position, que nos meilleurs guerriers, ceux qui ne s'étaient pas laissé dominer par la crainte du danger, commencent à comprendre que c'est moins la victoire qu'un trépas glorieux qui leur est réservé.

Suite du même sujet.

Pour soutenir ces cœurs ébranlé , implorons le secours des immortels , puisque c'est entre leurs mains que sont placé les destinées des peuples. En effet , combien de nations n'avons-nous pas vu devenir victorieuses par l'effet de leur toute-puissance ; combien n'en avons-nous pas vu qui , après avoir éprouvé ce que l'adversité a de plus terrible , se sont élevé au faite de la prospérité et de la gloire ! ou qui , après avoir long-temps triomphé , se sont vu abandonné par la victoire ! Offrons donc aux Dieux les plus beaux et les plus pompeux sacrifices qu'il y ait jamais eu ; que les femmes troyennes que la guerre a contraint à sortir des murs de la ville y rentrent pour assister à ces religieuses solennités. Les Dieux que n'ont pas ému nos plaintes , et qui ne se sont pas laissé aller à la commisération à la vue de tant de misères , nous accorderont peut-être cette pitié qu'ils n'ont jamais refusé d'accorder à ceux qui s'en sont montré dignes par leurs sentiments religieux. Alors les Troyens , vainqueurs d'une multitude d'ennemis armé contre eux par la haine et la vengeance , verront recommencer le cours des glorieuses destinées que leur avaient promis les immortels.

Il est une chose très-digne de considération, et qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il y a eu et qu'il y a encore sur la terre des sociétés qui ont existé sans armées. Les brachmanes, autrefois maîtres de la grande Chersonèse de l'Inde qu'ils ont long-temps gouverné, n'ont jamais marché rassemblé en bataillons pour détruire leurs voisins. Leur police et leur religion se sont toujours proposé de ne verser jamais de sang. Avec un tel régime une nation s'est aisément laissé vaincre; ils ont été subjugué et n'ont point changé. Les Pensylvains n'ont jamais eu une armée; plusieurs autres peuplades de l'Amérique n'en ont jamais eu non plus, et quelques-unes ne s'étaient point imaginé qu'il en existât avant que les Espagnols les eussent exterminé. Ce n'est que chez les chrétiens qu'il a existé des sociétés religieuses qu'on a vu établi pour combattre, comme les Templiers. Ces ordres religieux furent institué à l'imitation des lévites. Ni les armées ni les armes dans l'antiquité ne se sont jamais ressemblé. La cavalerie est une arme que les Égyptiens n'ont point connu. Les habitants d'une grande partie de l'Asie ont employé les quadriges de guerre: c'est dans les annales de la Chine qu'il en est parlé. Les Troyens et les Grecs dans les combats qu'ils se sont

livré, ont combattu sur des chars à deux chevaux. Les Grecs se sont peu servi de cavalerie; et ce fut principalement à la phalange macédonienne que Philippe avait formé, qu'Alexandre a dû les batailles qu'il a gagné sur les Perses. Les Romains, qui ont subjugué le monde, s'en sont rendu maîtres avec leur redoutable infanterie. Chez les modernes, l'invention de l'artillerie a établi entre les puissances une égalité qui a mis les nations à l'abri des dévastations qui les ont désolé autrefois : cette invention a rendu les guerres moins funestes, parce qu'elle les a rendu moins sanglantes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

LXXVII.

C'est une chose digne d'être remarqué, que les peuples qui se sont rendu célèbres dans les sciences et les arts, ne les ont cultivé qu'après que les révolutions les plus sanglantes ont désolé leur patrie. Les beaux-arts ont principalement fleuri dans quatre siècles, désigné par les noms de quatre grands princes qu'ont illustré leurs conquêtes, leur génie et la protection qu'ils se sont fait gloire d'accorder aux arts et aux sciences. Le premier de ces siècles est celui d'Alexandre-le-Grand, siècle non moins célèbre par les combats qu'il a vu livrer, et par les révolu-

tions qui se sont succédé, que par les orateurs, les poètes et les artistes célèbres qu'il a vu briller. Il semble que la nature ne se soit plu à créer tant de grands hommes et qu'elle ne les ait produit en même temps, que pour immortaliser, par les chefs-d'œuvre qu'ils ont fait paraître, un des plus grands conquérants qu'on ait jamais vu. Le second siècle est celui d'Auguste, le plus célèbre des capitaines que Rome se soit vanté d'avoir produit, et dont quelques auteurs se sont avisé de dire avec raison, autant de batailles il a livré, autant il en a gagné. Ce prince n'a pas montré moins d'habileté dans la paix qu'il en avait déployé pendant la guerre, et il est vrai de dire qu'il a fait tous les efforts qu'il a dû pour rendre Rome plus florissante qu'il ne l'avait trouvé. Son administration, aussi sage qu'on l'avait désiré, s'est attaché à ramener dans la capitale les arts et les lettres que la guerre en avait éloigné. Cette vérité est attesté par le grand nombre de monuments élevé pendant 57 ans qu'il a régné, et par les grands écrivains que son siècle a vu naître. Les deux autres règnes sont ceux de Médicis et de Louis XIV, deux princes qui se sont encore plus couvert de gloire par la protection, la faveur qu'ils ont accordé aux lettres, que par les événements mémorables qu'il y a eu sous leur règne.

Bien peu de jours, ma chère Adèle, ont changé l'aspect de notre pension : aux plaisirs qu'avait fait naître la fête de notre directrice a succédé une maladie épidémique qui nous a presque toutes attaqués. Le premier jour quelques-unes de nos élèves seulement se sont trouvés attaqués, mais le lendemain plus de cent étaient déjà alités. Comment te peindre les soins que nous ont prodigués nos excellentes maîtresses ! Il n'est point de sacrifices que ne leur ait coûtés cette cruelle maladie. Quelle que dût être leur affliction, pas une ne s'est laissée aller au découragement, et tel a été le zèle, ainsi que le dévouement qu'elles ont montré, que plusieurs d'entre elles se sont cru obligées de veiller toutes les nuits que cette épidémie a duré. Par une conduite si noble, elles se sont acquises de nouveaux droits à l'affection que nous nous étions toujours plu à leur témoigner. Cependant ces soins si généreusement prodigués ne nous ont pas empêchés d'avoir trois victimes, et parmi elles s'est trouvée une jeune élève que j'avais tendrement aimé, et que j'ai vu mourir entre mes bras. Quelle tranquillité, quel calme cette chère

(*) Ce sont des femmes qui parlent dans cet Exercice.

Éliza a montré dans ses derniers moments ! Sa mort a été celle du juste. Sans que, pour ainsi dire, nous nous en fussions aperçu , son ame a quitté ce séjour de deuil, et s'est élevé vers la demeure céleste que lui ont destiné les vertus qu'elle a pratiqué pendant le peu d'instant qu'elle a passé sur cette terre. Depuis cet évènement, la mort me paraît une chose moins effrayante que je ne l'avais pensé. Éliza laisse une sœur que nous avons cru devoir être peu touché de cette perte, parce que, faisant tous les efforts qu'elle a pu pour contenir sa douleur et cacher ses craintes, nous nous étions imaginé qu'elle manquait de sensibilité. Que nous nous étions trompé sur la cause de cette insensibilité apparente ! et combien nous nous sommes reproché l'opinion offensante que nous en avons conçu ! Loin d'être insensible comme elle l'avait paru , loin d'être peu touché comme nous l'avions cru, elle s'est livré à la plus profonde douleur, lorsqu'on l'a eu informé de la mort de sa sœur, et sans doute elle se serait abandonné au désespoir, qui l'eût conduit elle-même au tombeau, sans les sentiments religieux dont son ame est animé. A peine quelques heures s'étaient succédé depuis la mort d'Éliza, qu'elle s'est emparé des plus petits objets qui lui avaient appartenu ; je l'ai vu les baigner de larmes ; je lui ai vu les presser contre son cœur ; et ,

depuis ce moment, elle ne s'en est plus séparé ; ils semblent faire revivre pour elle cette sœur qu'elle aurait tant souhaité que le ciel lui conservât.

LXXIX.

Presque toutes les découvertes ont été du au hasard ; celle du Nouveau-Monde fut le fruit du génie. Christophe Colomb, par cette justesse d'esprit que les connaissances mathématiques lui avaient donné, avait supposé l'existence d'un autre continent ; sa supposition s'est réalisé, et en 1492 il a eu la gloire d'ajouter une nouvelle partie du monde à celles qui étaient déjà connu. Quelques auteurs se sont imaginé que les anciens connaissent l'Amérique ; mais il y a lieu de croire qu'ils se sont trompé, car l'île qu'ils ont supposé être notre Nouveau-Monde, et que Platon et Diodore de Sicile ont appelé Atlantide, était situé à peu de distance du détroit de Gibraltar. Quoi qu'il en soit, la gloire que Christophe Colomb s'était acquis de donner son nom au pays qu'il nous a fait connaître, il se l'est vu ravir par le Florentin Améric Vespuce, qui s'est borné à parcourir, plusieurs années après, quelques côtes des contrées qu'avait découvert Christophe. Cette injustice que la postérité s'est plu à sanctionner, a été le présage de tous les maux qui ont désolé ce beau

pays. En effet, l'Amérique a été le théâtre des guerres les plus cruelles qu'il y ait jamais eu ; deux empires florissants que tant de siècles avaient vu subsister avec éclat, se sont écroulés sous les coups d'une poignée d'aventuriers que l'avarice avait armés. On frissonne au souvenir des injustices qu'ils ont commises, des milliers d'hommes qu'ils ont fait périr, du peu d'humanité qu'ils ont montré envers les vaincus, et des sacrifices de tous genres qu'ont coûtés des richesses qui n'ont pas profité à ceux qui s'en étaient emparés. On est étonné des efforts qu'il a fallu pour soumettre une population bien plus nombreuse, plus policée et plus formidable que les vainqueurs ne l'avaient d'abord supposé ; et il est vrai de dire que l'histoire grecque et l'histoire romaine ne nous présentent aucune expédition militaire comparable à la conquête du Mexique et du Pérou. Deux hommes ambitieux, Fernand Cortez et Pizarre, se sont disputés la gloire de soumettre ces peuples ; l'un et l'autre se sont immortalisés par la valeur, l'intrépidité qu'ils ont déployés, et la postérité les aurait surnommés les héros du Mexique et du Pérou, sans les crimes dont ils se sont souillés, ou qu'ils ont laissés commettre.

EXERCICES

SUR LE PARTICIPE PRÉSENT (*).

Exercices sur le participe présent considéré d'une manière générale, 208. — Sur l'adjectif verbal considéré également dans un sens général. — Sur le participe présent et sur l'adjectif verbal opposés l'un à l'autre, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217. — Sur le mot en ANT ayant un complément direct, 218, 219. — Sur le mot en ANT n'ayant aucun complément, 220.

Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, et s'amusant à nous faire attendre à boire.

J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes; grondant, murmurant, ou souffrant.

Que de gens veillant la nuit, dormant le jour, et passant tout l'hiver à Paris sans ~~voir~~ une seule fois des rayons vivifiant du soleil.

Cette jeune fille douce, bonne, aimant, caressant et causant, charme et attache tous ceux qui la connaissent.

Les gens aimant à obliger, cherchant l'occasion

(*) Dans ces Exercices, tous les mots en ant sont écrits invariables, afin que

de rendre service, et s'empressant de la saisir quand elle se présente, sont fort rares.

Vous en croirez les traits qu'une mère expirant

A tracés devant moi d'une main défaillant.

La médisance et la calomnie, dédaignant les morts et déchirant seulement les vivants, ressemblent aux bêtes les plus féroces.

Ce formidable amas d'armes étincelant,

Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatant,

Défilent dans les champs les rayons du soleil.

Que d'hommes on voit dans l'agitation, consumant leurs beaux jours, poursuivant la fortune, et ne recueillant que des chagrins et des ennuis.

Les vents, au milieu de la foudre éclatant,

Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayant.

Les vieillards regrettant le passé, se plaignant du présent, et comptant pour rien un avenir incertain, passent des jours languissant et tristes.

Il monte, il a déjà, de ses mains triomphant,

Arboré de ses lys les enseignes flottant.

Les spectateurs, en foule se pressant,

Forment un cercle autour des combattant.

Cette jeune fille ne contrariant personne, obligeant chacun, et s'empressant de plaire à tous, est chérie de tous ceux qui la connaissent.

La porte était fermée, heureusement nos gens

Entrent sans être vus, sous le seuil se glissant.

Ce pays, couvert, il y a peu d'années, par des marais croupissant et des eaux dormant, exhalant une odeur infecte, est aujourd'hui traversé par une multitude de ruisseaux limpides et fécondant.

Quel spectacle est aussi touchant que celui d'une mère entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie douce, et gouvernant sagement sa maison !

Les débats d'une assemblée délibérant ne sont pas toujours intéressants.

Les épis jaunissant annoncent l'approche de la moisson ; les laboureurs préparant leurs faucilles, disposant leurs granges et nettoyant l'aire, calculent déjà les produits probables de leur récolte.

De toutes les espèces circulant et roulant, l'or est la plus agréable et la plus commode.

Sous un roi bienfaisant parcourons cette ville,
Obéissant, heureuse, agissant et tranquille.

Au milieu de la mer mugissant, des bateaux de pêcheurs paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, se perdant à nos yeux au sein des flots, ou s'échouant sur le rivage, glacèrent nos ames de terreur.

Mes cheveux blanchissant chaque jour, annoncent moins les ravages de l'âge que ceux des chagrins cuisant qui ont abreuvé ma vie d'amertume.

Exercices sur le mot en ANT qui n'a qu'un complément indirect, 221, 222, 223 et sur les nos dont il a été question dans les exercices précédents.

Les balles sifflant au-dessus de nos têtes, les boulets grondant autour de nous, les bombes éclatant avec fracas à peu de distance du lieu où nous étions embusqués, inspiraient de la terreur aux plus braves.

Vos deux amis sont causant et fort amusant. Ils nous ont raconté une foule d'anecdotes divertissant, et donné sur leur dernier voyage un grand nombre de détails étonnant, intéressant et surprenant.

La meute, brûlant d'impatience, haletant de soif et dégouttant de sueur, accourt réclamer son horrible festin.

Ces oiseaux volant à la surface de l'eau, et rasant l'onde de leurs ailes frémissant, poursuivaient quelques poissons volant, sortant de temps en temps de a mer écumant, et y replongeant presque aussitôt.

Toujours taupe à l'égard de lui-même, l'homme a les yeux perçant pour les défauts d'autrui.

Il est des personnes obligeant plutôt par vanité que par bienveillance; mais il en est aussi qui sont bonnes, douces et obligeant par caractère.

Plus j'observe l'action des forces de la nature, agissant les unes sur les autres, plus je trouve qu'il aut remonter à quelque volonté pour première cause.

On aimait dans cette princesse une intrépidité au-dessus de son sexe , et une constance inébranlable , agissant dans le malheur.

A peine les derniers rayons du soleil sont-ils éteints qu'on voit la tendre rosée dégoutant des feuilles et inondant nos prairies.

Autour d'elles volaient les noirs soucis, les cruelles défiances et les vengeances dégouttant de sang.

Le lierre et la vigne rampant avec souplesse et s'attachant à tous les arbres environnant , semblent vouloir cacher leur faiblesse.

Tous les êtres vivant sont doués de sensibilité , de mouvement volontaire , et pourvus d'une cavité intérieure recevant et élaborant les matières propres à les nourrir.

La guerre civile éclatant au milieu de la ville , présageait les plus grands malheurs.

Consolez ces enfants gémissant ; rassurez ces femmes tremblant , pleurant à vos pieds ; qu'ils trouvent en vous un protecteur , un ami.

Cette mère mourant de faiblesse, recueille le peu de forces qui lui restent , et va au secours de ses fils expirant.

Toutes les planètes tournant sur elles-mêmes, roulant et circulant autour du soleil , semblent obéir à une loi commune.

Rampant dans la carrière où les grands maîtres ont volé, ces écrivains ne se font aucune réputation.

Insolents et fiers avec leurs inférieurs, on les voit souples et rampant avec ceux qui sont au-dessus d'eux.

Qu'il est triste le sort des mortels flottant sans gouvernail sur cette mer des opinions humaines !

On découvrait dans l'éloignement des débris de vaisseaux flottant vers le rivage.

On compte deux milliards d'espèces circulant dans la France.

La cour des messageries offre un spectacle bizarre et animé; on y voit une foule de personnes arrivant, partant, rangeant, dérangeant, appelant, criant, entrant, sortant, riant, pleurant, et agissant toutes dans un but particulier.

Cet homme a toujours des choses désolant à vous dire, des nouvelles attristant à vous annoncer.

Ils te prodigueront des vins délicieux, des vins brillant dans l'or et versés par les dieux.

Quelle Jérusalem nouvelle sort du fond du désert brillant de clarté ?

. . . . Trois cents taureaux éclatant de blancheur
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur.

Les Athéniens tremblant à la nouvelle de la prise de Thèbes, envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre.

Pour obtenir ce qu'elle désire, cette femme viendra à vous pleurant, gémissant et criant; et si vous résistez à sa bruyante prière, elle s'en retournera enrageant, grondant et menaçant.

La nuit, triomphant du jour, ramène dans nos climats les ténèbres et le sommeil.

L'armée enfle, poussée dans la plaine, fut écrasée par nos troupes triomphant, qui avaient pris position sur tous les points environnant, élevé et dominant.

Tous les Romains gémissant de cette servitude attendaient avec impatience le moment qui devait les délivrer de leurs tyrans.

Gémissant à leurs pieds, tremblant, éperdue, elle ne pouvait prononcer que des paroles entrecoupées.

Exercices sur le mot en ANT qui, n'ayant ni complément direct, ni complément indirect, est accompagné d'un complément circonstantiel, 228, 229, 230; et sur les n^{os} dont il est question dans les exercices qui précèdent.

D'un œil sec il voit mourir ses deux fils par son ordre expirant.

Il conduisait mes pas incertains à travers les dangers près de nous renaissant.

Les Spartiates, combattant et mourant aux Thermopyles, firent comprendre aux Perses, qui se croyaient déjà triomphant, que c'est par le courage

et non par le nombre qu'on peut soumettre une nation libre.

Dieu dispense la vie, la matière, le jour et les saisons à des mondes autour de lui flottant.

L'armée se rangeant en bataille, nous entendîmes bientôt les bombes éclatant avec un horrible fracas.

Des tissus de plumes formaient des dessins éclatant des plus vives couleurs.

Tous les portraits de ce peintre sont ressemblant et frappant ; tous les personnages de ses tableaux sont vivant et parlant.

Tant que Dieu leur prêta son appui, les Juifs triomphant virent s'évanouir devant eux des bataillons menaçant et terribles ; mais quand l'esprit du Seigneur se fut retiré d'eux , succombant à la première attaque , fuyant devant le plus faible ennemi, et tournant contre eux-mêmes leurs propres armes, ils furent en butte aux plus grandes misères.

Dans vos besoins sans cesse renaissant, n'avez-vous pas des ennemis assez redoutables, sans vous en créer de nouveaux ?

Au milieu de tant de périls renaissant sans cesse, Rome trouve un nouveau courage et de nouvelles ressources.

La foudre dans les nuages retentissant sillonne le ciel de mille feux, et vient tomber à nos pieds.

Éclairés par la lumière toujours croissant des

sciences positives , les générations prochaines habiteront un univers rajeuni et comme sorti du chaos.

Les vices de l'homme croissant toujours légueront un triste héritage à la race future.

Tandis que leurs sujets tremblant de murmurer
Baissent des yeux mourant qui craignent de pleurer.
. . . La reine , au milieu des femmes éplorées ,
S'avancait tristement , tremblant entre mes bras.

Les Français partout triomphant et affaiblis par des succès croissant sans cesse , combattent dans les alliés une hydre toujours renaissant.

Les Romains combattant partout , et triomphant si long-temps , sont enfin vaincus par une armée de barbares.

Les princes vivant dans les délices et la mollesse , et frappant leurs peuples d'impôts accablant , meurent exécrés , quand ils meurent sur le trône.

Sur un champ de bataille , on voit d'un côté des soldats combattant vainqueurs et animés au carnage , et de l'autre des soldats , ou fuyant , ou blessés , ou mourant.

La terreur , la mort , errant de toutes parts , détruisent notre armée déjà affaiblie par tant de combats.

La jeune biche effrayée , errant au milieu des bois , croit entendre encore la voix retentissant des chiens et les sons mourant du cor.

Au milieu des déserts brûlant de l'Afrique , on trouve des oasis traversées par des eaux courant , et tapissées de gazons verdoyant et de plantes toujours fleurissant.

Sa jeune épouse tremblant et éplorée , courant à lui et le retenant dans ses bras , l'empêche de se ranger sous nos drapeaux triomphant.

Comment sa main encore dégouttant du sang de nos rois respectera-t-elle le nôtre , si son ambition exige ce nouveau crime ?

La rosée dégouttant encore offrait une multitude de perles suspendues aux feuilles des arbres.

Cette ville , qui vainquit Xercès , contient seize mille habitants effrayés , tremblant devant douze cents janissaires n'ayant qu'un bâton blanc à la main.

Ces princes tremblant de voir envahir leurs propres États avaient imploré l'appui de tous les rois de l'Europe.

Des glaives brillant comme les éclairs d'où partent les foudres menaçant se croisent plusieurs fois.

Ces femmes sont un moment gaies , un moment tristes et sérieuses ; tour à tour riant , pleurant , jasant , se taisant , et changeant de caractère et d'humeur , elles ne se montrent jamais les mêmes.

Exercices sur les participes présents APPARTENANT , APPROCHANT , DÉPENDANT , DESCENDANT , EXISTANT , PARTICIPANT , etc. , 231 , 232 , 233 , 234 ; et sur les n^{os} qui sont l'objet des exercices précédents.

Quelques officiers appartenant aux premières familles d'Athènes méditaient une trahison en faveur des Parthes.

Les difficultés subsistant entre la France et l'Angleterre ayant été aplanies , on a lieu de croire que la paix ne sera pas troublée.

Tous les hommes vivant , quoique dépendant les uns des autres , ne doivent pas cependant être réputés esclaves.

Il est des plantes vivant à la surface de l'eau , et dont les racines , flottant au milieu de ce liquide , ne tiennent en aucune façon au sol.

Les troupes triomphant , courant à la poursuite d'ennemis fuyant en désordre et n'osant pas en se ralliant tenter la chance d'un dernier combat , se sont emparées de tout le pays.

Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts , n'ont rien d'effrayant pour celui qui ne craint que Dieu.

Quelques soldats , long-temps errant au sein des vastes forêts de l'Amérique , finirent par tomber dans les mains des sauvages , et furent victimes de leur fureur augmentant toujours.

Nos malheureux compatriotes errant depuis longtemps au gré des flots , furent enfin recueillis par quelques pêcheurs qui , compatissant vivement à leur infortune , les traitèrent comme des frères.

Parmi les rois descendant de Charlemagne , il y en a peu qui se soient montrés dignes de leur origine.

Les étoiles sont des corps célestes participant de la nature du soleil.

Il y a une foule d'avocats plaidant, cherchant partout des causes, en trouvant rarement , et ne plaidant que de mauvaises causes.

Les diverses Académies séant au palais des Quatre-Nations sont distinguées sous le nom d'Institut.

Que d'hommes vivant dans le luxe, et jouissant de tous les plaisirs de la vie, semblent ignorer qu'il y a des malheureux mourant de faim, tremblant de froid, manquant de tout, ou gémissant dans une dure captivité !

Les enfants appartenant à des parents avarés sont presque toujours prodigues.

S'il y a peu d'animaux ressemblant à l'homme pour l'intelligence , combien l'emportent sur lui pour la fidélité et la vivacité de leur attachement !

Une guerre longue et acharnée éclata entre les princes prétendant au trône d'Angleterre.

Cette province , attenant à la Pologne et dépendant de la Prusse , a été long-temps le théâtre de la guerre.

Les fruits naissant et mûrissant en plein air ont plus de saveur que ceux qu'on obtient dans des serres.

La cour d'assises séant à Paris a prononcé des arrêts tendant à faire considérer comme coupables d'homicide volontaire ceux qui servent de témoins dans les duels.

J'ai vu les vents grondant sur ces campagnes, déracinant les arbres et ravageant les champs.

Il y a des peuples qui vivent errant dans les déserts, ne possédant aucune notion de civilisation et vivant au jour le jour.

Les Polonais forment une nation fort approchant de la nôtre pour le caractère : ce sont les Français du nord de l'Europe.

Quelques vieillards existant aujourd'hui ont été témoins de ces événements surprenant.

Les pyramides d'Égypte sont les plus grand monuments existant parmi ceux que nous ont laissés les anciens.

Il a rempli toutes les obligations résultant de l'acte qu'il a signé.

Il y a des hommes qui, doutant trop d'eux-mêmes, tremblant de mal faire , finissent par faire mal tout ce qu'ils font.

Dieu promit à Isaac une postérité toujours croissant.

Ces élèves sont toujours riant , folâtrant et causant. Rarement on les voit réfléchissant , étudiant et s'occupant de lectures sérieuses.

A travers les dangers près de nous renaissant
Il conduisait nos pas incertains et tremblant.

Au milieu de la foule se présente une femme égarée , presque expirant , et dont les vêtements dégouttant de sang sont en lambeaux.

C'est là qu'on voit errer les troupeaux mugissant , les brebis bêlant avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe.

Exercices sur le mot en ANT accompagné d'une négation, 235. — Sur le mot en ANT précédé de la préposition EN, 236 ; et sur les n^{os} compris dans les exercices précédents.

Que d'hommes , ne luttant pas courageusement contre l'adversité , ne peuvent sortir de la misère où ils sont plongés !

Les troupes de Darius , n'osant attaquer les Macédoniens , se mirent à fuir , et tombèrent au pouvoir d'Alexandre.

Nous hasardons de perdre en voulant trop gagner.
Les hommes imprévoyant , n'attachant aucun prix

au temps, le prodigient comme s'ils devaient toujours vivre.

Une partie de la Hollande fut submergée, les digues ne résistent pas à l'impétuosité des flots.

Nous exposons notre réputation en fréquentant des gens qui ne jouissent pas de l'estime générale.

Cet or répandu avec discernement sur nos champs aurait produit une richesse impérissable et toujours croissant.

La population de la Suède croissant toujours, une foule d'habitants furent contraints de se réfugier dans le midi de l'Europe.

En tous lieux triomphant, et comptant sur une victoire facile, nos bataillons attaquent l'ennemi avec impétuosité.

Les enfants de Louis, descendant au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau.

On la voyait au milieu de ses compagnes, brillant de santé, éclatant de fraîcheur et resplendissant d'or et de diamants

Dix chaumières appartenant aux plus pauvres familles du village devinrent la proie des flammes.

Cette puissance résultant de la force morale n'a rien qui puisse lui être comparé.

Les souffles menaçant du midi passant et sifflant sur ma tête, élevant et poussant en épais tourbillons

les sables brûlant du désert, m'annonçaient une épouvantable tempête. Dans mon effroi, j'élevai au ciel des regards suppliant, et, tombant à genoux, j'adressai au Seigneur une prière touchant, le conjurant de guider mes pas errant jusqu'alors, et de me sauver d'une mort qui paraissait inévitable.

Leurs forces ne répondant pas à leur courage, les Grecs furent forcés d'abandonner cette périlleuse entreprise.

Les enfants crient en naissant, et leurs premières années se passent dans les larmes.

Les Anglais, ne comptant plus sur le secours de leurs alliés, se décidèrent à livrer combat, et furent vainqueurs.

Les jeunes gens, en se livrant trop au plaisir, se préparent une vieillesse anticipée et malheureuse.

Les chevaux du soleil, sortant de l'onde amère, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles brillant au firmament.

La faction ennemie d'Annibal l'accusa auprès du sénat romain de projets tendant à rallumer la guerre.

Les grands établissements d'industrie existant en Angleterre excitent l'admiration des étrangers.

Hérodote a vu à Colchos des hommes basanés ressemblant aux Égyptiens.

Les égoïstes , ne songeant qu'à eux , rapportant tout à eux , n'ont aucun droit à l'attachement des autres hommes.

Les lois , en punissant les méchants , encouragent l'homme de bien.

Ces hommes , toujours grondant , fiers et peu endurant , se rendirent odieux par des discours humiliant , offensant , révoltant.

Toutes choses sont bien en sortant des mains du créateur.

Elles vinrent à nous hésitant , tremblant , suppliant , bégayant , ne sachant de quelle excuse couvrir leur faute.

Un bruit se fait entendre ; les airs retentissant aussitôt de sifflements aigus rendent nos cœurs palpitant d'effroi : du fond des bois deux serpents s'élançant soudain , se déroulent , et , rampant de front , se dirigent vers nous . Glissant l'un près de l'autre sur les gazons naissant , ils laissent loin d'eux , en passant , de tortueux sillons ; roulant des yeux en feu , ils lèvent leurs cous mouvant gonflés de noirs poisons , et dressent vers le ciel leurs crêtes menaçant.

Exercices sur certains participes présents qui, comme ÉQUIVALANT, FATIGUANT, CONVAINQUANT, etc., ont des adjectifs correspondants dont l'orthographe diffère, 239, 240. — Sur l'emploi du gérondif, 244, 245, 246, 247; et sur les n^{os} qui font l'objet des exercices précédents (*).

Le vrai moyen d'éloigner la guerre, c'est de cultiver les arts, et d'honorer les hommes excellent dans cette profession.

Les choses utiles et excellent de leur nature sont toujours recherchées.

Les peintres nous représentent les muses présidant à la naissance des grands poètes.

L'archevêque de Narbonne était présidant des États du Languedoc.

Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète,

Dans son génie étroit il est toujours captif (244).

Nos voyageurs, cheminant ensemble, causant et divaguant quelquefois, arrivèrent fort satisfaits au terme de leur voyage.

Les enfants légers, étourdissant et sans cesse ha-

(*) Pour que l'application de la règle 239 puisse avoir lieu dans cet exercice, nous avons été forcés d'écrire comme les participes présents auxquels ils correspondent certains adjectifs qui, comme excellent, précédents, en diffèrent pour l'orthographe.

billant , deviennent rarement des hommes étonnant, des personnages marquant.

Que d'écrivains , ne différant des autres que par un style recherché , n'en seraient pas différant sans le désir de se singulariser.

Tout esprit qui n'a pas le sens commun pour base est fatigant et ennuyeux à la longue.

On obtient tout ce qu'on veut de certaines gens en les fatigant par des importunités.

Ne prenez pas un grand nom pour l'équivalent du mérite.

La justice équivalant à toutes les vertus , on s'étonne qu'il y ait si peu de gens justes.

Combien la rage de dire des choses nouvelles fait tenir de discours extravagant !

Brutus , en extravagant à dessein de se faire passer pour insensé , parvint à sauver sa vie.

L'homme négligeant pour ses intérêts ne fait tort qu'à lui ; l'homme négligeant ses devoirs nuit à lui et aux autres.

Les beaux esprits sont des êtres fatigant , occupant tout le monde d'eux seuls , et ne s'apercevant pas qu'en voulant se rendre amusant ou intéressant, ils se rendent ridicules.

Les étrangers affluant dans cette ville y répandront l'aisance et le luxe.

Il y a une infinité de gens de qui l'on ne peut ja-

mais croire du mal sans l'avoir vu, mais il n'y en a point de qui il doive surprendre en le voyant.

On appelle affluent les grands cours d'eaux qui se jettent dans un fleuve.

Les hommes insinuant, rampant et intrigant, parviennent presque toujours à leur but.

Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue (244)

Les artistes, excellant dans leur profession, réussissent tôt ou tard.

Combien de parents aiment leurs enfants, tout en blâmant leurs défauts !

Le chef des révoltés obtint son pardon en adhérant au traité que ses adhérents avaient déjà ac-

Le juge adoucit ce que les lois ont de trop sévère en en interprétant les dispositions dans des vues d'humanité.

Il est des arguments convainquant pour les uns, qui, ne convainquant pas les autres, laissent indécises des questions dont la solution importante à tous est importante pour chacun.

Ces marchands sont arrangeant et accommodant : arrangeant et accommodant toujours aussi bien leurs clients, ils feront rapidement fortune.

Ce commissionnaire porte des fardeaux pesant

mais ceux-ci pesant plus de cinq cents livres, je doute qu'il parvienne à les transporter.

Les hommes, outrageant légèrement leurs amis sur un soupçon mal fondé, et se permettant entre eux des propos insultant et outrageant, commettent une faute impardonnable dans l'opinion des gens bien pensant.

Ces deux enfants sont fatigant : fatigant leur père, fatigant leur mère elle-même, ils se rendent insupportables à tout le monde.

RÉCAPITULATION

ou

EXERCICES SUR TOUTES LES DIFFICULTÉS DU PARTICIPE
PRÉSENT.

I.

Dès le premier choc les jeunes recrues plièrent, mais, entendant les discours menaçant de leur chef ils s'arrêtèrent, reprirent courage, et attaquant à leur tour avec vigueur des ennemis qui se croyaient déjà triomphant, ils les taillèrent en pièces. — L'Angleterre et la France, États industriels, commerçant et florissant, vont étendant chaque jour les relations existant entre elles et les différentes parties du globe, dont les habitants sont, pour ainsi dire, leurs tributaires. — Des vastes montagnes traversant l'Espagne, procurent aux peuples habitant les parties méridionales des vents rafraichissant, sans lesquels ils ne pourraient résister aux chaleurs accablant occasionné par les rayons brûlant du soleil. — Les troupes assiégeant, essayant de forcer l'entrée de la ville, et réunissant toutes leurs forces pour un dernier assaut, ont été repoussées avec

perte et obligées de fuir , trainant après elles une foule de blessés et de mourant. Infanterie et cavalerie , fuyant confusément , s'efforçant d'échapper à une mort certaine , et s'élançant en désordre sur deux petits ponts étroits et chancelant , ont péri pour la plupart en tombant dans le fleuve dont l'eau profonde et mugissant les a engloutis , et a entraîné à la mer une énorme quantité d'armures flottant sur son sein , ou roulant à travers ses tourbillons écumant. Nos soldats , voulant se venger des cruelles souffrances que la longueur du siège leur avait fait éprouver , poursuivant avec acharnement les fugitifs , et ne faisant quartier ni aux combattant ni aux suppliant , ont immolé tous ceux qu'ils ont pu atteindre dans leur fuite. La plaine , dégouttant de sang , et répandant au loin une odeur infecte , est restée pendant plusieurs jours couverte de débris et de morts.

II.

La lune paraissant à l'horizon , et dissipant peu à peu les ténèbres naissant , éclairait les lieux environnant d'une douce et mystérieuse lumière. L'oiseau des nuits troublait seul de ses cris perçant le calme solennel de la nature. A cette heure de paix , dirigeant ma course errant vers la demeure dernière où reposent , dormant de l'éternel sommeil , les chré-

tiens qui ont accompli leur terrestre pèlerinage, j'en franchis le seuil, et, m'appuyant sur une tombe, je me dis : La voix retentissant du coq ne doit plus réveiller ces pâtres qui, gisant aujourd'hui sous une couche agreste, ne se ranimeront qu'à la voix éclatant de Dieu. Mourant loin d'un monde trompeur, et emportant leurs vertus dans la tombe, ils ont traversé la vie sans bruit; une pierre portant leurs noms et implorant de tous les vivants, traversant ou visitant l'enclos funèbre, une larme et une prière, est le seul monument rappelant leur souvenir. Cette pierre tombant, et les caractères qui y sont gravés disparaissant, leur mémoire sera à jamais oubliée. Hélas! parmi tous ces hommes obscurs, succombant à leurs pénibles travaux sans qu'aucune ame, compatissant à leurs peines, ait tenté de relever leurs forces défaillant, combien sont morts inconnus, seulement pour n'avoir pas reçu une éducation approchant de la nôtre! Leurs occupations assujettissant, ne permettant pas à l'intelligence résidant en eux de s'éveiller, ils ont passé ici-bas ignorant toute chose, et ne soupçonnant même pas qu'ils auraient pu, en naissant dans une autre condition, devenir des hommes marquant et peut-être immortaliser leurs noms.

III.

Hier , à la nuit tombant , des voleurs , franchissant le mur du jardin de la maison attenant à la nôtre , et pénétrant , à l'aide de fausses clefs , dans une petite salle basse donnant sur la cour d'entrée , ont volé une douzaine de couverts d'argent appartenant à une pauvre vieille femme infirme qui , apercevant en se levant son armoire ouverte , a poussé aussitôt des cris déchirant . La police , agissant en cette occasion avec une grande habileté , et mettant en campagne ses agents les plus adroits , est parvenue à se saisir des coupables encore nantis des objets provenant du vol fait à cette pauvre femme . Une arrestation si prompte , en rassurant une population tremblant , et en satisfaisant aux vœux de tous les honnêtes gens , intimidera sans doute ces hommes vivant d'une coupable industrie , et qui s'abandonnent au crime , espérant échapper au châtimeut , et confiant dans l'impunité . Ils seront jugés par la cour d'assises séant à Versailles . Tous les jeunes gens appartenant à cette commune , veulent , toute affaire cessant , assister à l'audience le jour où , comparaisant devant le tribunal , les deux coupables subiront leur jugement . La pauvre femme , ne désirant pas les voir condamner , mais souhaitant de rentrer le plus tôt possible en possession de son argenterie , voudrait

que cette affaire se terminât à l'amiable, et qu'en lui restituant les objets à elle appartenant, les magistrats fissent grâce aux coupables repentant. Mais il n'en sera pas ainsi ; et les juges, punissant les criminels et vengeant la société, intimideront par un arrêt sévère ceux qui seraient tentés de les imiter.

IV.

Nous fûmes conduits par un chemin de fleurs naissant au pied de quelques rochers menaçant du sommet desquels plusieurs torrents précipitaient en mugissant leur onde écumant. Une caverne se présentant à nos yeux, nous y entrâmes, pensant que c'était la demeure d'un mortel. A peine y eûmes nous mis le pied, que nous sentîmes nos membres tremblant et frémissant d'une horreur convulsive. Avançant dans ce lieu, nous aperçûmes bientôt la Jalousie siégeant au milieu de sa cour : la Pâleur, la Tristesse, le Silence, l'entourant alors, les Ennuis volant près de son trône, lui formaient un cortège digne d'elle. Nos cheveux se dressant d'épouvante, il nous sembla qu'ils étaient changés en serpents qui, s'agitant sur nos têtes, s'élançaient vers la déesse en déroulant leurs anneaux mouvant. Dans l'agitation où nous étions, nous nous imaginions tourner sous les coups sanglant des fouets retentissant des furies,

Nous avançâmes encore. Par-delà des marais croupissant, et des lacs exhalant une odeur de soufre et de bitume, la Jalousie nous apparut de nouveau, dormant parmi des vipères et des reptiles menaçant. Ses lèvres tremblant respiraient l'homicide; près d'elle une coupe d'airain, qui recevait la sueur coulant de son front et les larmes tombant de ses yeux : c'est le breuvage dont en sa soif brûlant elle se désaltère. Frémissant et reculant à cette vue, nous nous empressâmes de sortir de ce séjour d'horreur.

V.

Notre cause, qui était depuis un an pendant devant la Cour royale séant à Orléans, est terminée. Plusieurs avocats consultant de cette ville, auxquels nous avaient adressés des personnes appartenant au barreau de Paris, après avoir long-temps étudié l'affaire, ont publié dans un long mémoire l'opinion résultant de leur examen. Les dépenses que nous avons faites, montant à plus de trente mille francs, et une prompt solution important à nos intérêts, nous n'avons rien négligé pour que les juges pussent, séance tenant, prononcer un arrêt définitif. Notre partie adverse, ne doutant pas que la décision de la Cour ne nous fût favorable, s'était montrée fort accommodant, et nous avait fait proposer des arrangements

assez satisfaisant ; mais, nous reposant sur notre bon droit , et repoussant des propositions qui , tout avantageuses qu'elles étaient , nous paraissaient alors inacceptables , nous n'avons pas voulu entrer en accommodement. Les magistrats, tranchant enfin toute difficulté , et comprenant la légitimité de nos droits nous ont donné gain de cause , en condamnant nos adversaires au paiement intégral de toutes les sommes provenant des avances que nous leur avons faites , et à cinquante mille francs de dommages et intérêts pour les pertes résultant de l'interruption de nos affaires par suite de ce long procès.

VI.

Voyez-vous ces rochers s'élançant jusqu'aux nues, et tout resplendissant de l'éclat que répandent sur eux les rayons brûlant du soleil. Sur une roche existant au milieu de ce groupe , et si haute et si mince qu'elle paraît vacillant , vous découvrez sans doute ces jolis quadrupèdes semblant faire sentinelle, tandis que , sur les plateaux environnant , d'autres animaux bondissant de la même espèce , broutant paisiblement la carline et le génépi, ne semblent craindre aucun des dangers effrayant menaçant de tous côtés le voyageur. A la première vue , vous les prendriez pour des chèvres domestiques errant à l'aventure. Ils

en ont la taille et presque la figure ; mais leurs yeux, différant de ceux de la chèvre , quoique éclatant de vivacité , annoncent cependant un naturel plus timide et plus craintif. Sur le front sont placées deux petites cornes d'un noir d'ébène , s'élevant élégamment entre les deux yeux et se recourbant ensuite, comme pour protéger deux oreilles fines se dressant derrière elles. Cette robe d'un fauve de biche , parcourue par une bande noire régnant de la tête jusqu'au bout de la queue , c'est la robe d'été qui , les jours d'hiver arrivant , prendra une couleur brune ressemblant au noir. Sentinelles vigilantes, ces charmants animaux promènent leurs regards craintifs sur tous les lieux environnant , prêts à donner à la troupe paissant paisiblement le signal de la retraite à la moindre apparence du danger. Mais tout-à-coup ils frappent la terre de leurs pieds tremblant ; s'élançant de leur rocher sur des rochers plus élevés, ils vont, viennent, descendant et remontant avec la rapidité de la flèche sifflant, l'œil fixé au loin, les narines ouvertes et soufflant, et les oreilles se dressant subitement.

VII.

Suite du même sujet.

Écoutez les sifflements qu'ils font entendre ; ils sont si forts, si perçants, que les rochers sourcilleux

et les forêts frémissant , retentissant à une grande distance , font naître chez le voyageur l'étonnement et la crainte. Certes , ces animaux timides et tremblant doivent être animés d'une violente passion , car leur voix ordinaire est plus faible que celle de la brebis bêlant. Quelle est donc la cause de cette agitation éclatant si soudainement ? C'est qu'à une demi-lieue de là est un chasseur dans une vallée subsistant entre deux montagnes escarpées. L'air a transmis à ces animaux les émanations décelant l'ennemi redouté. Ces fidèles gardiens , veillant au salut de la bande , n'auront pas de repos qu'ils n'aient aperçu le chasseur ; ils déploieront tout ce que la nature prévoyant leur a donné de force et d'agilité ; vous les verrez gravissant les sommets les plus inaccessibles , ou descendant d'une hauteur prodigieuse le long d'un rocher presque perpendiculaire , en frapper la surface trois ou quatre fois des pieds en se précipitant , et s'arrêter subitement sur une étendue de terre à peine suffisant pour porter leurs pieds. En les voyant s'élançant ainsi de précipice en précipice , on serait tenté de croire que ce sont des animaux volant. Ces quadrupèdes si craintifs , si tremblant , et pourtant si hardis , si agissant , si entreprenant , ce sont des chamois.

VIII.

Figurez-vous la triste vallée de Barège, s'étendant comme un désert, et à l'horizon le plus lointain les hautes montagnes de Bagnères de-Luchon s'élevant à perte de vue, couvertes d'une neige éblouissant, étincelant de mille couleurs. Autour de vous est le Mont-Perdu, couché comme un ours blanc au milieu de ces frimas désespérant. Le Pic du Midi montre sa verdure toujours subsistant et ses lacs dont les eaux coulant sans cesse limpides offrent aux nombreux troupeaux errant dans ces pâturages nourrissant une boisson rafraîchissant. A votre droite, la *campana de vacca* (la cloche de la vache), montagne au nom pittoresque, laisse tomber doucement ses cascades bondissant, dont les eaux, courant d'abord et se ralentissant peu à peu, vont fertiliser les champs environnant. A vos pieds, une multitude de petites cabanes blanchâtres, ressemblant de loin à d'élégants kiosques, animent ces paysages ravissant, dont la nature a fait les frais. Ce sont les bergeries de *Trémasaïgues*. Au travers de ce petit monde champêtre et bucolique, de nombreux troupeaux bondissant et broutant çà et là sont gardés par des bergers jouant des airs rustiques retentissant au loin.

Suite du même sujet.

Si, après avoir descendu des pentes douces et présentant un tapis toujours vert, on arrive à l'ouverture de la vallée de Campan, la scène, changeant tout-à-coup, prend un aspect majestueux. Ces collines s'inclinant doucement, ces roches menaçant de s'écrouler, forment un magnifique amphithéâtre en s'étageant les unes au-dessus des autres comme des gradins. Dans l'intervalle séparant les montagnes, ce ne sont que des allées de frênes subsistant depuis un siècle, et dont les feuilles tremblant s'agitent au souffle caressant de la brise rafraîchissant; des ruisseaux dont les eaux courant, revenant, s'éloignant, en formant mille contours ressemblant aux replis ondoyant du serpent. Ici des pâturages nourrissant, où paissent les troupeaux bêlant; là des maisons s'élevant au milieu des champs verdoyant, et se montrant dans toute leur simplicité aussi propres, aussi confortables, et surtout aussi attrayantes que nos palais resplendissant de tout l'éclat du luxe. Ici, des cultivateurs en culotte courte, labourant ou semant du maïs; plus loin, des pasteurs tondant leurs brebis, et des jeunes filles chantant, conduisant leurs provisions à la ville. Encore deux heures de marche, et l'on arrive, en traversant

dissant , rugissant , semblent célébrer leur triomphe sur les victimes qu'ils ont immolées. Le jaguar et le tigre noir remplissent les forêts de leurs cris retentissant , effrayant et majestueux. Les animaux paisibles et tremblant se taisent tout-à-coup , tremblant de mêler leurs voix à ces accents redoutables qui expriment la domination. Si les vents, s'engouffrant dans la profondeur des forêts , agitent la cime élevée des arbres qu'ils courbent en grondant ou brisent en les frappant avec violence, il sort de ces forêts des bruits si funèbres, si attristant et semblant si extraordinaires, que l'admiration disparaît pour faire place à la terreur.

XII.

Devant vous est le Lac Majeur parsemé d'îles, dont deux principales renfermant des palais, et une troisième plus petite fréquentée par des pêcheurs habitant sur les bords du lac. Les rivages offrent des aspects agréables et diversifiés. Ici, des rochers se mirant dans les eaux et s'allongeant, comme des fantômes, à mesure que les rayons du soleil, descendant vers l'horizon, se préparent à disparaître ; là, des prairies s'étendant à perte de vue, et où des troupeaux pâturent trouvent une nourriture abondante ; çà et là, une infinité de villas se pressant sur quelques parties privilégiées du rivage pour jouir de la vue du lac, et recevoir les vapeurs rafraîchissant

s'exhalant le soir de ses eaux. Plus loin, des cabanes rustiques, mais propres, offrant aux voyageurs explorant ces sites enchanteurs des aspects riant, et réunissant tout ce qui peut contribuer au bien-être des êtres vivant qui les habitent, et qui, vivant contents au sein de la médiocrité, n'envient ni le luxe ni le faste régnant dans les grandes villes. De loin en loin on aperçoit quelques clochers sonnans vers le soir, à l'heure où les troupeaux mugissant rentrent dans le village, les pâtres en tête, chantant de ces airs simples et sauvages retentissant si souvent dans les montagnes. Sur le lac tout est repos: les bateaux, quoique mouvant, paraissent être immobiles comme sur la terre ferme. Leurs voiles, à peine frémissant, semblent être inutiles à ces barques légères, voguant au gré des vagues sillonnant imperceptiblement la surface des eaux. Tous les objets existant sur le lac semblent frappés de la baguette soporifique; vous seuls vous êtes vivant, vous seuls vous sentez dormant éveillés. Mais bientôt les chants éclatant d'un pâtre, ou bien la clochette tintant que secoue le bedeau accompagnant le curé du village qui va porter le viatique à quelque villageois mourant, tous ces bruits retentissant à vos oreilles, frappant votre imagination, vous avertissent que le charme est levé, et que les êtres ou les objets environnant sont existant ou vivant.

XIII.

Les rayons vacillant du soleil, et leurs reflets pâlisant comme les lueurs d'une lampe sépulcrale, éclairaient les impénétrables forêts servant de temples aux Druides. Les branches touffues des chênes en se croisant en tous sens couvraient d'une obscurité effrayant le sanctuaire que remplissaient les images grossières des divinités. C'est là que ces prêtres sanguinaires, revêtus d'une robe blanche et traînant, armés de faucilles brillant d'or et d'argent, le front ceint de feuilles de chênes et de bandeaux étincelant de vives clartés, viennent, précédant le peuple, chercher avec des cérémonies mystérieuses le gui sacré. C'est dans ces lieux imposant qu'en l'honneur d'Ésus et de Teutatès les sacrificateurs, immolant les captifs ou brûlant les figures d'osier renfermant des victimes humaines, viennent pour accomplir leur ministère sanglant. Les Gaulois, se soumettant par la crainte à ce culte redoutable, pénètrent dans ces solitudes affreuses, les bras chargés de fers pesant comme des esclaves, et s'humiliant devant ces divinités. On les voit s'avancer en tremblant, se prosternant, et frappant la terre de leurs fronts tout couverts et dégouttant d'une sueur froide. Souvent du milieu de ces forêts lugubres, où jamais on n'entendit ni le bruit des oiseaux gazouillant, ni le souffle des vents rafraîchissant,

sortaient tout-à-coup des hurlements retentissant, des cris perçant, troublant seuls le silence de ces lieux, et qui, portant dans l'ame la consternation, ajoutait à la frayeur dominant chez tous ceux qui visitaient ces bois sacrés. Puis tout-à-coup à ces cris déchirant succédait l'horreur du silence, peut-être plus effrayant encore. D'autres fois la nuit déchirait soudainement son voile : alors des arbres flamboyant, sans se consumer, répandaient dans ces impénétrables solitudes des clartés éblouissant qui, illuminant ces lieux, faisaient apercevoir des dragons volant, des scorpions hideux et menaçant, des vipères impures ou rampant sur la terre, ou s'entretenant, se suspendant aux rameaux éblouissant des arbres; et des fantômes errant, circulant à grands pas, effrayant les spectateurs, et menaçant de les entraîner au milieu des feux ardents, brûlant comme autant de bûchers attendant les victimes qu'on devait sacrifier.

XIV.

Quand on contemple la hauteur du Simplon, les précipices effrayant dont il est creusé en tant d'endroits, les torrents blanchissant d'écume le ravissant si profondément, les rochers menaçant se tenant comme suspendus en l'air, les avalanches descendant de ses innombrables sommets, la neige tombant par flocons, couvrant la terre à plusieurs pieds, et menaçant d'ensevelir les voyageurs errant

au hasard au milieu de mille dangers renaissant à tous moments ; quand on écoute, penché sur un abîme, le fracas des torrents mugissant coulant à des profondeurs immenses, ou roulant avec impétuosité de rocher en rocher, et formant cent cascades dont la chute étourdissant les voyageurs les rend encore plus timides et tremblant ; quand de plusieurs endroits de la montagne on se voit menacé par mille causes de destruction sans cesse se renouvelant, ou pour mieux dire toujours existant, on ne peut trop admirer le génie de l'homme qui se fraie un sentier à travers tous ces dangers pressant ; qui jette des ponts sur ces torrents semblables à des fleuves roulant avec furie, et entraînant avec une force irrésistible tous les objets placés sur leur passage ; qui oppose des digues à ces masses de neige ressemblant à des montagnes mouvantes, courant avec la vitesse d'une flèche ; qui passe sous cette roche penchant dont la chute peut être occasionnée par les vents impétueux soufflant dans ces régions élevées ; qui enfin lutte, à force d'attention et de soins constants, contre tant de périls résultant des innombrables caprices de la nature et des éléments toujours changeant dans les hautes montagnes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
EXERCICES SUR LE PARTICIPE PASSÉ.	1
Exercices sur le participe passé sans auxiliaire. <i>Id.</i>	
. sur le participe passé conjugué avec <i>être.</i>	5
. sur le participe passé conjugué avec <i>avoir</i>	7
. sur le participe passé des verbes pro- nominaux.	12
. sur les quatre règles du participe passé.	15
. sur le participe passé suivi du sujet. .	18
. sur le participe passé suivi, soit d'un adjectif, soit d'un autre participe ou d'un substantif.	<i>Id.</i>
. sur le participe passé d'un verbe uni personnel.	20

	Pages,
Exercices sur le participe passé placé entre deux	
QUE.	20
. sur le participe passé ayant pour complément direct L'.	<i>Id.</i>
. sur le participe passé précédé d'un complément direct, et suivi d'un infinitif.	23
. sur le participe passé FAIT suivi d'un infinitif.	25
. sur le participe passé LAISSÉ suivi d'un infinitif.	<i>Id.</i>
. sur certains participes passés, après lesquels l'infinitif est sous-entendu. <i>Id.</i>	<i>Id.</i>
. sur le participe passé précédé d'un complément direct, et suivi d'une préposition et d'un infinitif.	27
. sur le participe passé de certains verbes pronominaux.	30
. sur le participe passé accompagné d'un complément indirect dont la préposition est sous-entendue.	32
. sur les participes passés COUTÉ, VALU. <i>Id.</i>	<i>Id.</i>
. sur le participe passé précédé de LE PEU.	<i>Id.</i>
. sur le participe passé précédé de deux substantifs.	34

	Pages.
Exercices sur le participe passé accompagné du pronom EN.	38
. sur le participe passé des temps sur-composés.	Id.
RÉCAPITULATION OU Exercices sur toutes les difficultés du participe passé.	42
EXERCICES SUR LE PARTICIPE PRÉSENT.	160
Exercices sur le participe présent considéré d'une manière générale.	Id.
. sur l'adjectif verbal considéré également dans un sens général.	Id.
. sur le participe présent et sur l'adjectif verbal opposés l'un à l'autre.	Id.
. sur le mot en ANT ayant un complément direct.	Id.
. sur le mot en ANT n'ayant aucun complément.	Id.
. sur le mot en ANT qui n'a qu'un complément indirect.	163
. sur le mot en ANT qui, n'ayant ni complément direct, ni complément indirect, est accompagné d'un complément circonstanciel.	166
. sur les participes présents APPARTENANT, APPROCHANT, DÉPENDANT, DESCENDANT, EXISTANT, PARTICIPANT, etc.	170

	Pages.
Exercices sur le mot en ANT accompagné d'une négation.	173
. sur le mot en ANT précédé de la préposition <i>en</i>.	<i>Id.</i>
. sur certains participes présents qui, comme ÉQUIVALANT, FATIGUANT, CONVAINQUANT, etc., ont des adjectifs correspondants dont l'orthographe diffère.	177
. sur l'emploi du gérondif.	<i>Id.</i>
RÉCAPITULATION ou Exercices sur toutes les difficultés du participe présent.	181

FIN DE LA TABLE.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE

DE LA
LANGUE FRANÇAISE,

DANS LEQUEL ON TROUVE

Les étymologies, la prononciation, des définitions claires et précises, toutes les acceptions propres et figurées des mots, avec l'indication de leur emploi dans les différents genres de styles, et des exemples tirés de nos meilleurs écrivains; les termes propres aux sciences, aux arts et aux manufactures; un vocabulaire géographique, les synonymes, la conjugaison de tous les verbes irréguliers, et des verbes réguliers qui peuvent embarrasser; le pluriel des substantifs composés ou dérivés des langues étrangères, etc., etc.

AVEC

La solution de toutes les difficultés que présente notre Langue ;

PAR M. NOËL,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ, CHEV. DE LA LÉGION-D'HON.

ET M. CHAPSAL,

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE,

Chevalier de la Légion d'honneur.

Ouvrage mis au rang des Livres Classiques par le Conseil de l'Université, et adopté pour les Ecoles Militaires et pour la Maison Impériale de Saint-Denis.

DIX-NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN ET CONSIDÉRABLEMENT
AUGMENTÉE.

Un Vol. grand in-8°. Prix : 8 fr.

Prospectus.

On désirait depuis long-temps un Dictionnaire de la langue française qui, dans le cadre resserré d'un seul volume in-8°, pût suppléer aux Dictionnaires de

L'Académie, de Laveaux, de Boiste, de Gattel, etc., peu propres par leur format ou leur étendue à être mis entre les mains de la jeunesse ou des gens du monde, et d'ailleurs d'une acquisition coûteuse.

Celui qu'on annonce aujourd'hui a-t-il résolu ce problème? c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute, si l'on considère que le *Nouveau Dictionnaire* de la langue française a été adopté pour les *Lycées*, pour les *Écoles Militaires* et pour la *Maison Impériale* de Saint-Denis. Ces suffrages honorables ont été sanctionnés par le public : Dix-huit éditions, bien que tirées à un nombre très-considérable chacune, ont été vendues dans l'espace de quelques années.

Peu de lignes suffiront pour faire connaître le plan que les auteurs se sont tracé :

D'abord ils se sont imposé la loi de n'omettre aucun des mots qui se trouvent dans les lexiques antérieurs et d'en donner soigneusement la prononciation et l'étymologie.

Quant aux définitions, ils ne se sont pas bornés à transcrire servilement celles de leurs devanciers; toutes les fois qu'il s'en est présenté, soit à leurs recherches, soit à leurs méditations, qui leur ont paru plus justes, plus claires, plus précises, ils n'ont pas hésité à les adopter; et l'on sent combien cette justesse, cette clarté, cette précision sont propres à faire contracter insensiblement à l'esprit l'habitude d'une logique pratique, sans le rebuter par l'appareil dogmatique de la science.

De nombreux exemples, tirés des écrivains des deux derniers siècles, viennent à l'appui des définitions, et justifient non-seulement les acceptions tranchantes, mais encore les nuances les plus délicates, les sens détournés, les tours neufs, les alliances de mots, les hardiesses heureuses, etc., etc. Ces exemples n'ont pas été pris au hasard : on a fait en

sorte qu'ils présentassent une leçon de religion ou de morale, rappelassent un trait historique, ou contiennent quelque instruction.

Les auteurs n'ont point exclu les mots nouveaux, fruit des progrès de l'esprit humain et de la civilisation; mais ils ont cru devoir adopter principalement ceux dont il leur a semblé que la langue ne peut plus se passer, soit parce qu'ils sont impérieusement réclamés par la pensée, soit parce qu'ils sont autorisés par l'usage qu'en ont fait les bons écrivains. Ils sont signalés à l'attention du lecteur par cette abréviation : *m. nouv.* (mot nouveau).

Aux mots de la langue usuelle, oratoire ou poétique, les auteurs ont joint le plus grand nombre possible de termes de sciences, d'arts et de métiers. Dans cette partie de leur travail est comprise une nomenclature géographique extrêmement étendue, et dans laquelle, outre tout ce qui a rapport à la géographie de la France, se trouvent les grandes divisions du globe, les noms des provinces, des mers, des fleuves, des rivières, des montagnes, des capitales et des villes importantes des états de l'Europe et des autres parties du monde.

L'orthographe généralement suivie dans ce Dictionnaire est celle de l'Académie, cette société pouvant seule faire autorité à cet égard.

Pour donner à leur ouvrage un genre d'utilité qu'on chercherait vainement dans les autres Dictionnaires, MM. Noël et Chapsal ont cru devoir y joindre, dans l'ordre alphabétique, et à la suite de chaque mot qu'ils concernent :

1° Le pluriel des substantifs composés et des substantifs dérivés des langues étrangères;

2° La conjugaison de tous les verbes irréguliers, et des verbes réguliers qui peuvent embarrasser;

3° Les synonymes;

4° Toutes les règles données par nos plus habiles grammairiens, sur la place, l'accord et la construction des mots.

5° Des remarques sur notre langue, de observations fines et délicates disséminées dans Vaugelas, Bouhours, Voltaire, La Harpe, Marmontel, etc.

L'ensemble de ces règles et de ces remarques présente la solution de toutes les difficultés qu'offre notre langue, et donne au Dictionnaire de MM. Noël et Chapsal le mérite de remplacer, avec avantage, le Dictionnaire des Difficultés de Laveaux, la Grammaire des Grammaires, le Dictionnaire des Synonymes, et une multitude d'autres ouvrages estimables, presque toujours volumineux et d'un prix élevé.

Au moyen de cette addition importante, le *Nouveau Dictionnaire* de MM. Noël et Chapsal embrasse tout ce qui concerne l'art d'écrire et de parler notre langue, et, sous ce rapport, il devient un livre indispensable, non-seulement pour ceux qui ne savent pas, mais encore pour les gens du monde, pour l'homme de cabinet, pour l'écrivain, pour l'orateur qu'un doute arrête, qu'une difficulté embarrasse ; enfin, pour tous les Français jaloux de connaître à fond le génie et les principes de notre langue.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, 12
ET MAIRE-NYON, QUAI CONTI, 13.

